

TROIS BLUES DU
SUD

CATARINA VITI
black novellas



Décembre 2020
© Catarina Viti
ISBN: 9798584168216

Quelqu'un de son sang	1
Calibre 12.....	117
Noir animal	243
Lexique des termes régionaux.....	334
Remerciements	336
Autres titres du même auteur.....	337

Quelqu'un de son sang

Nothin' feels better than blood on blood
On ne se sent jamais mieux qu'avec quelqu'un de
son sang

Bruce Springsteen *Highway Patrolman*

Première partie

1

Fan, c'est ma sœur. Moi, c'est Jeannie. Jeanne et Fanny. Nous sommes nées le même jour. Moi, douze minutes avant elle. Elle est arrivée menue, mignonne, alors que je suis sortie rouge et brailarde, épuisée d'avoir ouvert le chemin pour deux.

Personne ne se doute que nous sommes jumelles, nous ne nous ressemblons pas. J'ai pris de mon père. Elle a le physique délicat de Maman. Les gens pensent toujours que je suis l'aînée. J'avoue que pour moi, jouer à la grande sœur toute notre enfance — et parfois même au grand frère, quand il fallait la secourir —, a été une forme de revanche.

*

L'année où l'on fêta nos vingt ans, on se disait que si tout allait bien, Fan aurait son BEP d'esthéticienne en juin. Moi, j'avais abrégé mes

études, j'avais voulu aller vite, débarrasser le plancher. J'avais trouvé une place dans le commerce, chez Darty.

Au moment de souffler les bougies de notre gâteau, je vis une lueur de fierté danser dans les yeux de Maman. Ça, oui, on pouvait dire qu'elle avait fait le boulot. Elle les avait élevées, ses deux filles. Elle avait fait le nécessaire. Le CAP de puériculture vers lequel on avait voulu la diriger d'office, c'est avec nous qu'elle l'avait passé, en épousant notre père, à seize ans à peine. Son diplôme, en fin de compte, elle l'avait obtenu haut la main. Vingt sur vingt, théorie et pratique.

On disait que Robert Bonnafoux, l'engrosneur, n'avait pas bronché quand la main énorme de son père l'avait frappé au visage. Une main aux cal durs comme le fer ou la pierre, une paluche entraînée au travail des chantiers. On racontait qu'après lui avoir balancé son poing dans la figure, il avait pris son inspiration, le vieux, et lui avait dit : « Maintenant, répare, chiapacan ! », et que Robert Bonnafoux n'avait même pas bronché.

Maman était toute ronde dans sa robe blanche de mariée. Une robe simple, assez courte et pas trop mal fichue. On n'avait jamais vu une gamine épanouie à ce point par la grossesse. Elle resplendissait. Elle gazouillait.

Après le mariage, nos parents s'étaient installés dans un minuscule appartement, au premier étage d'un immeuble. Plein sud, avec la

mer en face. Pour les enfants — elle était tellement ravie d'avoir fait coup double —, Maman avait aménagé l'alcôve de la salle à manger.

*

Mars de cette année, on souffla nos bougies comme on le faisait depuis l'enfance. Après avoir compté ensemble, *trois, deux, un, zéro*, je soufflai sur les flammes de gauche à droite et Fan, face à moi, fit de même.

Je quittai ma chaise. Les bougies torsadées n'étaient plus que des trognons dont les fumées âcres montaient droit vers le plafond avant de se diluer dans la pièce. Fan applaudissait encore comme une gosse. J'allai vers Maman pour la serrer dans mes bras.

Le moment de lui dire quelque chose d'important se présentait. Mais quoi ? Ça restait une intuition. Au lieu de ça, on se mit à pleurnicher. Il ne nous fallut que quelques secondes pour renifler ensemble.

Fan nous engueulait. Elle ne comprenait pas qu'on pleurniche un jour pareil. Elle avait déjà attaqué le gâteau à grands coups de couteau — un poirier, son gâteau préféré —, avec des *hmm... gourmands*.

On laissa retomber nos bras, Maman et moi. De ses doigts, elle effaça doucement la dernière larme qui roulait sur ma joue. « Petite Jeannie, ma nine. » Sa bouche s'était déformée, elle ne

pouvait l'empêcher de trembler. J'imagine qu'on aurait passé une heure à pleurer, mais Fan avait déjà commencé à déposer les énormes morceaux de poirier sur les assiettes à dessert.

« Tu m'en as mis beaucoup », protesta Maman d'une petite voix.

— Pas de chichis ! Tu feras ton régime un autre jour. Et toi, Jeannie, tu aurais déjà dû ouvrir le champagne ! »

Je pris la bouteille de crémant que ma sœur appelait toujours champââgne.

Depuis que notre père s'était tué, c'était à moi que revenaient les « choses d'homme » comme déboucher les évier, changer les joints des robinets, vérifier la pression des pneus ou faire sauter les bouchons de crémant les jours d'anniversaire.

2

Un accident « à la con ».

C'est ce que j'avais entendu dire au moins cent fois le jour de l'enterrement.

« Mais quelle connerie d'aller finir comme ça », n'arrêtait pas de répéter Loule, son collègue de travail. « Une connerie pareille, tu peux même pas te l'imaginer. »

Je me demandais s'il parlait de la connerie des circonstances ou de celle de mon père.

Depuis l'annonce de l'accident, je leur en voulais à tous. À mon père, à son employeur, à Loule, au monde entier et, par-dessus tout, à ce curé qui venait de Pologne et n'arrivait pas à prononcer correctement le nom de mon père. J'avais du mal à me dominer, à rester en place. J'avais envie d'y aller et lui dire :

« Mais nom de Dieu, il s'appelle pas *Roberte*. Arrêtez de dire ça ! C'est ROBERT sans rien à la fin. C'est pas compliqué ! »

Mais je n'avais pas osé.

J'en tremblais au fond de moi. Cette prononciation à la noix et ce prénom rendu ridicule se rajoutaient à la stupidité de sa mort, mais ça ne semblait gêner que moi. Les autres

restaient sereins, se levant, se rasseyant autant de fois que le prêtre le commandait. Personne ne semblait s'agacer de l'entendre dire et répéter sur tous les tons : « notre frère *Roberte*. »

« Je lui avais dit de pas y aller, d'attendre, que c'était trop risqué », répétait Loule, alors qu'on quittait l'église pour se diriger vers le cimetière. « Mais Robert, tu avais beau t'escrimer à lui expliquer les choses... c'était comme pisser dans un violon. »

Il faisait beau comme tous les jours précédents et la foule bariolée qui s'était massée dans l'église se dispersait maintenant dans les allées du cimetière.

Les gens étaient venus nombreux. Je m'étonnais que mon père connaisse autant de monde. L'espoir d'en savoir plus sur ce qui était arrivé pouvait peut-être expliquer ce déplacement en nombre. Le gros titre en page trois du journal attirait le regard : *Chute mortelle d'un ouvrier dans les caves du domaine de B*. Quant au texte, truffé d'imprécisions, il laissait planer le mystère. Loule, unique témoin de l'accident, reprenait en boucle tous les détails d'une scène en apparence absurde, mais qui, pour nous trois, s'était conclue en véritable tragédie.

*

Trois jours plus tôt, les gendarmes s'étaient présentés à la maison. Fan les avait fait entrer. Elle portait encore son pyjama, et ses cheveux châtain clair étaient tous ébouriffés.

Les *bleus* demandèrent si on était seules. Ils semblaient gênés et tristes. On sentait bien qu'ils ne venaient pas pour des histoires d'infraction au Code de la route ou ce genre de bricoles.

Maman était occupée à nous préparer le repas de midi. Enfermée dans la cuisine, avec RMC à plein volume, elle n'avait pas entendu sonner à la porte.

Quand elle se montra enfin, un des gendarmes lui demanda d'une voix tendue s'ils pouvaient parler un moment, seuls avec elle.

Elle leur fit signe d'entrer dans la cuisine, et je remarquai son teint livide au moment où elle refermait la porte d'une main tremblante. On se réinstalla sur le canapé, devant la télé qui donnait une émission de jeux. Je pris la télécommande pour enlever le son, alors qu'au même instant, dans la cuisine, une main tournait le bouton de la radio pour l'éteindre. Pressée tout contre moi, Fan s'était roulée en boule comme chaque fois qu'il y avait grabuge, et s'était mis à sucer son pouce.

J'espérais entendre ce que les gendarmes étaient venus nous apprendre, mais j'avais beau tendre l'oreille, je ne comprenais rien. Un murmure confus provenait de la cuisine. Une voix d'homme lâchait des phrases hésitantes et

tellement incertaines qu'elles s'effiločiaient contre le panneau de la porte. Je n'en saisisais qu'une bruine sans forme.

Au bout d'un moment, les pieds d'une chaise crissèrent sur le sol. La porte s'ouvrit. Le premier gendarme s'arrêta sur le seuil et nous considéra longuement. Je crus qu'il matait les fesses rebondies de Fan qui bombaient derrière le tissu élimé de son pantalon. Le second quitta la cuisine, yeux rivés au sol. Il tenait son képi avec tant de force que les jointures de ses doigts en étaient blanches.

Enfin, Maman sortit de la cuisine. Elle marchait d'une façon curieuse, tâtonnant comme si la pièce avait tourné, et son visage décomposé était baigné de larmes.

*

« On ne pourra pas le voir », réussit-elle à articuler vers la fin du repas.

Quand je dis repas... simulacre de repas, serait plus juste. On mettait des petits morceaux d'omelette dans nos bouches, on les mâchouillait, mais rien ne passait. On se regardait, médusées, et dès qu'on croisait les yeux de l'autre, nos regards fuyaient vers le contenu trouble de nos assiettes ; nos mains fiévreuses cherchaient des verres qu'elles n'attrapaient jamais.

« Pourquoi on pourra pas le voir ? voulut savoir Fan.

— Il est trop abîmé », répondit Maman, alors qu'un nouvel arrivage de larmes se déversait sur ses joues.

C'est ce que les gendarmes avaient chuchoté dans la cuisine. Trop abîmé. Elle irait porter des vêtements à la morgue, les employés s'occuperaient de l'habiller. Je ne trouvais pas la force de dire quelque chose ni celle d'aller vers elle pour la prendre dans mes bras. D'un bond, Fan quitta avait quitté sa chaise pour se réfugier contre son ventre.

Quand les bras de Maman se refermèrent sur le petit corps de ma sœur, je vis avec quel désespoir elle tentait de repousser le vide du monde.

3

Et voilà. Notre père était parti sans rien nous laisser ; sans un mot, sans un regard. J'essayais de me rappeler la dernière image nette de lui. Après de vaines fouilles dans ma mémoire, j'en arrivai au constat désolant que mon père était devenu un meuble.

Il ne nous avait jamais rien dit d'intéressant, rien qui puisse nous aider à comprendre son monde ou à avancer dans la vie. Quand il prenait la parole, c'était uniquement pour commenter un truc qui passait à la télé. Moi, je ne faisais même plus l'effort de lui parler. Je me contentais de hocher la tête, dans un sens ou dans l'autre. En revanche, Fan et lui se disputaient souvent et pour des peccadilles. Entre lui et Maman, les disputes étaient violentes, et n'importe quel propos faisait l'affaire. Tout de suite, c'était des cris, des gesticulations, des menaces. Il mettait un point final à ces scènes en déclarant qu'il en avait marre de ces trois connes, se levait, et partait rejoindre ses collègues au bistrot, lieu de rendez-vous des chasseurs et des poivrots du coin.

« Malheureusement, madame Bonnafoux, nous ne pouvons pas vous le montrer », avaient dit les gendarmes à Maman.

Impossible de le voir allongé dans sa caisse. Il ne nous appartenait plus. Il était parti un matin pour son boulot, de mauvaise humeur. Certainement en disant « Putain de con, on est à peine mercredi. » Il avait un petit slogan gracieux pour inaugurer chaque matin de la semaine. *Lundi, c'est la merde. Mardi... encore quatre putains de jours à tirer. Putain de con, on est à peine mercredi. Jeudi, mais quel bordel ! Vendredi ! Une putain de semaine liquidée.*

Quand le curé polonais nous avait baragouiné de venir poser des bougies sur le cercueil, j'avais eu l'impression de décorer un meuble. Un meuble, je vous dis, c'est exactement l'image qui se construisait dans mon cerveau alors que je suivais l'Espace Renault des pompes funèbres dans les allées du cimetière. Mon père était devenu un coffre ou une espèce de buffet et il allait rester cela, à jamais.

Je ne parvenais pas à réaliser qu'il était allongé dans cette boîte. Enfin, quand je dis *il...* Je devrais dire *le truc* qu'il était devenu. Un *truc* tellement moche que les gendarmes, et qui d'autre encore, avaient décidé qu'on ne supporterait pas sa vue, qu'on resterait traumatisées à vie. Tellement moche.

*

Après les funérailles, on vit défiler un tas de gens à la maison. Tout le monde voulait aider d'une façon ou d'une autre, un peu ou beaucoup. Ce n'était un mystère pour personne que le salaire de mon père partait dans les bars, les restaurants, le Loto, les gratte-gratte, à la chasse et encore ailleurs ; peut-être aux putes comme le hurlait parfois Maman.

Des gens qu'on n'avait jamais vus, dont on connaissait à peine le nom venaient à la maison avec de braves sourires, des mots gentils, et laissaient en partant des enveloppes pleines de billets.

Quelques jours après l'enterrement, la maison se figea, propre, soignée et silencieuse. Fini les grands chambardements, plus d'énervements, plus d'engueulades. Une paix immobile et immense nous était tombée sur la tête. Un vrai casque de silence. Dans cette paix, née de la mort de Robert Bonnafoux, on se découvrait des gestes nouveaux, amples et mesurés, précis, et sans se dire un mot on se mit à raccommoder les écorchures des jours passés.

Et puis l'école reprit.

On se levait le matin sans demander son reste, l'une encourageant l'autre à se hâter. On descendait sans bruit, des fois que Maman dormirait. Mais elle ne dormait plus ou du moins c'est l'impression qu'on avait. On la quittait le soir, et on n'était pas arrivées à la

moitié de l'escalier que, déjà, elle éteignait la télé pour se plonger dans la pénombre de la pièce. On la retrouvait le lendemain, assise devant un bol de café au lait froid.

Après quelques semaines, j'avais effacé le meuble paternel de ma mémoire. Je n'avais plus de place, même pour un coffre en pin verni.

Maman avait exposé des photos de lui au salon. Je n'y prêtais pas attention. S'il m'arrivait, malgré tout, de me heurter à son souvenir, je ne revoyais de lui qu'une mosaïque d'images hétéroclites prises le jour de l'enterrement et sur lesquelles, bien entendu, il ne figurait pas.

D'ailleurs, on ne reparla jamais de lui. Les seules questions qu'on se posait, ma sœur et moi, concernaient toutes Maman. On les chuchotait le soir d'un lit à l'autre. On se demandait si elle s'en sortirait, ce qu'on allait devenir, comment on allait vivre maintenant, sans les miettes du salaire de notre père, maintenant que les billets contenus dans les enveloppes avaient tous été dépensés.

Au bout de deux mois, Maman trouva quelques heures de ménage par-ci, par-là. Elle en revenait fatiguée, les mains râpeuses et, à l'évidence, cela ne suffirait jamais à nous faire vivre. On était seules et, quelquefois, dans nos chuchotements de la nuit, des mots

bouleversants comme SDF ou DASS sautaient d'un lit à l'autre. J'entrais en transe, glacée d'épouvante et d'impuissance.

« Il y aura un procès, avait-on entendu au cimetière.

— Mais, pourquoi un procès ?

— Parce que c'est un accident du travail, voilà pourquoi, et que ce con de Robert n'aurait jamais dû être autorisé à... »

— À cause de la sécurité...

— Passe que l'employeur, vé, il est pas blanc-blanc...

— Parce qu'il faut bien que ces gros dégueulasses casquent de temps en temps. Putain !... »

Les voix baissaient toujours vers la fin, là où l'on aurait aimé en savoir davantage. Les beaux parleurs concluaient la démonstration par des gestes que les autres faisaient mine de comprendre, et auxquels ils répondaient par des hochements de tête entendus, des haussements d'épaules, des borborygmes augmentés de mouvements éloquents de sourcils.

Quand l'employeur était venu serrer la main de Maman et lui avait présenté ses condoléances, je l'avais entendu glisser *ne vous laissez pas impressionner par les racontars*. Quelque chose dans le genre. Mais il n'avait pas traîné, même s'il avait fait semblant de ne pas remarquer tous ces regards terribles braqués sur lui.

Un procès, ça aurait bien arrangé nos affaires. Mais les semaines passaient et on ne voyait rien venir.

Une avocate finit par se manifester, mais nous, les filles, étions tenues à l'écart. Maman ne voulait pas nous tracasser avec tout ça. En attendant, on se serrait la ceinture. On laissait les assiettes aussi vides et propres que si elles n'avaient pas servi. On inspectait le fond des paquets pour s'assurer qu'il ne restait pas une pâte, une miette de galette coincée par le fond. On raclait les pots de yaourt, on finissait de les nettoyer avec les doigts. On esquichait les tubes de mayonnaise, de dentifrice à la lame du couteau. On mastiquait longtemps. Malgré toutes nos mesures d'économie, Maman contractait des dettes, remplissait un tas de dossiers de demandes d'aide, elle, la pauvre, qui n'avait jamais rien demandé à personne. Vers la fin de l'année, Pôle Emploi l'inscrivit d'office à une formation rémunérée d'aide-soignante.

Bien entendu, on fut obligées de déménager. La maison qu'on habitait était grande et le loyer trop cher. C'est ainsi que durant l'été, on se rapprocha de la ville et on perdit trois pièces. Maman dormait au salon, dans un petit lit qu'elle repliait au matin et qui s'escamotait dans une sorte de placard.

4

À la fin de l'année scolaire, on réalisa que la mort de notre père nous avait perturbées bien plus qu'on ne l'avait imaginé. Jusque-là, on avait eu l'impression de vivre comme avant et peut-être même mieux, à condition de mettre entre parenthèses nos privations et de curieux énervements soudains, incompréhensibles et brefs qui nous prenaient parfois.

Ce sont les résultats scolaires qui trahirent nos égarements. Des résultats surprenants et qu'on n'avait pas vus arriver. Fan s'était égarée plus encore que moi ; j'avais toujours eu une longueur d'avance en classe. Malgré tout, malgré mes bons résultats habituels, je passais de justesse en classe de cinquième. On m'admettait et, en même temps, on m'avertissait que cette décision n'avait été prise que parce qu'on m'estimait capable de me ressaisir dès la rentrée. Je devrais faire mes preuves.

Mais la pauvre Fan, toujours un peu à la traîne, spécialiste de l'erreur d'étourderie, n'avait pas bénéficié du même crédit. Elle était

condamnée au redoublement. Ses résultats, habituellement médiocres, étaient devenus catastrophiques au dernier trimestre.

J'ai longtemps cru que la décision de l'établissement scolaire était la source du conflit que nous n'avons plus cessé de vivre, qui nous déchirait avec une constance écoeurante. Chaque soir, alors qu'il était question de faire nos devoirs, Fan inventait mille prétextes pour me perturber. Elle m'interrompait pour un oui, pour un non. Il fallait que je lui explique le sens d'un mot, que je vérifie le résultat d'un calcul. Sinon, elle cherchait à m'abasourdir avec ses petites histoires ou elle chantonnait, allongée sur le lit, les pieds aux murs qui dansaient une sarabande à faire vibrer la cloison. J'entrais en furie.

L'école nous séparait, elle creusait un fossé artificiel entre nous. Pour la première fois, on ne vivait plus au même rythme. En agitant le spectre de nos vies en lambeaux, on s'était mises, sans le savoir, à déchirer nos cœurs.

*

On ne voulait plus rien reconnaître de l'autre en soi. On voulait devenir différentes, étrangères. On mena si bien cette entreprise qu'aujourd'hui encore les gens n'imaginent pas un seul instant que nous sommes sœurs et encore moins jumelles. Quant à ceux qui nous

connaissent, je suis pour eux la « grande », et ils surnomment Fan la « petite ».

On n'avait plus les mêmes amis. On n'avait plus les mêmes soucis ni les mêmes raisons d'être joyeuses. Sans moi pour la soutenir, Fan ne cessait de s'enliser dans ses études ; aucune matière lui offrant un quelconque point d'appui. Pour elle le Brevet des Collèges, que j'avais passé comme une simple formalité, se dressait, insurmontable barricade.

Plus tard, alors qu'elle ne savait toujours pas comment se dépêtrer de la classe de troisième, je me dirigeais sans heurt vers le Bac après avoir survolé les épreuves de français. Je l'avais distancée de deux années. Je savais qu'ensuite, malgré le désaccord de mes professeurs de lettres, j'opterais pour un BTS de commerce. Je voulais aller vite, quitter la maison, rendre sa liberté à Maman.

Je laissais Fan patauger dans l'échec scolaire, remplie d'amertume par tant d'incompétence et un tel je-m'en-foutisme. Au fond, depuis le jour de l'accident, je n'avais qu'une seule obsession : il fallait à tout prix alléger le poids qu'on représentait pour Maman. La libérer de moi, de nous, lui donner la possibilité de refaire sa vie, de profiter des années de jeunesse qui lui restaient. J'aurais aimé qu'elle s'occupe davantage d'elle, qu'elle ne laisse pas s'installer sur son visage les traces sombres qui y étaient apparues.

Ah, oui, et le procès ? Deux ans après la mort du meuble, on reçut finalement un chèque de dix-huit mille euros. On ne connut jamais le fin mot de l'accident. L'unique témoin, Loule, avait remis le disque qu'il jouait le jour de l'enterrement. Il maintenait qu'il avait prévenu notre père du danger encouru, qu'il lui avait interdit de faire ce travail qui pouvait attendre, mais... mais, bon, allez commander à quelqu'un d'aussi testard que Bonnafoux. Bien entendu, la sécurité laissait à désirer dans cette cave. L'employeur avait investi d'importantes sommes d'argent pour réaménager les postes de travail. En définitive, il aurait presque fallu le plaindre, et l'on pouvait considérer comme une chance, une aubaine, ce chèque de dix-huit mille euros. L'encaisser et la boucler, c'est ce qu'avait dit l'avocate en employant des termes plus recherchés.

Dix-huit mille euros, le prix de la bêtise ou de la vie d'un homme. Chez mon père, les deux s'étaient confondus. Maman décida de partager la somme en trois parts égales. Ses six mille euros trouvèrent si vite leur utilisation que cela ne modifia en rien son train de vie. Pour nous deux, ces six mille euros ne furent rien d'autre qu'un Livret A de la Caisse d'Épargne. Je n'ai jamais demandé à Fan ce qu'elle avait fait de son argent. Moi, cela m'a aidée à payer mes études.

Deuxième Partie

1

Le jour de nos vingt ans, on avait liquidé le crémant. Il était parti rejoindre l'apéritif et le vin rosé qui avait accompagné le bar grillé cuisiné par Maman. Un Domaine Tempier. Un excellent rosé dont j'avais acheté deux bouteilles au comité d'entreprise de ma boîte. Il restait la valeur d'un gros verre dans la seconde bouteille, mais aucune de nous n'avait le cœur à le finir. On avait bu plus que de raison et, comme toujours dans ce cas, Fan jacassait, me provoquait.

« C'est vrai que tu nous dis jamais grand-chose de ta vie », regrettait Maman.

Elle avait raison.

Je répondis sur un ton amer que raconter Darty n'avait rien de passionnant.

« C'est pas de ça qu'on te parle !

— De quoi tu veux parler, alors ? », demandai-je à Fan.

Mon ton était trop sec. Avec tout ce vin et ce crémant sur l'estomac, je voyais tourner vinaigre cet anniversaire qui aurait pu être chouette jusqu'au bout.

« Ne vous disputez pas, les filles. Pas aujourd'hui. »

— Mais moi, je n'ai pas l'intention de me disputer. D'ailleurs, je ne dis rien. Mais ma sœur, elle, qu'est-ce qu'elle veut que je lui raconte ? »

Fan me gratifia de sa moue à la Beyoncé, et elle se secoua ses cheveux comme la fille de la pub L'Oréal.

« Tes amours. »

— Laisse ta sœur tranquille. »

Je quittai la table et allai me réfugier sur le balcon. C'était un des derniers jours de février, on entendait mugir la mer, et le mistral qui me giflait me faisait du bien. J'avais trop bu, c'était un fait. Quand l'ivresse me prend, je peux difficilement empêcher les mots de fuser. Les idées arrivent en vrac, comme des lames de rasoir. Je les sens s'amasser dans ma tête, enfler derrière mon front. Toute une partie de moi sait que c'est mal, que ça va faire mal et que je devrais me taire, alors qu'une autre partie de moi, perverse, active mes cordes vocales, fait trembler mes lèvres et quand je sens ma bouche qui s'ouvre, je sais qu'il est trop tard.

« Et toi, tu dors toujours dans ce misérable lit pliant ? » demandai-je à Maman en faisant claquer la porte du balcon dans mon dos.

« Jeannie... »

Maman gémit et je me retournai vers Fan.

« Tu crois pas que tu pourrais laisser la chambre à Maman. Tu crois pas qu'elle s'est assez fait chier pour toi, maintenant ? »

Maman s'enfuit vers la cuisine, emportant la vaisselle sale. Je me sentis nulle d'avoir dit ça, mais c'était trop tard, et maintenant Fan était survoltée.

« C'est vraiment pas la peine d'aller mettre le *oaï* ! Tout ça parce que tu voudrais nous faire croire que tu te sacrifies, que tu passes ta vie rien qu'à empiler des cafetières et à vendre des aspirateurs. Tu devrais écrire un livre, toi qui aimes la lecture. Un livre sur les gens qui s'emmerdent. J'ai même le titre, tiens "*Ma vie chez Darty*", à mon avis tu aurais le Goncourt. »

Il fallait que je me ressaisisse. Je décidai de ne plus écouter Fan, de m'intéresser à la vaisselle, le temps que les mauvais esprits de l'alcool se rendorment. J'attrapai les verres qui étaient sur la table et l'assiette du poirier dont il restait encore une bonne part. Je partis vers la cuisine. Fan se trémoussait devant le miroir de l'entrée. Elle prenait des pauses, tirait sur ses cheveux, se présentait de profil en cambrant les reins, se remplaçait face au miroir et lui tendait ses lèvres.

D'un geste délicat, Maman saisit les verres qui embarrassaient ma main. Elle me regarda de ses yeux éloquents, *allez, vaï, tu sais bien comment elle est ta sœur*. Elle me regardait avec

cette expression pleine de soupirs qu'elle prenait quand elle comptait sur moi pour calmer le jeu de massacre.

« Je suis avec quelqu'un », m'entendis-je dire.

Le verre que Maman tenait encore vint heurter l'évier. En une seconde, les nuages de son visage s'effacèrent tous. Ses yeux s'emplirent d'une soudaine reconnaissance. Après une pause, elle finit par me dire dans un murmure :

« Tu nous le présenteras ? »

Il y avait de l'espoir dans ce filet de voix et comme une touche de soulagement. Ça la travaillait tellement de me savoir toujours seule, d'autant que Fan collectionnait les conquêtes. Il lui suffisait d'un regard, d'un rire pour mettre les hommes à genoux. Maman continua tout bas, glissant un œil en direction du salon :

« Ça me ferait *tellement* plaisir. »

2

Je regrettai aussitôt d'avoir parlé. J'étais sûre que sans le crémant par-dessus le rosé et les apéritifs, je n'aurais rien dit. Je n'aurais rien dit si Fan ne m'avait pas asticotée une fois de plus, si Maman ne m'avait pas regardée avec ses yeux tristes. C'est son air, je crois, qui m'avait poussé à la confiance. À la voir ainsi, je ne m'étais pas senti le cœur à lui cacher plus longtemps l'espoir qui coulait dans ma vie grise d'employée Darty. Elle avait raison Fan, j'aurais pu l'avoir le prix Goncourt s'ils avaient récompensé des histoires dans lesquelles il ne se passe rien. Des pages entières de descriptions de cafetières, aspirateurs, fours micro-ondes, mixeurs, avec pour fond sonore les dialogues creux de tous ces gens qui n'ont rien à dire et, pour tout suspens, les horaires, les rituels, le désœuvrement, le marasme. Mais voilà... Au milieu de toute cette grisaille, Michel était apparu comme une tache de couleur.

Deux mois plus tôt, il avait été embauché en tant que vigile. Ni hautain ni fermé comme ses collègues il avait, au contraire, un grand sourire qui s'épanouissait en un rire clair. Un rire qu'on

entendait résonner dans les allées de réfrigérateurs, qui sautait par-dessus les haies de téléviseurs.

Ses collègues l'appelaient Kane.

J'avais fini par rassembler mon courage pour leur demander les raisons de ce surnom. Roulant bêtement les yeux, ils avaient fait :

« Kane ! Kane ? Tu connais pas *Big Daddy Kane* ? »

Jamais entendu parler. Je n'avais pas la plus petite idée de qui cela pouvait être. Je les avais envoyé balader. Ces deux-là m'agaçaient, j'évitais autant que possible de leur adresser la parole. Je n'aime pas les vigiles. Je n'aime pas leur travail. Je n'aime pas leurs costumes mal coupés, leur mètre quatre-vingt-dix de flegme, leur air défiant quand ils évaluent le client. « *C'est parce qu'il a tous les disques de Big Daddy Kane* », m'expliqua un collègue, vendeur « *Un rappeur, tu vois l'genre ?* ». Moi, le rap, je n'en connaissais rien, à part IAM et un peu Eminem, mais alors, très vaguement. Ce n'est pas le genre de musique que j'aime écouter, je préfère le blues.

Avec ce qu'on vécut ensuite, et ce que j'appris sur lui, je me demande d'où était venu l'enthousiasme que je ressentis pour Michel quand il s'approcha de moi, le matin de son arrivée au magasin.

« S'il y a le moindre problème avec un client, t'hésites pas à m'appeler, d'accord ? J'ai une

présence apaisante », avait-il fait, frottant l'une contre l'autre ses mains immenses.

Je lui avais demandé à quel genre de problème il pensait, parce que moi, en règle générale, je m'entendais plutôt bien avec les clients.

« Toutes sortes de problèmes... », avait-il conclu en s'éloignant.

Il m'avait adressé un sourire entendu, façon acteur américain, accompagné d'un geste du doigt : celui du gars qui connaît la chanson.

À cet instant, j'ignorais que l'image de Michel ne me quitterait plus pendant longtemps. Le phénomène eut lieu en silence, dans la discrétion : Kane entra dans ma tête et n'en ressortit plus. Et n'allez pas imaginer que je sois allée le chercher ou que je l'aie provoqué. Ce n'était pas et ce n'est toujours pas mon style. Enfin... pour être tout à fait sincère, à cette époque ça aurait pu être mon style si j'avais eu quelque attrait physique. Si j'avais été jolie, je me serais sûrement permis de partir à l'abordage. Les hommes veulent toujours d'une jolie fille, non ? Ils ne cherchent même pas à savoir ce qui se cache derrière un joli corps, peu leur importe. Jolie, ça suffit. Mais, voilà, la beauté est un passeport que je n'ai pas reçu. Pas plus que le style ou la classe. D'ailleurs, de la classe, il en aurait fallu un sacré paquet pour survivre au jean-baskets de rigueur chez Darty, aux T-shirt et blouson promotionnels

obligatoires. Enfin... même si je n'étais pas totalement moche, j'étais très loin de la fille qui fait vendre les aspirateurs.

C'est tout cela qui déclencha mon enthousiasme quand Michel vint vers moi avec tant de gentillesse, dès le premier jour et chaque matin ensuite. J'étais touchée qu'il se soucie de moi, qu'il se propose spontanément de faire quelque chose pour m'aider.

« Te flingue pas le dos pour rien. Appelle-moi quand tu dois porter des trucs trop lourds. C'est pas le boulot que j'ai à faire qui occupe ma journée. »

Sur cette déclaration, il avait déballé en un temps record ces fichus fours à micro-ondes, lourds comme des enclumes.

C'est bien ainsi que tout avait commencé. Je n'avais rien demandé, c'est lui qui m'avait garanti que c'était possible entre nous deux, et même carrément inévitable. Il m'avait rassurée sur tous les points. Il balayait mes interrogations, mes étonnements et mes doutes « *Toi et moi ? Moi et toi ?* » Il m'assurait que ce qui nous séparait, toutes ces différences ne comptaient pas. Il me promettait son grand corps, tellement vigoureux et solide, contre le mien. Il gonflait outrageusement les biceps et tous les autres muscles de sa panoplie, déclarant qu'avec ça les tracas de la vie n'avaient qu'à se tenir à carreau.

Je n'avais jamais imaginé qu'on puisse compter sur son corps pour résoudre les difficultés de l'existence. Mais Michel, lui, en était persuadé et ses certitudes étaient contagieuses. J'avais pu constater qu'il possédait bien tous les albums de *Big Daddy Kane*. Il les écoutait en boucle, il essayait de répéter les paroles qu'il ne comprenait pas, s'empêtrait dans le slam, finissait par se contenter d'émettre des bruits de bouche. Il admirait les héros du dimanche soir, à la télé. Ses os, ses muscles, ses grandes mains étaient ses armes. Le monde de Kane se résumait à des poids à soulever, des choses à enfoncer, défoncer, dévisser, scier, casser. Les adversaires ? Il suffit de savoir les toiser, histoire qu'ils comprennent illico qui est le chef : *Big Daddy*. Et il n'y aurait rien à craindre aussi longtemps que ses muscles pourraient se contracter, ses poings se serrer, ses jambes propulser son corps dans l'espace. Il me disait : « Toi, tu es la tête et moi, je suis les jambes. *La tête et les jambes ?* Y avait pas un truc qui s'appelait comme ça, dans le temps ? »

Aux premiers temps de notre relation platonique, je le regardais, je l'étudiais, j'essayais de le comprendre quand il déambulait dans les rangées d'appareils électroménagers, quand il se dandinait, casque sur les oreilles, pendant la pause de midi sur le parking du dépôt. Je l'écoutais dérailler et je continuais à

penser que vivre avec un gars pareil n'était pas envisageable. Kane ? Même pas en rêve ! Même pas pour rire. Mais voilà, il avait un tel aplomb pour démolir mes raisonnements avec ses sorties faciles, mais imparables... « Réfléchir ça sert à rien. Des mecs qui réfléchissent, y en a plein au gouvernement. Eh ben, regarde où ça nous mène. *Mes Genoux* (il voulait parler de notre directeur), il a beau être allé à l'école, même pas foutu de faire démarrer sa bagnole. Tu le crois pas ! Le mec sait même pas comment ouvrir son capot. » Il était mort de rire, racontant à tout le staff, en claquant l'une contre l'autre ses mains gigantesques, que ce pauvre glabre n'était même pas foutu de recharger sa batterie. « Tu aurais vu sa tête ! Halala ! »

Il les appelait *les glabres*. Un glabre, c'était un de ces « cons de *Mes Genoux* », un plouc plein aux as, diplômé de l'Université de *Mes Choses*, incapable de réparer sa bagnole, trop peur de se salir les mains en soulevant le capot, une brèle.

Moi, je n'étais pas une glabre. Pour une fille qui avait fait des études, je ne me la pétais pas trop, à part quand je lisais mes bouquins imbitables de Boulgakov ou de Zweig, des mecs qu'on n'a pas vus une seule fois à la télé. Malgré tout, je savais reconnaître mes limites, mes incompétences et demander poliment de l'aide, et dire merci. J'étais pas non plus comme ces pétasses qui se croient tout permis parce qu'elles ont un beau cul.

« Mais tu aimerais quand même que j'en aie un beau, non ? »

Il me donnait une tape sur les fesses. Il disait que, moi c'était différent, que j'étais sa bonne mémère, que des beaux culs il pouvait en avoir autant qu'il voulait, mais qu'il en était revenu.

« J'en ai rien à cirer des beaux culs. »

J'essayais de le croire. Il fallait bien. Quand une fille bien roulée, montée sur pilòtis venait au magasin, je ne pouvais m'empêcher de vérifier si Kane n'était pas en train de la reluquer. Une seule fois, je le surpris à contempler une de ces bombasses qui était là, à se trémousser devant le mur d'écrans télé. Il se tenait un peu en retrait tout droit, tout raide, la tête penchée de côté. On l'aurait cru hypnotisé. Il se mit à rigoler quand je le ramenai de sa transe. « Ça ! Ça, un beau cul ? Mais tu rigoles ou quoi ? Tu me prends pour qui ? Je suis pas mort de faim. »

Honnêtement, je ne savais plus quoi penser. Je me disais qu'il serait plus simple de se séparer avant que d'être cocue avec la première venue. Qu'il serait plus sage de se séparer, oui, si je ne pouvais pas lui faire confiance ! Mais quand je lui exposais mes doutes dans ces termes, il se mettait en colère et, après m'avoir lancé « *Ah ! ne te mets pas toi aussi à faire ta glabre* », il branchait ses écouteurs et restait seul au monde avec *BD Kane*. Il ne m'adressait plus la parole pendant des heures, il boudait. Et je me surprenais à aller le chercher sur la pointe des

pieds, la mine déconfite comme une petite fille qui aurait fait une grosse bêtise. Au fond, je crois qu'il n'attendait que ça, que je fasse les premiers pas vers lui. « Tu es trop conne, ma mémère. Viens plutôt tâter ma belle marchandise. »

Et, malgré moi, je fondais.

3

« Il faudra quand même qu'on se mette ensemble pour de bon ! »

Depuis quinze jours au moins, j'entendais cette rengaine. Il lui arrivait de traverser le magasin pour venir me la jouer, le front appuyé contre un des frigos américains. « Eh, Bébé, quand est-ce que je les apporte mes frusques ? » En m'aidant à déballer les nouvelles machines à expresso :

« Ma mémère me tire la gueule ? Quand on est bien avec son homme, on veut l'avoir tout le temps à son côté, non ?

— Retourne à l'entrée, je vois *Mes Genoux* qui s'énerve. Tu vas te faire appeler Arthur.

— Je l'emmerde, *Mes Genoux*. »

Mais il consentait à y aller et me laissait tranquille, jusqu'à la prochaine. Et moi, franchement, je ne savais plus quoi penser. J'avais vingt ans. Vivre avec un homme, je n'avais aucune idée de ce que ça pouvait bien être. Jusque-là, mon seul exemple de vie de couple était celui de mes parents. Et avec le

souvenir que cela m'avait laissé... je ne me sentais pas chaude pour m'y essayer à mon tour. Pourtant, il me fallait bien admettre que j'étais amoureuse de Kane, même si je le trouvais encombrant dans ma petite piaule, avec son grand corps, sa manie de répandre ses affaires, d'avoir réponse à tout, de monopoliser l'attention, de décider de tout, de m'empêcher de lire, d'être en quelque sorte le centre du monde, eh bien, oui, je l'admets : il me manquait vite et j'attendais son retour avec exaltation. Au fond, je crois qu'il avait réussi à me faire sentir le vide de mon existence. D'instinct, il avait compris que mes choix de vie ne correspondaient pas à ma nature. Il avait pris appui sur mon flottement intérieur pour me convaincre que mes petits plaisirs n'étaient que des pis-aller, les prémices d'une vie de vieille fille. Quoi ? J'osais lui résister ? Je ne me rendais pas compte qu'il était ma chance de vivre enfin une véritable existence de femme ? Il fallait alors que je m'approche de lui, que je le tâte ici et là, que j'admire Kane la bête, Kane le mâle, et c'est vrai que le désir déboulait, s'emparait de chaque minuscule parcelle de mon corps. C'est vrai que je flambais comme un feu de garrigue en plein août, avec mistral. Il avait raison, ma foi. Ma vie étriquée, passée à lire, à me promener, à méditer ou je ne sais quoi encore, c'était pipi de sansonnet quand Kane *la Machine* se mettait en route et que rien, plus rien ne pouvait l'arrêter. « *Alors ? Heureuse ?* »,

susurrerait-il avec son air béat. Je lui balançais une beigne, « *Machiste !* » Il attrapait mon bras entre ses doigts en pinces. Je m'empressais de dire aïe, avant qu'il serre. « *Aïe ! Brute épaisse.* » Il m'immobilisait avec violence.

« Dis : je vous présente mes excuses, Votre Excellence Macho Man ».

Je riais comme je n'avais encore jamais ri. D'une seule main, il m'attirait contre lui, me maintenait d'une poigne de fer.

« Tu veux attaquer, petite gazelle ? Allez, allez, essaye un Maete Tsuki. »

Je balançais un poing au hasard. Il en profitait pour me terrasser. Tout ce petit cirque le faisait bander. Il bandait pour un oui, pour un non, et j'aimais ça, je dois l'admettre. Qu'une autre puisse en profiter me ravageait l'esprit.

J'avais vingt ans et j'étais amoureuse d'un homme rudimentaire, mais, curieusement, les autres semblaient fades, comparés à Kane.

« J'apporte mes affaires demain ?

— Qu'est-ce que tu as comme affaires ? C'est petit chez moi. »

Je me demande pourquoi je lui posais ce genre de questions. Je me sentais prise entre deux feux, voilà pourquoi. Une partie de moi aspirait à cette installation, alors qu'une autre instillait le doute ; et si tout allait se mettre à changer dès qu'on vivrait ensemble, à temps plein ?

Apparemment, mes craintes ne l'effleuraient pas. Je me demande même s'il pouvait en imaginer l'existence. Il débita la liste de ses affaires. Il affirma que c'était trois fois rien. « *Des fringues, mes belles fringues, Bébé, mes tenues de karaté, mes livres de karaté, mes affiches de karaté et mes disques de BDK... et quelques conneries.* » Je tergiversais. Son installation était impossible ce week-end, c'était mon anniversaire et j'étais chez ma mère. Il faisait semblant de ne pas réaliser que je biaisais, et il répétait « *OK, OK, Bébé, on fait comme tu veux.* »

4

C'est un lundi que j'eus l'idée.

Le lundi matin, jour des grands ménages, des réaménagements dans les rayons, le magasin était fermé au public. Personne ne voyait d'inconvénient à ce que je travaille en binôme avec Kane. On avait beau être discrets, certains collègues avaient bien compris qu'on avait une relation, mais comme cela ne nuisait pas au rendement, personne ne trouvait à redire.

Il attaqua, d'emblée.

« Alors, Bébé, ce soir j'ai entraîné, mais demain, c'est bon ? Je peux venir avec mes petits cartons ? Parce que tu vois, *Big Daddy* commence à trouver le temps long. »

C'est à ce moment que l'idée me vint :

« Kane, tu ne peux pas t'installer chez moi sans que ma mère te connaisse d'abord. »

Il resta muet de stupeur.

Mais pourquoi avais-je sorti ça ? À voir sa tête, à imaginer celle que je faisais, je me sentais prête à avouer que je plaisantais, à abdiquer. Je

me sentais prête à lui dire « *Allez, c'est bon, ramène tes cartons demain.* » Mais, en fin de compte, je demeurai silencieuse, et c'est lui qui parla après un de ces longs silences concentrés qu'il avait dans les moments difficiles.

« C'est pas faux, ma foi. »

Après un second silence aussi profond, il ajouta :

« C'est bien, Bébé. Ça prouve que toi et moi c'est du sérieux, pas une petite baise à la con. »

Là-dessus, il balança un Moroté Tsuki et un Mawachi Geri dans une pile de cartons vides. Au boucan de l'avalanche, *Mes Genoux* sursauta et chercha à deviner qui faisait son intéressant. Ses regards se fichèrent sur nous, mais je m'étais déjà plongée dans le nettoyage, quant à Kane, il faisait semblant de remettre en ordre les conséquences d'un incident naturel.

La voix glaciale du boss tomba du haut de la mezzanine, là où étaient installés les bureaux. On fit comme si on n'entendait rien de ses demandes d'explication, comme si elles ne nous étaient pas adressées. « Fais pas chier, *Mes Genoux* », bougonna Kane.

À partir de là, on ne reparla plus de son aménagement chez moi.

*

Kane pouvait changer d'humeur avec une incroyable facilité. Il pouvait faire la tête pour trois fois rien et cinq minutes plus tard, oublier

les motifs de sa rogne. Si quelque chose le contrariait vraiment, il mettait ses écouteurs, poussait le bouton du volume au maximum et se lançait dans un rap indéchiffrable. Une ou deux minutes à ce régime et il n'était plus le même homme. C'était presque magique.

« Il est pas un peu givré, Kane ? m'avait demandé Sylvie.

— Non, il a peut-être l'air comme ça, mais au fond pas du tout.

— Tu vas quand même pas me faire croire que c'est un Bisounours ? »

Non, je ne m'y serais pas risquée. Par moments, je le voyais dérailler. Il m'assurait que le karaté suffisait à le calmer. Il était persuadé que le karaté lui faisait du bien. « Tu vois, Bébé, si j'allais pas à l'entraînement, je crois que je deviendrais furieux, mais l'esprit du Karaté coule dans mes veines et il m'empêche de péter les plombs. »

Pour illustrer son propos, il prenait aussitôt une pause, se concentrait avant de fouetter l'air de ses poings et de ses jambes. « *Mon corps est une arme, Bébé. Mon corps est une arme. N'essaye pas de me donner un coup, tu te casserais les doigts sur mes muscles. Sens cette puissance. Kane, il craint dégun.* »

« Tu es quand même quelqu'un de cultivé, persistait Sylvie. Tu n'as pas peur de t'ennuyer avec ce type ? On ne peut pas dire qu'il ait une

conversation... À part le karaté et son rap, rien ne l'intéresse.

— Ça me change. »

Le ton de ma voix disait assez que je voulais couper court.

Non, ce n'était certainement pas cet homme-là que j'avais pensé présenter à Maman. Mais, à la vérité, je n'avais jamais réussi à déterminer le genre d'homme qui aurait pu m'aller. Une fois Kane entré dans ma vie, je m'étais même persuadée que c'était lui le bon, qu'il faisait l'affaire.

Ce n'était pas faute de m'être questionnée, mais j'avais beau passer en revue tous les genres d'hommes que j'étais en mesure de rencontrer, je ne trouvais aucune réponse à ma préoccupation. Les intellectuels m'agaçaient. D'ailleurs, les intellectuels ne s'intéressaient pas à moi. Dès qu'ils connaissaient mon métier, ils me trouvaient insignifiante. Éliminés d'entrée les profs, les ingénieurs, et autres têtes chercheuses. Qui d'autre pouvais-je envisager ? Les travailleurs, les laborieux toujours perturbés par leurs soucis, leurs déboires. Non. Qui restait-il ? Les gentils, les obéissants ? Les bons ouvriers ? Vraiment, qui aurait-on voulu que j'aie cherché comme genre d'homme ?

Ceux qui réussissent, les riches ne sont jamais attirés par une fille comme moi. Je ne suis pas assez valorisante. Je ne crois pas en leur super monde en carton-pâte. Je ne sais pas où trouver

ces attitudes féminines qui leur permettent d'oublier qu'ils perdent leur vie à courir après des choses futiles. Parce qu'en définitive, leur argent, leurs piscines, leurs voitures, tout ce qu'ils se crèvent à posséder ne sert à rien. Non, les riches m'auraient fuie comme la peste s'ils n'avaient pas ignoré mon existence.

Qui restait-il, en somme ? Les commerciaux, vendeurs et autres représentants ? Trop nazes. Restait qui, les nervis ? Les kékés avec leurs voitures traficotées, leurs crises footballistiques, leurs parties de chasse à la bécasse. Non, vraiment, Kane m'allait bien. J'avais beau tourner la situation dans tous les sens, Kane m'allait bien. Il était tranchant, ne se laissait impressionner par personne. Il me donnait une sensation d'assurance que je n'avais encore jamais connue. « *Avec Kane, Bébé, tu risques plus rien. Dégun peut faire chier Kane.* »

*

« Alors, c'est dimanche qu'on va chez ta mère ?

— Ouais. Dimanche midi. »

J'avais réussi à appeler, moi qui déteste téléphoner. J'avais réussi à faire des phrases, et dès qu'elle avait saisi le sens du message, Maman avait lâché sa joie qui était allée batifoler un peu partout. Apparemment, je n'aurais rien pu dire qui lui fasse plus plaisir. Pourquoi est-ce que ça la rendait heureuse à ce

point que je lui présente mon mec ? Cette allégresse spontanée, elle ne l'avait pas eue quand je lui avais annoncé ma réussite avec mention au Bac et au BTS Action-Co, par exemple. Au fond, Maman était comme ça : elle se disait pour l'indépendance des femmes, mais elle était persuadée que la seule vraie réussite consiste à fonder une famille, et que la lettre A de cet alphabet c'est trouver le gars qui fait bien l'affaire.

« Et comment il s'appelle ? »

Elle voulait tout savoir de Kane. J'eus droit à la panoplie des questions usuelles : ce qu'il faisait, d'où il venait, s'il était gentil avec moi et, surtout, la question clé, la plus importante de toute qu'elle me posa sur un petit ton inquiet :

« Si je lui fais mon lapin désossé farci, tu crois qu'il aimera ? »

C'était sa façon de me faire comprendre qu'elle faisait une place énorme dans son cœur pour le garçon que je lui ramenaïs. Cette satanée recette lui demandait de tels trésors de patience pour enlever le moindre os sans déchirer la chair du lapin. Ce n'était pas le genre de plat qu'elle aurait cuisiné pour n'importe qui.

J'avertis Kane : pour l'occasion, je préférais qu'il se fasse appeler Michel. Je lui précisai qu'il devrait répéter au moins trois fois que le lapin était fameux, afin que maman soit complètement rassurée. Pour finir, je lui annonçai que ma sœur serait des nôtres.

« T'as une sœur jumelle et tu m'as rien dit ?
On vous reconnaît ou vous êtes pareilles ? »

Je lui expliquai que tous les jumeaux ne se ressemblent pas, qu'être conçus ensemble ne suffit pas et que ma sœur et moi étions différentes. Il fut étonné d'apprendre des choses pareilles, mais l'aspect scientifique de la gémellité ne l'intéressait pas plus que ça. Il voulait juste savoir à quoi ressemblait ma sœur, et je lui répondis qu'il verrait bien. Je ne pouvais pas lui révéler qu'elle était tellement plus jolie que moi et, naïvement, j'espérais qu'il ne s'en rendrait pas compte, ou en tout cas, que cela n'aurait pas d'importance.

*

Plus les jours passaient et nous rapprochaient de dimanche, plus Kane était sous pression. Avant de démarrer le moteur de la voiture — il avait insisté pour prendre sa GTI —, il eut un mouvement de recul. C'est la seule occasion où je le vis douter.

« C'est vraiment indispensable de me présenter à ta mère ? »

Je le sentis sur le point de flancher alors qu'il me lançait un regard égaré. Mais il se ressaisit aussitôt et mit la chaîne à fond. Les basses firent trembler la caisse.

« Elle va craquer pour Kane, ta mère ! C'est moi qui te le dis. »

Redevenu confiant, il démarra en faisant un burn, pour freiner au bout de la rue dans un grand crissement de pneus. Il se retourna vers moi avec cette expression que je n'aimais pas, celle du nervi trop sûr de lui.

« Tu crois pas ? »

Je lui assurai qu'il n'y avait aucun doute là-dessus. Il ne pourrait que lui plaire.

Il avait sa conduite de mìa, celle des grands jours. Il roulait en se regardant dans le rétroviseur, en faisant rugir le moteur à chaque changement de vitesse. Je me mis à penser que c'était une bien mauvaise idée de vouloir présenter Kane à ma famille. Je n'avais qu'un seul souhait : que tout cela ne soit qu'une farce, un mauvais rêve, comme dans un film où le héros finit par se réveiller. Mais j'étais bien dans la réalité, et l'on se rendait chez ma mère à un train d'enfer.

5

« On se fait la bise ? » proposa de suite Maman.

Elle était pimpante, joyeuse et émue. Elle avait choisi une jolie robe. Elle était passée chez le coiffeur, et la couleur de ses cheveux lui donnait un air de jeunesse. Fan était enfermée dans la salle de bains. Maman dit des choses banales, mais qui venaient droit du cœur.

« Je suis tellement contente de faire la connaissance de... du... »

Elle ne savait quel mot utiliser. Fiancé, peut-être pas. Copain ? Compagnon ? Petit ami ? Elle finit par l'appeler Michel et lui demanda qu'il l'appelle aussi par son prénom.

« Voilà. Pas de chichi entre nous.

— Non ! On n'est pas chez *Mes Genoux* !

— On est juste entre nous », conclut Maman qui ne pouvait pas comprendre la vanne.

On était déjà installés au salon quand Fan fit son apparition. Je fus la première à la voir pénétrer silencieusement dans la pièce. Elle se coulait contre le mur comme une actrice dans un vieux film expressionniste allemand. Dès que

Kane l'aperçut, elle baissa la tête et, pointant les yeux dans sa direction, elle annonça d'une voix claire et assurée

« Voyons voir à quoi ressemble le mec de ma sœur. »

Elle s'avança vers lui. On aurait dit qu'elle dansait sur un fil. Kane se redressa gauchement, perdant un peu l'équilibre. Fan cinglait vers lui, toutes voiles dehors, elle fendait la distance qui les séparait en faisant naître un sillage de parfums.

« Pas trop mal choisi ! »

Renversant la tête, elle se mit à rire de façon outrée. Lascive comme une princesse, elle tendit sa main à Kane qui, ignorant l'usage du baisemain, la serra dans sa grosse patte avant de la secouer de bas en haut en bafouillant

« Eh ben... salut.

— Peut-être pas très raffiné... », commenta Fan. Et sans un regard de plus pour Kane, elle se dirigea vers moi, ondulant toujours. Ses deux bises tombèrent à côté de mes joues. Elle embaumait les crèmes et la poudre, et ses lèvres passées au gloss resplendissaient.

Je n'aimais pas son numéro de mijaurée que je connaissais trop. J'avais craint, à juste titre, qu'elle ne puisse s'empêcher de faire son intéressante, et on y était. Le regard anxieux de Maman courait de Fan à Kane et finissait par se poser sur moi. Elle eut un pauvre sourire crispé.

« Bon ! Je suis heureuse qu'on soit ensemble. Nine, sois mignonne, sers-nous vite les apéritifs. Il faut trinquer. »

Sans attendre que j'arrive au meuble où elle rangeait les bouteilles, elle demanda à Michel ce qu'il préférait, lui débitant la liste des apéritifs.

« Est-ce qu'on a du jus de goyave ? », demanda Fan avec sa voix de star.

On en avait. Kane décida d'en prendre aussi. Je crus rêver. Je me versai un double whisky et je servis un porto à Maman qui essayait d'arrondir l'atmosphère en lançant une conversation. Elle posait des questions à Kane, mais, rapidement gênée par sa propre curiosité, elle se mit à lui adresser des interrogations : « *Est-ce que Jeannie vous a dit ?... Vous a raconté ?... Vous a prévenu que...* » Mais je n'avais jamais dit grand-chose de notre histoire de famille, si bien que Maman enchaînait à mon attention : « *Tu n'as pas raconté à Michel ?...* »

Fan se taisait. Elle sirotait son jus de goyave et étudiait Kane qui, pour le moment, se tenait à l'entière disposition Maman et faisait le joli cœur de son mieux. Il ne lui avait pas fallu plus de quelques minutes pour faire dériver la conversation vers le karaté. Maman, fascinée, l'écoutait explorer pour elle la richesse de la Voie Martiale.

« Est-ce que tu fais du karaté pour te défendre ? », demanda Fan, s'immisçant dans la conversation avec une voix aussi détachée que si elle avait parlé depuis un pays lointain.

« Pour me défendre de quoi ? », demanda Kane, reculant instinctivement le buste.

« Si tu es attaqué dans la rue, par exemple ?

— Personne s’amuse à m’attaquer dans la rue !

— Un mec tout seul, peut-être pas, mais s’ils sont plusieurs ? », insistait Fan.

Alors Kane avala lentement une gorgée de ce jus de fruits de mes deux, dardant sur ma sœur le regard magnétique du fauve qui focalise sa proie. « Je vais t’expliquer l’esprit du karaté. D’abord est-ce que tu sais à qui on doit le karaté, en France ? »

À partir de cet instant, je sus qu’il était parti pour faire son gandin. Je connaissais chacune de ses expressions par cœur. Fan, qui les entendait pour la première fois suçotait chaque mot en agrandissant ses yeux. Je demandai à Maman si elle avait envie d’un second porto.

« On va passer à table. Que le repas aille pas être froid. Vous voulez bien passer à table ? »

Elle dut répéter sa phrase trois fois avant d’être entendue. Fan était perdue dans les mots de Kane. Je l’avais rarement vue aussi absorbée. Elle voulait tout savoir du noble art du karaté et, là-dessus, Kane était intarissable. Il pratiquait le karaté Shotokan. Il avait commencé par le karaté Tokitsu-Ryu Jiseidô quand il habitait Lyon, mais il n’y avait personne ici pour l’enseigner. Oui, c’était mieux que Shotokan. Un

vrai Karate viril où chaque coup peut tuer l'adversaire. Waouh ! Oui, comme ça, regarde. Du tranchant de la main. Mais non, Bruce Lee ne pratiquait pas le karaté, mais le Jeet Kune Do, qu'elle ne réussissait pas à prononcer correctement *Jiht Kyùhn Douh*, lui faisait-il répéter. *Jiht... Jith. Kyùhn Douh... Kùyn Do. Non ! Kyùhn Douh ! Pas Kùyn, Kyùhn, Kyùhn douh.*

Je vidai mon verre d'un trait.

On avait avalé les entrées sans les goûter. Maman se leva alors que Kane expliquait la différence entre les katas et le combat. Elle revint de la cuisine tenant le grand plat ovale des jours de fête. Elle le déposa avec délicatesse, au centre de la table.

« Il ne faut pas laisser attendre le lapin désossé farci, on doit le manger qu'il est encore tiède. »

À l'énoncé de lapin désossé farci, Kane sursauta et planta Fan, dont les pupilles avaient atteint depuis longtemps la dilatation maximale.

« Le fameux lapin ? Vous l'avez fait ? Jeannie m'a dit que vous êtes la spécialiste ! »

En moins d'une seconde, le rose avait envahi les joues de Maman.

« J'espère l'avoir réussi... »

— Mais tu dis toujours ça ! explosa Fan, irritée. C'est une maladie, ou quoi ? Tu n'as jamais raté ton plat. Tu vas voir ça, Michel ! C'est

dé-li-cieux ! Et tu as intérêt à lui dire au moins trois fois que c'est bon, sinon... »

Kane m'adressa un sourire béat et ouvrit la bouche comme pour parler. Je dus le fusiller du regard, car il boucla son clapet, remplaçant sa sortie avortée par un rire idiot. Maman commença à charger l'assiette que Kane lui tendait. Il ne laissa pas passer une seconde avant de commencer à la bombarder de questions sur les secrets de la recette. Il voulait tout savoir, comment parvenait-elle à ôter jusqu'au moindre os sans percer la chair du lapin ? Maman, aux anges, expliquait ses techniques, confiait les procédés de fabrication, remontait dans ses souvenirs quand, accoudée à la table de la cuisine, elle épiait les gestes de sa grand-mère.

« Mais elle ne désosse pas la tête ! » lança Fan pour ramener l'attention vers elle.

« Ça, la tête... articula Kane, tant bien que mal, la bouche pleine. La tête, c'est mon morceau préféré.

— Tu vas pas me dire que tu manges... »

Fan le toisa avec une grimace de dégoût.

« Si ! Je mange tout dans la tête, même les yeux ! »

Maman riait, heureuse. Elle demandait, inquiète de nature. « Mais dites-moi la vérité, Michel, il vous plaît vraiment mon lapin désossé farci ? Je pourrai vous le refaire ? » Kane assurait que c'était nickel, qu'il en mangerait jusqu'à demain.

« Mais les yeux du lapin, tu les manges cuits ou crus ? » reprit Fan qui ne lâchait décidément pas l'affaire.

— Je peux les manger même crus ! Comme les Japonais qui mangent les œufs couvés...

— Couvés ? hurla Maman.

— Oui, affirma-t-il crânement. Ça se mange comme un œuf à la coque, sauf qu'il y a le poussin dans la coquille.

— Et vous avez mangé ça, Michel ? Mais c'est pas possible, se désespérait Maman.

— Si, si. Et il vaut mieux les manger pour pas les vexer, parce que c'est un honneur qu'ils vous font !

— Et tu les manges comment tes œufs ? voulait savoir Fan.

— Ben... tu sors le poussin avec ta fourchette, fit Kane, embarrassé et, après, tu... tu bois comme avec un verre.

— Une fourchette ? Fan mimait l'étonnement à ravir. Mais je croyais qu'au Japon on mangeait avec des baguettes ?

— Mais qu'est-ce que tu crois ? Ils ont des fourchettes, eux aussi. Ils sont plus au moyen-âge. Et ils mangent aussi des souris vivantes. »

Maman poussait des cris d'orfraie à chacune de ses paroles. Je voulais intervenir, dénoncer ses erreurs, dire qu'il se trompait au sujet des Japonais, que ce sont les Vietnamiens ou les Chinois qui mangent les œufs couvés, les souriceaux vifs. Mais je me taisais parce que

c'était la fête, et que le plus important était de voir Maman se pâmer de rire.

« On doit pouvoir se maîtriser, continuait Kane. Les arts martiaux ça sert à ça : rester maître de soi en toutes circonstances, récitait-il.

— Arrêtez Michel, j'en peux plus. Vous allez me donner le racacor ! »

Je ne disais toujours rien. Fan aussi riait, mais drôlement. D'un bon, elle se leva de table et, malgré la folie qui régnait dans la pièce, j'entendis qu'elle disait : « On va voir comment tu sais rester maître de toi en toutes circonstances. »

Elle disparut dans la cuisine.

« Et vous avez déjà mangé du Haïe-Haïe-Haïe ? » poursuivait Kane, infatigable.

Du Aïeäieäie ? Non, Maman ne savait d'ailleurs pas ce que c'était. Kane entreprit de lui décrire la scène dans les moindres détails, Maman hurlait.

« Non ! Non, c'est pas possible. Michel, vous exagérez, là ! Vous voulez me faire bisquer. Mon Dieu, peuchère, mais ils ont vraiment rien à manger. Oh ! les pauvres !

— Et vous ne me croyez pas ?

— Si, si, pardi je vous crois, mais c'est horrible, ces pauvres bestioles vivantes dans un plat, et les autres, là, qui les pêchent à la baguette et les trempent dans la sauce piquante. Aïeäieäie ! C'est terrible ! C'est affreux ! Ces gens sont jobastres !

— C'est pas Aïeaïeaïe : il faut dire Haïe avec un H, Haïe... »

Mais avant qu'il ait terminé son cours de prononciation du chinois, Fan était revenue de la cuisine. Elle brandissait une petite assiette blanche sur laquelle étaient disposées deux formes sphériques, répugnantes. Quand elle posa l'assiette devant Kane, on reconnut les deux globes oculaires du lapin que prolongeait un amas de chairs visqueuses.

« Michel ! Achtung ! Nous allons voir comment tu te régales avec ces deux beaux yeux de lapin que je suis allée repêcher spécialement pour toi dans la poubelle. Tu vois, j'ai avancé le travail. Je te les ai sortis du crâne, t'as plus qu'à les gober. »

Kane fut pris d'un hoquet. Il était blême.

« Allez Maître ! Comment tu dis déjà ? Hajimé ou quelque chose comme ça ? Au boulot ! Un neunœil pour maman, un neunœil pour Jeannie. Allez ! Ouvre la bouche, ouvre la petite bouche ! »

Maman, épouvantée, se mit à hurler. Non ! Non ! Elle ne voulait pas voir ça, c'était trop horrible. Par pitié, non, Michel, répétait-elle, frénétique.

« Alors ? provoquait Fan, complètement hystérique. Karaté Kid se dégonfle ?

— Arrête ça ! Arrête ça ! glapissait Maman. Et vous, Michel, ne l'écoutez pas ! Tu es pas un peu givrée, Fan ? »

Voyant que Maman se décomposait, volait à son secours, toute vibrante, Kane sentait assez de courage lui revenir pour amorcer une dernière bravade.

« Mais bien sûr que je vais les manger, de suite, prétendait-il, je vais les mâcher, là, devant vous.

— Je vous en prie, suppliait Maman, ne faites pas une chose pareille, Michel ! Et toi, et toi !! Oh, cette fille, cette fille... reprochait-elle à Fan.

— Mais oui, riait Fan, il va les manger de suite. Ne l'empêche pas, Maman. Il en meurt d'envie ! C'est pas vrai, Michel ? J'ai pas raison ? Ces beaux yeux délicieux, tu as envie de te les envoyer comme tes copains Japonais. Allez, hop, fais voir comment tu t'y prends ! »

Au comble de l'épouvante, Maman se dressa d'un bond, saisit la petite assiette que Kane faisait mine de vouloir lui reprendre. Les yeux du lapin tremblotaient dangereusement, mais, comme des ventouses, les petits amas de chairs les retenaient collés à la céramique.

« Donnez ! Donnez ! suppliait Kane.

— Non ! Non ! », lui répondait Maman en se précipitant vers la fenêtre.

Elle courrait, tenant l'assiette loin devant elle. Elle courrait comme si Kane l'avait poursuivie, alors qu'il était resté bien assis. Elle ouvrit la fenêtre à toute volée et secoua vivement l'assiette pour en détacher les globes vitreux et les défenestrer avec leur sinistre barbaque.

« Je les aurais mangés », regretta Kane après que Maman eut retrouvé ses esprits et sa place à table.

« Rien ne t'empêche de descendre les récupérer, lui lança Fan. Ils ont dû tomber dans la haie. Tu veux que j'aille te les chercher ? »

Maman n'en pouvait plus :

« Maintenant, ça suffit, asséna-t-elle à Fan.

— Ah ! dis donc, fit Kane dans ma direction. On peut dire qu'on s'emmerde vraiment pas avec ta sœur ! Et avec Maman non plus », ajouta-t-il, couvrant sa main frêle de sa grosse patte d'ours.

Quelque chose en moi refusait encore de se rendre à l'évidence et d'admettre ce que j'avais su de toute éternité : cette rencontre était une des plus mauvaises idées de ma vie. Quelque chose devait être tordu chez moi, mon inconscient, peut-être, qui m'avait menée par le bout du nez me faire flinguer à bout portant par ma sœur. Je voyais Maman rire, s'amuser, et je hochais la tête quand elle se tournait vers moi pour me dire que Michel était un gars formidable. Ah, quel numéro, quel joyeux caractère ! Je hochais la tête et j'essayais de sourire alors, qu'au fond de moi, mon cœur se brisait.

« Quelque chose te tarabuste ? »

La question de Maman tomba dans un creux de silence, alors que chacun d'entre eux essayait de reprendre souffle. Kane venait encore de

sortir quelque chose de poilant, un truc à mourir de rire.

« Non, je vais bien. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Mais parce que tu ne dis rien ! Depuis qu'on est à table, tu as pas lâché plus de trois mots.

— Laisse tomber, maman, tu sais bien qu'elle tire toujours la tronche, Jeannie.

— Ça, c'est clair que je m'attendais pas à rigoler autant avec vous deux ! », articula Kane avec peine, repris par le fou rire.

« Allez, on met de la zique et on danse ! »

Fan, qui s'était jetée sur la chaîne Hi-fi exultait comme une gamine en envoyant à plein volume *Dare Lalala* de Shakira.

« Allez, Jeannie, viens remuer tes fesses plates ! Viens secouer tes neurones visqueux ! »

Je perdis pied. Kane attrapa Maman et lui fit danser une espèce de Rock-and-roll bizarre, pendant que Fan me secouait comme un prunier. Elle augmenta encore le volume de ce morceau stupide et, approchant sa bouche à mon oreille, elle me dit

« Si tu tires toujours cette tronche, tu vas finir par le perdre, ton Michel. Pour une fois que tu réussis à te trouver un beau mec, faudrait voir de l'amuser un peu ! » Et, comme je ne répondais rien, elle hurla, lançant les bras au ciel : « Elle est pas belle la vie ? Merde ! »

Il me vint alors l'envie de la frapper, de la traiter d'idiote et, pourquoi pas, de salope. Une envie plus grande encore me vint de m'automutiler, parce qu'au fond j'aurais dû savoir que ma sœur ne pourrait s'empêcher de me ridiculiser devant mon petit ami, qu'elle ne pourrait s'empêcher de le provoquer, de créer toutes les règles d'une de ces compétitions dont elle sortait toujours victorieuse. La gorge me brûlait.

Le reste de l'après-midi fut à la hauteur du repas. Kane dansant avec Fan, dansant avec Maman et parfois avec moi. À côté d'elles, de ma sœur surtout, tellement exercée aux déhanchés de son idole Beyoncé, j'étais tellement empotée, raide, une planche... Oh, que je m'en voulais d'avoir eu cette idée foireuse ! D'un autre côté, je me disais que, tôt ou tard, cette rencontre aurait eu lieu et que tout aurait été pareil, parce qu'au fond rien ne change jamais et que, depuis les premiers coups de cœur de jeunesse, Fan m'avait toujours soufflé mes amoureux.

« Ho là-là ! Qu'est-ce qu'il pleut ! commenta Maman en s'éventant près de la porte-fenêtre. Il faut que je me repose, j'en peux plus. »

Joignant le geste à la parole, elle se laissa choir sur la banquette. Même Fan et Kane étaient épuisés.

« On pourrait peut-être y aller, non ? » me demanda Kane après avoir retrouvé son souffle.

« Vous voulez déjà y aller ? demanda Maman avec un chapelet de cafards dans la voix et dans l'œil.

— Voyons, Maman, ils ont leur vie de couple. »

Là, je l'aurais tuée. J'acquiesçai à la proposition de Kane. À dire vrai, je n'aurais pu supporter une minute de plus dans cette pièce, j'étouffais, j'étais prête à exploser, je voulais la fuir comme une pièce en feu. Je sentais se rouvrir la vieille blessure dont la douleur, intacte, m'envahissait.

Une imbécile, voilà ce que je serais toujours.

Maman m'embrassa. On pouvait lire l'inquiétude dans ses yeux. Je me sentis coupable de briser sa joie et, si c'était possible, je me sentis plus moche encore. Est-ce que je ne venais pas de lui retirer son plaisir naissant ? Est-ce que je n'avais pas gâché la fête avec mes attitudes déplacées, mon inaptitude à la joie ? Elle me retint une seconde dans ses bras, elle me chuchota :

« Profite de ton bonheur, ma *Nine*. Il est là ton bonheur. »

J'eus envie de hurler *Mais quel bonheur ? De quel bonheur tu parles ? Tu comprends pas qu'elle a encore tout bousillé ?* Je détournai les yeux pour ne pas voir Kane et Fan s'embrasser. Je ne voulais pas de cette image d'eux. Le film de l'après-midi me suffisait amplement, je n'avais pas besoin du kiss final.

6

On sortit sous une pluie battante. Je claquai la portière et bouclai la ceinture de sécurité en tâtonnant. Je n'arrivais même pas à regarder dans la direction de Kane, je maintenais mon regard rivé devant moi. Je me contentais de ressentir sa présence. Il fit rugir le moteur et je l'aperçus du coin de l'œil qui tendait le cou vers le pare-brise pour vérifier, je suppose, si Fan n'était pas derrière les carreaux à le regarder partir.

Sous mes pieds, il n'y avait plus rien. Je dégringolais dans le puits sans fond.

Ses premières paroles me cinglèrent le visage : « On peut savoir pour quelle raison tu as tiré cette gueule tout le temps. » J'étais absolument incapable de répondre. Il persistait. Il voulait savoir pourquoi je tirais cette gueule, alors que j'avais une mère adorable, une sœur super, et que tout le monde était content. Pourquoi ? Qu'est-ce que je cherchais, au fond ? Le faire passer pour un con ? Et pourquoi je ne le regardais pas, alors qu'il me parlait ? Et pourquoi je ne répondais rien ? Hein ? Qu'est-ce que je cherchais ? Mais je n'arrivais toujours pas

à formuler une seule parole. Ma bouche était morte.

« Elle a raison, Fan. T'es vraiment une conne. »

Il roulait pied au plancher vers le feu qui passait au rouge. Il freina au dernier moment. La voiture avançait en aquaplaning sur quelques mètres encore. À peine les roues s'immobilisèrent que j'ouvris la portière et jaillis de la voiture. La GTI avait fini sa course de travers, elle se trouvait en plein milieu d'un carrefour. Furieux, des conducteurs lançaient des coups de klaxon et gesticulaient en nous menaçant.

Je filai sous la pluie, le plus vite possible. Je n'avais même pas pris la peine de refermer la portière. Malgré le bruit de la circulation et des gerbes d'eau soulevées par les roues des véhicules, j'entendais Kane qui hurlait, mais ce qu'il pouvait dire n'avait plus d'importance. Tout ce que je voulais, maintenant, c'était fuir ; fuir et qu'il ne puisse jamais me rattraper.

Après avoir traversé les boulevards qui devenaient autant d'obstacles entre nous, je m'engouffrai dans les ruelles piétonnes. La pluie glacée me coupait le souffle et je devinais qu'à ce train-là je n'irais pas loin. Je finis par dénicher un porche où me réfugier jusqu'à ce que le jour décline. J'étais raide de froid et trempée jusqu'aux os. Les rares personnes qui m'apercevaient, blottie dans mon recoin, me

lançaient des regards chargés de désapprobation.

Au jour finissant, je me glissai hors de ma cachette pour me diriger vers une station de taxis des environs. En vain, elle était déserte. Pas de bus non plus, et je ne me hasardai pas à faire du stop. Je n'avais d'autre choix que marcher, frôlant les murs, me fondant dans le moindre coin d'ombre à peine un moteur de type GTI se faisait entendre.

Il était près de minuit quand j'arrivai au pied de mon immeuble. Pas un mouvement, tout était silencieux, une pluie faible fouettait l'asphalte, et il n'y avait pas l'ombre de Kane.

*

Le lendemain, je brûlais de fièvre. Mon corps n'était qu'une courbature douloureuse, et la gorge me faisait souffrir comme si j'avais avalé une poignée d'épingles. En titubant, je me traînai chez ma voisine Yasmina pour lui demander de l'aide. Je n'avais plus de voix. Je ne pouvais émettre qu'un murmure indistinct, pas de quoi passer un coup de fil.

Arrivé en fin de matinée, le médecin constata l'ampleur des dégâts. Yasmina eut la gentillesse de me rapporter la tonne de médicaments censés m'éviter les ravages d'une bronchite carabinée.

Désormais, j'avais atteint le fond du puits. Dans une suite de murmures laborieux, je

demandai à ma bonne voisine d'avertir Darty de mes problèmes et de poster mon arrêt de travail. L'adorable Yasmina se mit à ma disposition pour me prodiguer les soins indispensables. Je lui mentionnai l'existence et la possible visite de mon ex-compagnon que je ne voulais voir sous aucun prétexte. Elle comprenait. Elle me protégerait, elle veillerait sur moi. Je ne devais me soucier de rien, juste me reposer et guérir. Elle se sentait inspirée pour débiter n'importe quels mensonges à Kane ; qu'il aille au diable et me laisse en paix. Une fois tout cela réglé, avant de sombrer dans la somnolence de la maladie, je rassemblai mes forces pour consulter mon téléphone. J'y trouvai une bonne dizaine d'appels de Kane et les supprimai du journal sans même les écouter. Puis je débranchai tout et me laissai ensevelir par ma solitude.

*

Le mardi, dans le courant de la journée, la toux commença à m'arracher les bronches, à me vider du peu d'énergie encore disponible. Le soir, comme je l'avais redouté, Kane vint se pendre à la sonnette de l'entrée de l'immeuble. Il n'avait pas d'entraînement le mardi, et l'esprit du karaté ne coulait pas dans ses veines pour apaiser sa colère. La sonnette faisait office de punching-ball et je crus qu'il réussirait à la fracasser. Je craignais qu'il profite de l'arrivée d'un voisin pour venir jusqu'à mon palier et

défoncer la porte de ses poings. Mais la tête me faisait si mal, mes oreilles étaient tellement bouchées, et j'étais tellement épuisée que je n'eus qu'à tirer la couette bien haut pour ne plus rien entendre, juste naviguer dans un semi-coma.

Le mercredi soir, fort tard, passé l'heure du cours de karaté, une bonne vingtaine de sonneries vinrent vriller mes tympans. Je restai immobile dans mon lit, avec pour seul soutien ma respiration sifflante. J'attendis sans broncher qu'il n'y ait plus que le silence de la nuit.

Kane ne revint plus.

Dix journées de brouillard complet furent nécessaires pour me sortir de la bronchite inouïe dans laquelle je m'étais vautrée. Je n'ai jamais cru ces quelques heures passées sous la pluie capables d'avoir anéanti mes défenses immunitaires qui avaient maintes fois prouvé leur vaillance et leur efficacité ; elles sont toujours en mesure de faire face à la pire des épidémies. Pourtant, je n'étais pas surprise de me retrouver terrassée. Je crois même que je m'y attendais ou, mieux encore, que j'avais provoqué cette crève. Il me la fallait, il me fallait bien ça. J'avais besoin d'une excuse en béton qui me serve de rempart. Il me fallait un prétexte reconnu pour ne pas avoir à mettre un pied dehors, pour ne pas avoir à affronter Darty, pour ne pas me retrouver nez à nez avec Kane.

Il me semblait qu'en restant recluse quelques jours, les choses pourraient s'arranger ; un miracle aurait lieu, qui effacerait toute mémoire de « ce jour-là ». Je ne parvenais plus à affronter ma vie. Le présent était une souffrance, le futur une angoisse et le passé un endroit dont je refusais l'existence. Le dragon qui me dévorait,

miette par miette depuis des années, s'était réveillé en fanfare et finissait de me bouffer. Tout venait d'éclater en pleine lumière. Tout, vraiment? Encore eut-il fallu que j'aie le courage d'ouvrir l'enveloppe « Tout », pour en examiner le contenu. « Tout ». La piètre opinion que j'avais de moi, la certitude de ne rien valoir, de m'être fourvoyée, de passer à côté de ma vie. Je terrassais de coups de pied les images encore bien vivantes de mes deux dernières années de lycée ; de l'année de Terminale, surtout. Images de mes professeurs de lettres et de philosophie qui se désolaient de mon choix. *Jeannie... Jeannie... mais quelle tristesse de vous voir prendre cette orientation! Vous avez de telles ressources, un tel esprit.* Je les aurais pilés quand ils me sortaient leur couplet. *Vous pourriez faire de belles études, viser l'enseignement, pourquoi pas la recherche.* Pauvres nazes. Il y avait trop de choses dans cette enveloppe, beaucoup trop, et surtout l'assurance que le reste de ma vie ne devait être qu'une liste sans fin d'échecs et de faillites.

C'était tellement énorme, tellement lourd et amer que j'étais incapable d'identifier les causes de cette débâcle. Je ne parvenais même pas à en déterminer les contours. Je rendais Fan responsable de tout le carnage. Elle m'avait blessée une fois encore, alors que je ne lui avais pas causé le moindre tort. Au contraire, est-ce que je n'avais pas passé les premières années de notre vie à la protéger? Jusqu'à cette rentrée

scolaire catastrophique, après le décès de notre père, je n'avais même fait que cela. Moi, la grande, qui la dépassait toujours d'une tête. J'avais même remonté mes manches pour remettre des petits morveux à leur place, j'avais même fait rempart de mon corps quand les poings furieux de notre père la cherchaient. Cette cicatrice que j'ai sur la pommette droite, est-ce que ce n'est pas la marque laissée par la chevalière de mon père, un jour où Fan l'avait traité de vieux con ?

Pendant ces journées dans le coaltar, je ne cessai de me repasser le film du dimanche après-midi. Fan n'avait pas manqué une seule occasion de me rabaisser. Je dirais même que tout y était passé : mes fringues sans goût, mon visage sans fard, mon ignorance de tout ce qui rend une femme désirable, mon caractère ombrageux, mes préoccupations de martienne, mes théories d'un autre monde sur la société, mon incapacité à jouir de la vie. Si Kane avait eu la moindre illusion à mon sujet, il savait maintenant avec quelle fille insipide et froide il avait gâché son temps. À chaque remarque acide de ma sœur, il avait posé sur moi le regard sibyllin de l'homme inculte qui se sent sur le point de résoudre une énigme.

Grâce à ma sœur, en somme, Kane avait réalisé que j'étais sans intérêt. Ne voyez là rien de neuf, cela c'était déjà produit avec Philippe, Reginald et Cyril. Tous trois m'avaient lâchée

dans les mêmes circonstances, avec le même manque d'égard. J'aurais dû me rappeler que Fan avait décidé une bonne fois que les hommes lui étaient réservés. Je m'en voulais surtout d'avoir pensé qu'elle avait pu changer sa nature. Et je ricanais intérieurement de n'avoir pas pigé que Kane était bien trop beau pour moi. La fièvre qui me rongait, la toux qui me pliait en deux, mes membres vidés de leur force et mon esprit embué par tous les médicaments que je devais prendre m'approuvaient en chœur : je ne valais rien.

Après que Kane eut abandonné l'idée de démolir ma sonnette, je pris conscience que je redoutais sa venue plus encore que sa disparition. Un sentiment que je n'avais plus éprouvé depuis longtemps (depuis la mort de mon père, pour être exacte) avait refait surface et, avec une crainte démesurée, j'imaginai nos futures retrouvailles chez Darty. Je n'aurais su expliquer avec précision cette sensation parasite, elle venait du ventre. Lorsqu'on avait quitté ma mère et ma sœur, qu'on s'était retrouvés dans la voiture, il m'avait semblé qu'il... comment le dire autrement : il m'avait semblé qu'il allait me frapper.

Ses mains crispées sur le volant, son geste violent pour passer les vitesses m'étaient destinés. Je ne lui avais jamais connu cette voix hachée, tranchante, jetant des mots qui sifflaient comme des gifles. Je ne saurais jamais la tête qu'il faisait, car je n'avais pas trouvé le

courage de lui faire face. Je craignais trop qu'il n'attende que cela, que je le regarde, pour laisser se déchaîner sa colère. Je sentais sa haine quand il me demandait si je comptais le prendre pour un con. Si le mépriser avait été ma véritable intention en l'amenant dans ma famille. Il ne disait que ça « *Tu crois que tu vas pouvoir te payer ma gueule ? T'as pas encore compris qui c'est, Kane ?* » Il hurlait encore ce genre de choses, alors que je fuyais au-delà des boulevards, le ventre étranglé par la peur.

8

À partir du jeudi soir, quand dix-neuf heures trente arrivaient, je guettais, anxieuse, le moment où retentirait la sonnette. Le silence était un baume, une délivrance, mais il planait aussi comme une menace. Je respirais mieux passé vingt-trois heures quand j'étais persuadée qu'il ne viendrait plus.

Comment tout avait pu basculer si vite ? Ils n'étaient pourtant pas si loin les soirs où je guettais sa venue, le cœur plein de désir et d'enthousiasme. Les soirs où l'on ne rentrait pas ensemble pour cause d'entraînement, je guettais l'heure. Lundi, mercredi et vendredi, les soirs du karaté mon cœur battait plus vite quand retentissait la sonnette. Tout était déjà prêt pour Kane. Un repas diététique pour son tonus musculaire et sa forme, sa boisson reconstituante, et surtout, moi. Moi, fraîchement lavée et parfumée, arborant mes plus jolis dessous : « *ready for use* », comme il disait en me donnant une tape sur les fesses.

J'attendais Kane. J'attendais surtout son corps ; le seul corps d'homme avec lequel j'ai réellement connu le plaisir, l'orgasme, et tout ce que ressassent les magazines féminins et qui pour moi n'avaient jamais été autre chose que des phrases. « *Avec ma braguette magique, Baby, je vais allumer les petites étoiles dans tes yeux.* » Ça paraît nul, vu de loin, mais en ce temps-là, il me suffisait de regarder ses lèvres, son cou, de passer ma main sur sa poitrine pour n'avoir qu'une seule pensée en tête : baiser à tout prix.

Il faisait l'amour comme un animal. De façon naturelle, presque innocente, sans trace de culpabilité et, ça, c'était pile ce qu'il me fallait. Il ne se perdait pas dans les détails, dans les caresses superflues. Il enlevait ses vêtements et entraînait en moi. Il avait besoin de voir son corps, l'admirer. Il arrêta ses va-et-vient, se retirait de moi pour contempler son sexe en érection. « *T'en trouveras pas de plus belle, Bébé. Viens voir ça de près, mais... pas touche.* » J'admirais, je perdais les pédales, je succombais au culte du phallus. Il exigeait de moi une dévotion exclusive et sans faille. Je la lui accordais, effacée, dépossédée de tout sens critique, du moindre recul. Kane m'avait rendue dingue de lui et, clouée dans mon lit, saturée d'antibiotiques et de tout un tas de drogues, je réalisais ce qu'on avait fait ensemble. J'avais honte de cette copulation bestiale et rudimentaire, honte de moi, de ma capacité

d'asservissement et, plus que tout, honte de ma soumission dont le souvenir m'humiliait et me faisait frémir de peur.

Je flottais à la surface des eaux noires de mon puits. Je laissais ma voisine Yasmina croire à la fin d'un grand amour. Je la laissais s'inventer une histoire de cœur brisé, de trahison. Elle m'expliquait sans relâche qu'on ne meurt pas d'un homme perdu et qu'il y en aurait d'autres, que ma vie ne faisait que commencer, que celui-ci n'était pas digne de devenir le père de mes enfants. Je ne l'écoutais pas. Je me doutais bien qu'elle ne cherchait qu'à se consoler de ses chagrins personnels. Je restais avec mes fantasmes maudits.

*

Dès que me revint la force de parler, je téléphonai au magasin afin de justifier mon absence.

« Tu es vraiment malade ? », me demanda la secrétaire, une pincée de soulagement dans la voix.

« D'après toi, pour quelle autre raison je serais absente ?

— Je n'sais pas. »

Son intonation disait, au contraire, qu'elle « savait ».

« Et le certificat du docteur, alors ?

— Les médecins complaisants ne manquent pas.

— Eh bien, non, figure-toi. »

Une quinte interminable vint à propos.

« Ben, dis donc. Ben, dis donc, tu en tiens une bonne... »

La quinte passée, je lui demandai de m'expliquer ses sous-entendus. Elle se fit un peu prier, mais elle finit par lâcher le morceau

« On se disait que tu avais fait la malle avec Kane.

— La malle ? »

Je ne pus en dire davantage. Une nouvelle quinte provoquée par l'angoisse ou l'énervernement m'avait encore coupé la voix.

C'était à elle de ne plus rien y comprendre. Elle m'apprit que Kane avait donné sa démission au cours de ma première semaine d'arrêt maladie. Elle... enfin, ils avaient conclu qu'on avait des plans, tous les deux. Je la détrompais aussitôt. Je prétendis même qu'on s'était séparés bien avant que j'attrape cette bronchite, et que je n'étais au courant de rien. Je m'écoutais transformer la vérité, non sans surprise.

Rassurée sur ma situation, elle se fit plus bavarde et m'expliqua comment, un matin, Kane était arrivé au magasin pour donner sa démission. Cela s'était passé le mercredi. Il s'était rendu directement chez *Mes Genoux*, qu'elle appelait Bernard, pour lui annoncer qu'il ne resterait pas une minute de plus dans la boîte. Il avait mieux à faire ailleurs.

Cette conversation m'apporta un immense soulagement. Le miracle que j'avais espéré s'était réalisé, je ne verrais plus Kane, en tout cas, plus au magasin. Je me sentais tellement allégée par cette nouvelle que, durant quelques minutes, je me crus même guérie de ma bronchite. J'eus envie de foncer chez Darty, de reprendre mon travail aussi sec. Mais, en me précipitant vers la cuisine pour me faire un café, je m'aperçus que tout était cotonneux autour de moi et que le sol ondulait encore.

*

À ma nouvelle visite chez le médecin, je refusai des jours d'arrêt supplémentaires. Les radios de mes poumons ne révélaient aucun dommage et je voulais sortir de chez moi.

« Vous tenez à peine debout.

— Je suis venue à pied. Si je peux faire ça, je peux faire autre chose.

— C'est comme vous voudrez. Mais vous allez vous fatiguer inutilement. »

Peu importait ce que pensait ce médecin, je n'étais plus en mesure d'attendre le Messie, coincée dans mon lit. Maintenant que la voie était libre, ce repos forcé ne m'apportait plus qu'une tension intérieure. Kane disparu, je voulais reprendre le cours mon existence.

9

Le lundi matin suivant, *Mes Genoux* me reçut dans son bureau, l'air affable. Il me considéra avec attention de la tête aux pieds, me questionna sur ma capacité à reprendre le travail. Il voulait s'assurer que je ne tousserais pas comme une tubarde, que je ne me mettrais pas à transpirer devant les clients ou que je n'irais pas tourner de l'œil dans les robots-mixeurs. Il craignait sans doute que mon teint blafard, mes joues creuses et ma silhouette décharnée sur laquelle les vêtements flottaient fassent fuir le chaland. Je lui assurai que les vilains symptômes avaient fait la malle et qu'à présent, la reprise de mes activités serait la meilleure médecine. Je lui promis de ne pas forcer trop, mais l'assurai de mon intention de faire correctement mon boulot. Depuis mon entretien de recrutement, c'était la première fois qu'on se parlait si longuement. Je m'étonnais de lui tenir le crachoir. Au fond, je crois que j'espérais qu'il me parle de Kane, et ça finit par venir.

« Vous voyez toujours monsieur Saint-Prix ? »

Je fronçai le sourcil, l'air surpris. Je m'étonnais de mon hypocrisie. Un bref instant, *Mes Genoux* parut hésitant.

« Je pensais que vous aviez une... relation.

— Nous n'avons jamais eu une si grande relation... »

À m'écouter parler, je réalisai à quel point je souhaitais effacer Kane de mon histoire. *Mes Genoux* couina un petit rire dans lequel je crus entendre du soulagement. Mais il revint à la charge. Il ne me croyait pas vraiment, même s'il semblait soulagé que je renie mon ex avec un tel aplomb. Parfois, c'est seulement cela que les gens attendent de vous : que vous reniez devant eux ce que vous adoriez hier.

« Mais vous habitiez bien ensemble ? »

Il revenait à l'attaque, mais je l'attendais de pied ferme.

« Non. »

Ce « non » sortit de mon ventre avec une telle force que le boss recula dans son siège en skaï. Il me regarda par-dessus ses lunettes, avec insistance.

« Bien, bien. Pour tout vous dire, je préfère entendre ça. »

Il marqua une pause assez longue. Je sentis qu'il avait quelque chose à me dire et qu'il hésitait encore ou qu'il prenait son temps, manière d'établir sa supériorité. Il finit par pousser un soupir exagéré, et revint vers le bureau en pédalant au sol pour actionner les

roulettes de son fauteuil. Ses doigts tapotèrent un petit air martial sur le plateau en verre.

« J'ai licencié monsieur Saint-Prix. Vous l'avez su ? Sans préavis. »

Pour le coup, j'eus l'air plus que surpris, interloqué. Cette fois-ci, je n'eus pas besoin de jouer la comédie, j'étais sciée. J'ai repris « licencié », l'accompagnant d'un immense point d'interrogation. Comme il n'ajoutait rien, j'avançai un pion :

« Il n'a pas donné sa démission ? »

Là, *Mes Genoux* se mit à rire sans retenue. Son visage s'empourpra et, d'une voix aiguë que je ne lui connaissais pas, il se mit à répéter sur tous les tons :

« Démission ? Démission ?! Démission ? Ah, elle est bien bonne, celle-là ! »

Je ne l'avais encore jamais vu en joie, ça lui allait plutôt bien, ça lui donnait un air humain. Mes pensées, elles, couraient à toute allure et pendant qu'il s'efforçait de retrouver son souffle, elles s'éparpillaient en une multitude de scénarios. La secrétaire m'avait pourtant bien parlé de la démission de Kane.

Mes Genoux finit par se calmer. Il arrêta de s'étrangler et, son calme retrouvé, me révéla la version exacte de l'affaire. La vérité était pathétique. Kane n'était qu'une petite frappe. Il avait volé pour plusieurs milliers d'euros de Smartphones, écouteurs, tablettes, caméra 360, caméscopes numériques, rien que du haut de gamme, ce que Darty proposait de plus cher. Dès

le premier jour, *Mes Genoux* avait tenu Kane à l'œil. Allez savoir pourquoi. Une intuition ? Mais le bougre était malin et lui avait donné bien du fil à retordre. Il n'avait pas réussi à le prendre sur le fait dans l'enceinte du magasin. Il l'avait fait pister par un détective d'entreprise qui avait démonté ses combines en un tour de main. Quelques jours d'enquête avaient suffi. *Mes Genoux* avait assez de preuves en main pour mettre Kane à la porte avec un coup de pied au derrière.

« Vous le croirez ? Il semblait fier. Il me donnait même l'impression de se payer ma tête alors qu'il aurait dû s'écraser, vu la situation. Après tout, j'aurais pu déposer plainte. »

J'imaginai bien l'expression de Kane et j'imaginai aussi son monologue intérieur. *Pauvre con de Mes Genoux, si tu savais comment je t'encule.* Pour sortir ses preuves, *pauvre-con-de-Mes-Genoux* aurait dû avouer qu'il surveillait le personnel, qu'il recourrait aux services de détectives d'entreprise, il aurait fallu remuer les poubelles de son management et, en passant, avouer à la Direction Générale que ses recrutements étaient souvent lamentables. Kane savait tout cela, mais il avait signé sa lettre de démission sans faire d'histoire. Ses « prélèvements » sur le stock Darty se dilueraient bien dans la marge brute. *Mes Genoux* ne m'avouait pas toutes ces choses, bien entendu, mais je les déduisais aisément. Une fois déballées toutes ces révélations, il crut

nécessaire de me passer une dernière couche de vernis : la raison qui l'avait retenu de lancer la cavalerie après Kane était sa crainte que nous habitions ensemble, que je sois au parfum des combines ou pire encore, que la marchandise soit planquée chez moi. Il m'estimait trop pour me mettre dans la panade.

Évidemment, je ne gobais pas ses salades. Je comprenais qu'il voulait juste me faire comprendre que j'avais intérêt à être discrète, à garder des choses pour moi, parce qu'il aurait tôt fait de démontrer que je ne sentais pas la rose.

J'aurais pu ne rien ajouter, mais je ne voulais pas que ce corniaud pense avoir des arguments pour me mettre la pression. Je minimisai ma relation avec Kane. J'allais même jusqu'à préciser qu'elle n'avait duré que le temps d'une toquade, et que j'y avais mis un point final depuis longtemps.

Il m'écouta, toujours goguenard et, paternaliste, il laissa tomber « C'est bien que vous ne soyez plus avec ce type. C'est un tocard et un raté. » Un moment de silence plus tard, après avoir cherché l'inspiration Dieu sait où, il ajouta, fier de lui « À l'avenir, choisissez mieux vos "relations". Vous méritez mieux que ça. Vous êtes quelqu'un de bien. »

Venant de lui, cette espèce de compliment ne pouvait que m'écoeurer. J'ignore s'il s'attendait à ce que je le remercie pour toute cette sollicitude. J'annonçai que j'y allais. Avant de

quitter la pièce, je lui demandai de s'assurer que mon dossier administratif était bien à jour. Je voulais qu'il comprenne que, pour moi, tout patron qu'il était, je le considérais comme un larbin.

Quelques secondes plus tard, je retrouvais l'ambiance du magasin, ses odeurs lourdes de matières synthétiques, ses bruits feutrés de lundi matin. Après mon entretien avec *Mes Genoux*, tout était devenu limpide : j'allais mettre les bouts, et le plus tôt serait le mieux.

*

Ma décision de partir rivée au cœur, j'allais faire un tour sur le site internet de Darty. La chance m'y attendait. En tout cas, c'est ainsi que j'interprétai la chose. Le magasin de Cahors recherchait un profil identique au mien. Il ne me restait qu'à postuler.

Trop heureux d'être débarrassé de moi à si bon compte, *Mes Genoux* pondit une lettre de recommandation élogieuse et longue comme le journal du dimanche.

Je me préparais à la rupture, déboussolée mais résolue. Une intuition me soufflait que ce nouvel emploi ne serait qu'une transition, qu'il ne durerait que le temps nécessaire à ma transformation. Et je devinais l'approche de cette transformation, mystérieuse et essentielle. Un événement inéluctable.

Troisième Partie

1

J'habite un hameau, à quelques kilomètres de Cahors, dans une maison à étage, tout en pierres, comme on en construit ici depuis des siècles. J'avais commencé par la louer en arrivant dans la région, avant de l'acheter, quelques années plus tard.

J'avais largué les amarres, je m'étais fondue dans le Quercy, sans hésitation et sans heurt. Avant que cette décision s'impose, je me croyais incapable de me séparer de la mer. Je n'imaginai pas vivre ailleurs qu'en bordure de la Méditerranée ; je n'arrivais pas à me représenter un pays sans mistral, sans tempête. Curieusement, je n'ai jamais ressenti le manque. Ce serait même l'inverse ; je me suis sentie de suite apaisée. Ici, l'océan s'est retiré depuis longtemps pour faire place à des bois à perte de vue. C'est une autre sorte de mer paisible que

peu de bruits viennent troubler, et sans la calamité des touristes, en été. Les gens du coin sont simples et chaleureux, presque heureux de voir arriver de nouvelles têtes. La mienne, de tête, ne dérange personne. Je parle peu, je suis discrète et je travaille énormément, ce qui compte par-dessus tout dans les valeurs locales.

Mon départ du Var se fit très vite et simplement. Les derniers jours, la vie accéléra son rythme jusqu'au vertige. Plongée dans l'action, je n'eus même pas le temps de m'interroger. En deux semaines, recrutement et déménagement furent réglés. Un camion de faible cubage suffit pour entasser mes quelques affaires. Le plus encombrant, en fin de compte, furent les cartons de livres dont je n'avais pas réussi à me séparer.

Je passai voir Maman une dernière fois. Je priai pour que Fan ne se soit pas à la maison au moment de ma visite. Elle n'y était pas. Elle n'y était plus, elle venait de s'installer ailleurs. Elle avait « trouvé quelqu'un ». Maman tourna des phrases alambiquées. Elle ne parvenait pas à m'annoncer la nouvelle, les larmes lui venaient aux yeux. Je surmontai ma réticence pour poser la question dont je pressentais la réponse.

« Je le connais ? »

Elle me fixa. Son visage était défait. C'était presque la même mine vaincue que je lui avais vue, des années plus tôt, quand elle était sortie de la cuisine à la suite des deux gendarmes.

« Tu n'es pas obligée de me le dire

— C'est lui », chuchota-t-elle.

Nous restâmes silencieuses. Je l'entendais ravalé des paquets de salive.

« J'ai tellement de regrets de m'être amusée, ce jour-là. J'aurais bien dû me douter de ce qui se tramait. Peut-être que si j'avais été plus froide, rien ne serait arrivé. »

J'aurais voulu savoir la consoler. Pauvre Maman, elle n'y était vraiment pour rien. Elle avait tellement ri, elle s'était tant amusée qu'elle finissait par se croire coupable d'avoir déchaîné les foudres du destin. *Qui rit dimanche, lundi pleurera*. Maman... elle était tellement persuadée que le bonheur ne dure pas, que la vie finit toujours par vous présenter la douloureuse, qu'il faut casquer pour la moindre joie.

J'avais des paniers pleins à ras bord de formules pour panser la plaie de « ce jour-là ». Des formules que j'avais déjà utilisées pour ma propre consolation, avec plus ou moins de réussite, et que je me mis à essayer sur elle. Je lui assurai que ce n'était pas grave, j'étais jeune et, après tout, si les choses s'étaient passées ainsi c'est qu'il n'y avait rien de garanti entre Michel et moi. Il serait parti de toute manière. Il m'aurait trompée avec la première venue. Il était trop beau, il avait trop de charme. Et puis, Fan, on la connaissait, elle était comme ça. Tous les deux étaient comme ça. Et ça devait arriver et, après tout, il était préférable que ce soit arrivé avant qu'on soit installés ensemble, lui et moi.

Je n'eus pas le cœur à lui avouer ce que j'avais découvert au sujet de Kane. Je ne dis rien de sa nature violente, de son fond de racaille. Je ne voulais pas la meurtrir ou l'inquiéter maintenant que Fan vivait avec lui. D'un autre côté, si j'avais parlé qui m'aurait cru ? Qui aurait accordé le moindre crédit à une fille qui venait de se faire souffler son homme par sa propre sœur, belle comme une déesse ?

J'avais coupé court. J'avais affirmé que je déménageais uniquement pour profiter d'une opportunité de carrière. Que la mobilité géographique était la seule manière d'évoluer dans l'organigramme de Darty. Elle ne savait pas où se situait Cahors. J'étais allée chercher une carte routière et je lui avais désigné la ville. Elle avait tiqué, en reniflant « *Ah, quand même, c'est loin.* » Je lui avais répondu que non. Allez, sept heures de route, à tout casser. Elle n'était pas folle, et elle se doutait bien que ces six cents kilomètres pèseraient lourd entre nous. Je lui avais recommandé de prendre des nouvelles de Fan de temps en temps, parce qu'on la connaissait bien, elle était quand même un peu fofolle. J'avais fait mon possible pour qu'elle sourie.

2

Mes premiers temps dans le Quercy ont eu une saveur étrange. Je n'avais jamais eu une maison aussi grande, je roulais sur des routes désertes, je baignais dans le silence. Le temps semblait suspendu. Mon corps se sentait bien, mais mon esprit était encore pour partie dans la douleur passée. Dès que je quittais le magasin, je plongeais dans la solitude. J'avais découvert la librairie Calligramme et je passais l'essentiel de mon temps libre à lire et marcher. Au bout de quelques mois, je commençais à fréquenter assidûment le traitement de texte de mon ordinateur.

Je faisais en sorte de téléphoner régulièrement à Maman même si je n'avais pas grand-chose à lui raconter. Je notais qu'elle recevait peu de nouvelles de Fan. « *Pas de nouvelles, bonnes nouvelles* ». Je l'approuvais aussitôt, sans toutefois partager son enthousiasme. Mais, après tout, je me trompais sûrement, Maman devait avoir raison.

Je m'étais fait une règle de ne jamais penser à Kane. Je tenais bon, la plupart du temps.

Kane... l'ouragan qui avait pulvérisé ma vie. Mon regard sur les hommes s'était altéré, j'en prenais conscience peu à peu. J'étais devenue méfiante, je n'avais plus confiance en moi. J'en étais à me demander si je pourrais revenir à une vie, disons, normale. La vérité est que je redoutais une nouvelle rencontre. La vérité est que mes vieilles interrogations à propos de mon genre d'homme avaient refait surface. Plus le temps passait et plus je réalisais à quel point je m'étais fourvoyée avec Kane. Aujourd'hui encore, quand un homme me regarde, je me sens perdre mes moyens, alors je me referme et je joue les indifférentes.

« Ce jour-là », pour reprendre l'expression de Maman, restait accroché devant mes yeux, comme un tableau vivant. Je ne figurais jamais dans la scène, il n'y avait qu'eux, je les entendais rire. Je revoyais la soucoupe blanche que Maman agitait à la fenêtre et à laquelle les yeux de lapin restaient collés. Je revoyais les grandes mains de Kane caresser le corps de ma sœur, au prétexte de la faire danser. Et Maman qui riait tellement, tellement... « *Oh, Michel ! Vous me faites mourir de rire* ». Tout revenait en vrac, en une seule scène qui s'agitait devant moi : la couleur de la jolie robe prune de Fan qui moulait ses formes parfaites, le miel de ses cheveux, le parfum de sa poudre. Comment cette scène de fête était-elle devenue le tombeau de toutes mes joies ?

Kane s'estompait, Kane réapparaissait. De lui, j'avais gardé la chaleur du corps, la rudesse des étreintes et le plaisir, toujours si près de la douleur, qui me coupait le souffle. Il me suffisait de l'évoquer, d'effleurer seulement son nom, pour que me revienne le désir au ventre comme une vague contre laquelle on ne peut rien.

Kane m'avait « marquée ». C'est ce qu'avait prétendu ma voisine, Yasmina, qui en connaissait un rayon en matière de marquage. « Marquée » comme une bête dans le troupeau, elle l'avait été, par un certain Rachid. Un jour, elle avait soulevé sa lourde chevelure auburn pour me dévoiler la marque faite au couteau dans le cou. *« Tu vois, Jeannie ? C'est écrit Rachid. C'est dans moi, pour la vie »*. Elle passait un doigt rêveur le long de la balafre qui dessinait des étoiles sombres sur sa peau. Elle m'assurait qu'après celui-là, qui pourtant la frappait, les autres étaient insipides. Ils ne méritaient même pas qu'on lève un œil sur eux.

J'ignore jusqu'où allait la connaissance de Yasmina en matière de marquage de bêtes, de petits macs, de taulards de la Farlède, mais elle avait certainement raison. Il suffisait de voir comment je m'affolais dès qu'un homme m'approchait pour comprendre que Kane m'avait « marquée ».

Un gars du hameau qui menait la dernière ferme du coin me faisait les yeux doux quand on se croisait sur la route étroite, moi dans ma petite voiture, lui perché sur son tracteur. Il

m'observait en coin, timidement, tout en déversant quinze stères de bûches dans ma cour. Il refusait le café que, par politesse, je lui offrais, louchant sur ses godasses pour éviter mon regard. J'avais beau noter son manège, et il avait beau être charmant, je préférais n'éprouver aucune émotion et zéro désir. Pour me sentir prête, il aurait fallu que soit effacée toute trace de Kane en moi, et que mon cœur soit débarrassé de toute haine envers Fan. Et j'étais loin du compte. Chaque fois que je croisais Joël ou qu'il baissait le regard pour que je n'y lise pas son désir, je sentais rouler en moi la foudre de la haine envers Fan et je priais le diable pour qu'elle récolte la tempête dont elle avait semé les graines « ce jour-là ».

3

Quelques mois après mon installation à Cahors, Maman m'apprit que Fan était enceinte.

Elle était passée à la maison avec lui. Ils allaient se marier. Et, même si elle prenait un air contrit pour m'annoncer la nouvelle, je sentais la joie immense qui la gagnait.

« De combien ? avais-je réussi à demander.

— Plus de cinq mois. Tu verrais, elle est toute ronde. »

Dans ce ronde qui allait résonner des jours et des jours à mes oreilles, j'entendais ravie, radieuse, rayonnante.

Tous les efforts que j'avais produits pour tenter de les oublier, pour noyer ma frustration, pour me faire une raison, étaient réduits à néant. Je grinçais des dents dans mon sommeil et, au matin, ma mâchoire était endolorie. Je les détestais, et je haïssais ce fœtus.

*

Après cet appel téléphonique, j'étais restée sans nouvelles de Fan. J'avais fait comprendre à Maman que m'en donner n'arriverait qu'à

remuer le couteau dans ma plaie et là, tout de suite, j'en avais ma claque de souffrir. Du coup, les rares fois où l'on s'appelait, on n'avait presque rien à se dire car, autant sa vie que la mienne, étaient dépourvues d'intérêt.

Je lisais, je sillonnais le Causse, je noircissais des pages de document Word, je m'endurcissais, m'abrutissais au travail et tenais les comptes dans mon agenda imaginaire. *Maintenant, ils doivent être mariés. Maintenant, le gamin doit être né. Maintenant, Kane s'est rangé*, Fan avait eu raison de tous les obstacles, de toutes les adversités, elle avait réussi là où j'avais échoué... Ce genre de divagations occupait ma tête à temps plein. Je les imaginais comblés. Fan, tous désirs assouvis, reposant contre Kane et lui, avec ses grandes mains, caressant le ventre rebondi, « *Elle est toute ronde, comme je l'étais quand je vous attendais. Mais c'est un garçon, juste un, pas des jumeaux comme vous* », m'avait dit Maman, après la visite du couple en liesse. Kane, caressant le rejeton de ses grandes mains, caressant les seins gorgés de lait.

S'il y avait eu des problèmes, la moindre ombre dans le tableau, Maman me l'aurait avoué, elle ne savait pas garder les choses pour elle. Même si elle restait dans le vague et les généralités pour éviter de me blesser, je sentais au ton de sa voix que tout allait bien, qu'ils étaient heureux. Que tout le monde était heureux.

Le temps a fait son numéro habituel. Les mois sont passés. J'ai lu tous les livres que j'avais rêvé de lire un jour, puis j'ai attaqué les autres. La vie au magasin de Cahors était plus simple qu'à Toulon. Les gens, aussi bien clients que collègues, étaient peu agressifs, les problèmes se dissolvaient généralement dans le sourire et une grande gentillesse. Je continuais de sillonner la Causse, par tous les temps et à toutes les heures du jour et de la nuit. Je commençais à connaître par cœur les drailles, les passages creusés par les bêtes dans les murets en pierre, les endroits où étaient tendus les barbelés entre les parcelles, l'emplacement des cazelles. Mon fichier Word épaississait, je me vidais de mon contenu, de ma mémoire. Je m'étais même lancée dans l'écriture de nouvelles courtes que je postais sur un site dédié. Je m'étais inventé un nom de plume : Luna Park. De jour en jour, d'un essai à l'autre, je constatais la difficulté d'écrire. Mes lacunes en français faisaient surface. Je découvrais que s'il y a mille façons d'écrire la même phrase, une seule convient au texte, à l'idée. Je découvrais qu'écrire est une recherche incessante, un combat, et si les louanges de mes professeurs de lettres me revenaient parfois, je les réentendais, amusée. Ce que j'avais pris, à l'époque, pour des flatteries n'était en vérité que des encouragements à aller m'aventurer sur une terre inconnue. Ah, si je l'avais compris alors, je

crois que je ne me serais pas rebellée. Je n'aurais pas méprisé ces félicitations si j'avais su qu'elles étaient, en vérité, des invitations à partir en campagne, et mon destin en aurait été sûrement changé.

4

Depuis « ce jour-là », j'avais pris pour habitude de ne pas décrocher quand un numéro inconnu s'affichait sur l'écran de mon portable. La crainte d'entendre leurs voix. La crainte de ce que j'aurais pu ressentir. Je laissais sonner, et j'attendais la petite musique anodine annonçant l'entrée d'un message.

« Salut, Jeannie, c'est Martine. J'espère que tu vas bien. C'est ta mère qui m'a donné ton numéro. Je t'appelle à propos de Fan. C'est pas la joie. Rappelle-moi quand tu peux. Ah, au fait, ne parle pas à ta mère de mon appel. Elle n'est au courant de rien. Vaut mieux pas qu'elle sache. Allez, salut ma grande et j'attends ton appel. »

Martine est décédée depuis quelques années maintenant, c'était une amie de la famille ou plutôt de Maman. Elle faisait partie de cette espèce étrange d'êtres humains, mi-Saint-bernard, mi-anges gardiens qui s'effacent parfois de nos vies et réapparaissent aux moments cruciaux. Je n'avais pas eu de nouvelles d'elle depuis une éternité et, soudain, sa voix était dans mon oreille. *C'est pas la joie.*

Elle parlait de Fan, c'est bien de ma sœur qu'elle parlait, de quelque chose qui lui arrivait, quelque chose de si terrible que Maman n'en devait rien savoir.

Ce que j'avais souhaité si fort était advenu. Les graines de tempête que Fan avait semées avaient réussi à germer, à devenir plantes qui donnaient leurs fruits empoisonnés. Si j'avais eu la moindre logique, je me serais contentée de la nouvelle et j'aurais effacé ce message de mon journal d'appel sans y donner suite. Mes vœux de vengeance avaient été exaucés. Si Fan se retrouvait dans la mouise, c'est qu'elle l'avait bien cherché. Si elle n'avait pas agi d'une manière aussi sordide, je l'aurais certainement mise en garde contre Kane. Je lui aurais, pour le moins, fait part de mes doutes à son sujet. Mais elle avait préféré me meurtrir, m'avilir et trancher dans mon destin. Si elle était dans la mouise, elle s'y était mise toute seule et de bon cœur, alors qu'elle y reste et se débrouille. En quoi cela me concernait-il, après tout ?

Mais je devais manquer de logique ou de détermination car, au lieu d'éprouver une satisfaction même amère, je sentais enfler dans mon corps un trouble indéfinissable comme si une partie de moi était déchiquetée.

C'est étrange cette aptitude à sentir, à saisir sans comprendre. Le jour où mon père était tombé, bien avant que les policiers ne viennent nous avertir, on avait senti, Fan et moi, que quelque chose d'inédit était sur le point de se

produire. Trop petites pour imaginer ce que cela pouvait représenter, on savait, cependant, qu'un événement inouï se profilait. *J'ai mal au ventre*, ne cessait de dire Fan depuis le matin. *Moi, j'ai pas mal au ventre, mais je me sens tout drôle, comme quand madame Lopiccolo nous rend nos dictées*. Ce devait être l'appréhension. Un frisson prémonitoire. L'étrange faculté à vivre les événements sans y être convié. On sentait qu'une vague énorme progressait vers notre rivage et l'on réalisait qu'il n'y avait nulle part où fuir et qu'on serait submergées. *C'est pas la joie. J'ai mal au ventre*. Madame Lopiccolo allait nous rendre nos copies, et on allait lire le stupide récit d'un ouvrier qui tombe d'une cuve. Hauteur de la chute, huit mètres. Résultat, décès. Pourtant, bien des gens font des chutes de huit mètres et plus et s'en tirent avec des fractures, mais pas notre père. À sentir l'anxiété se nouer à nos tripes, on savait bien, nous les filles, que la nouvelle allait trancher nos vies tel un couperet. *C'est le sang qui parle*, disait toujours notre grand-mère, une femme que nous avions peu connue. Le sang de Fan me parlait aujourd'hui comme le sang de mon père m'avait parlé autrefois, ce jour où les gendarmes étaient venus délivrer l'annonce terrible qui allait nous libérer d'une angoisse passée pour nous précipiter vers une angoisse future.

Mais qui m'aurait crue si j'avais parlé ? Qui ?

Kane s'était montré si drôle, si charmant, si prévenant que Maman n'avait pas hésité une

seconde à voir en lui le fils tant espéré. Les choses les plus terribles de notre vie, on les pressent, elles sont entourées d'un halo irrésistible qui nous pousse à nous en approcher, et même si mille signaux de danger se mettent à clignoter, on ne leur accorde aucune importance. Même si on comprend qu'on court à notre perte, on y va, vaille que vaille.

Loule avait bien prévenu mon père, non ? Il l'avait mis en garde. Il lui avait même interdit d'aller faire le pitre au faîte de cette cuve qui n'était pas encore installée. Lui, pour rien au monde n'y serait allé. C'était tellement prévisible, tellement évident qu'on ne pouvait que glisser, tomber, se fracasser. L'accident était inévitable, pourtant mon père y était allé, et rien ni personne n'aurait pu l'en dissuader. Il fallait qu'il aille chatouiller ses démons. Il y a une réalité à l'intérieur de notre tête, et une autre dans le monde réel. Dans la première, mon père ne craignait personne. Dans la seconde, son crâne avait rencontré la réalité de la dalle en béton. Loule avait avoué que jamais, avant cet accident, il n'avait imaginé qu'un homme contienne autant de sang.

Je suis sûre que Fan avait cerné la véritable nature de Kane dès le premier instant de leur rencontre. Elle s'y connaissait en hommes, bien mieux que moi. Je me souviens de son expression ironique et dédaigneuse après le baisemain avorté. *Pas très raffiné...* elle avait dit

quelque chose dans le genre. Elle aurait pu aussi bien dire : *Tiens, un quèque !* C'est en cours de repas qu'elle avait construit une autre image de Kane. Un élément imprévu était venu s'immiscer dans le scénario. Quelque chose en lien avec les yeux du lapin, qui sait ? Il me semble que l'histoire avait suivi son cours normal jusqu'à ce que se déroule cette scène. Si elle n'avait pas eu lieu, je crois qu'on aurait quitté la maison de Maman juste fâchés. Moi, parce que Kane s'était montré un peu trop prévenant envers ma sœur, et Kane, parce que j'avais fait la tête. Avant que Fan revienne de la cuisine avec les yeux du lapin, rien n'était compromis entre nous deux. Le retournement de la réalité s'était opéré à cet instant précis.

Peut-être que mon père n'aurait pas tenté de sauter de l'échafaudage au faite de la cuve si Loule n'avait pas dit que c'était dangereux. Peut-être que les démons restent endormis si on ne va pas les titiller. Peut-être que Fan n'aurait pas désiré Kane si elle n'avait pas eu la certitude, pendant quelques minutes, de pouvoir en faire une marionnette. Et peut-être que Kane n'aurait pas eu cette haine envers moi si je ne l'avais pas confronté à ma jumelle, cette moitié de moi devant qui il s'était vu ramper comme un chien.

Mais Loule avait parlé et mon père avait sauté. Fan avait dit *Allez, Maître, montre-nous comment tu te régales avec ces jolis yeux*, et Kane avait perdu les pédales. La machine

infernale avait été lancée. Au fond, nous ne sommes que les jouets de nos peurs, de nos fantasmes. Je pensais maintenant à Fan et j'en tremblais. Je n'avais que le vague *c'est pas la joie* de Martine à me mettre sous la dent, et un brouillard d'inquiétude renforcé par le silence qu'elle me demandait de garder envers Maman.

Contrairement aux autres jours, le temps ne passait pas. Martine avait enregistré son message en début d'après-midi, et je souhaitais être au calme pour la rappeler. Je m'imaginai mal passer cet appel entre deux clients ou durant la pause de dix minutes régulièrement interrompue pour une raison ou une autre. Je n'avais d'autre alternative qu'attendre l'heure de la fermeture du magasin.

Le crâne de mon père avait abdiqué contre la dureté du béton. Rien ne résiste à la force du réel, encore moins nos pauvres corps que la moindre bourrasque réduit en cendres. J'imaginai Fan, empêtrée dans les barbelés de Kane, *c'est pas la joie, vaut mieux pas qu'elle sache*, prisonnière d'un piège mortel, terrorisée sous la mitraille de *Big Daddy*, furieux, et tout ce qui faisait d'elle la plus jolie fille du monde ne servant plus à rien, car un corps, même divin, n'est plus que merde quand il tombe dans la boue des tranchées.

5

J'avais raccroché, sans force. Martine avait eu raison de s'adresser directement à moi et, surtout, de n'avoir rien dévoilé à Maman. Je savais à quel point elle était aguerrie, et comment elle savait faire face à l'adversité. Mais je crois qu'elle n'était solide que devant des problèmes personnels. Je ne pense pas qu'elle avait accès aux mêmes ressources quand c'était les vies de ses filles qui déraillaient. Elle était tellement attristée devant la stérilité de mon existence, le vide dans lequel je dérivais la peinait tant, que j'ose à peine imaginer la douleur qu'elle aurait ressentie en découvrant dans quel capharnaüm Fan et son petit-fils avaient échoué.

Les heures qui suivirent cette conversation téléphonique furent bizarres. Comme si dix années de ma vie se rembobinaient à la manière d'un film. Immobile, près du poêle à bois depuis longtemps éteint, je regardai un spectacle imaginaire et fascinant qui m'entraînait de Cahors à Sanary, chez Maman. Je retrouvais l'aquarelle du port, sa lumière, l'animation des

ruelles et le claquement des haubans agités par le mistral, le pas nonchalant des promeneurs, la chaleur de l'air, le zèle décontracté des serveurs en terrasses. Je retrouvais la respiration de mon village et, dans son haleine, je discernais la présence des mystères, des choses non dites et jamais élucidées.

Chaque image me rapprochait de la scène charnière, celle où les gendarmes venaient sonner à notre porte. Je voyais se rapprocher cet autre « jour-là », pis, je me sentais tomber vers lui, happée par l'attraction d'une chute vertigineuse.

La prémonition qui depuis le matin bouillonnait dans nos ventres, les sons étrangement calmes de la maison, le pincement de la sonnette, le pressentiment du dénouement proche. La sensation d'attente en tension jusqu'au crissement du pied de chaise sur le sol de la cuisine ; tout affluait. Je retrouvais sous mes doigts le contact pelucheux du pyjama élimé de Fan, je retrouvais le galbe de ses fesses rebondies. Ce contact bestial, alors qu'on était blotties l'une contre l'autre, muettes et anxieuses : le dernier rapprochement affectueux qu'on ait vécu. C'est au-delà de ce jour qu'on avait commencé à se désaimer, je le réalisai à cet instant. Passé l'enterrement et les vacances d'été, on n'avait plus cessé de s'éloigner l'une de l'autre, de se déchirer pour des riens, de se détester à tout propos.

Maintenant que je soulevais le couvercle qui avait maintenu mes souvenirs prisonniers, je retrouvais les odieuses réflexions dont j'agonisais ma sœur. « *Mais tu vas te la claver ! Va mettre ailleurs ton gros cul, fangoule, Nobrain.* » Je l'appelais Nobrain, du nom que le voisin donnait à son chien. Un cabot aussi crétin que Rantanplan. Je l'appelais aussi Rantanplan. Seigneur, j'avais oublié tout ça. Oui, j'avais oublié mon côté sordide avec une étonnante facilité. J'avais effacé la période de transition où nous avons été transformées en étrangères, en rivales.

Au bout de quelques mois, Fan avait pris des kilos. Je pense que la faute en était à cette mauvaise nourriture que, par manque de moyens, Maman était forcée d'acheter dans les magasins discount. Ma sœur avait une tendance à être rondelette, mais là, avec le mauvais pain, les sucreries, le Coca, les charcutailles bien grasses, les crèmes à la vanille de synthèse, elle faisait du gras à vue d'œil. Ses vêtements la boudinaient, se tendaient jusqu'à ce qu'on ait un peu de sous pour lui en acheter de neufs, deux tailles au-dessus. Au dire du médecin de famille, la prise de poids de Fan était hormonale. Maman se gardait de lui avouer que depuis la mort de notre père, elle n'avait plus envie de cuisiner ; que ses filles piochaient au hasard dans un frigo garni d'une mauvaise nourriture sur laquelle elles se jetaient comme des chiens. D'après le médecin, rien ne changerait tant que

les règles de Fan n'arriveraient pas. Il ne croyait guère à un problème psychologique consécutif à notre histoire. La puberté. Les règles. Il n'avait que cela à la bouche. Fan allait très bien, la puberté arrangerait tout. Quand Maman lui demandait timidement si, *des fois, sa fille ferait pas un peu de la boulimie*, il rejetait l'idée d'un revers de main. La boulimie était bien autre chose. Les règles, madame Bonnafoux, les règles ! Mais les règles n'arrivaient toujours pas. Vers l'âge de quatorze ans, on commença à lui faire avaler des médicaments censés provoquer le même mécanisme qui s'était déclenché chez moi sans problème. Mais les médicaments la faisaient grossir davantage, sans rien résoudre.

« Casse-toi, Nobrain. Clave-là ! Laisse-moi finir ma disserte. Qu'une de nous, au moins, réussisse à nous sortir de cette mouscaille. »

La voilà la croyance formelle qui s'était chevillée à mes pensées : on était dans la mouscaille. Mon père s'était fracassé en glissant d'une cuve en alu, haute de huit mètres. À l'atterrissage, sa tête avait pété comme une citrouille sur le sol bétonné de la cave viticole. C'est Loule qui s'était appuyé le ménage. Il ne savait pas, avant ça, qu'un homme contenait tant de sang. Il avait passé le frotadou pendant des heures pour tout faire partir. La mouscaille, voilà. On était seules, on était perdues. Maman souffrait encore plus que du vivant de son ignoble mari. La rudesse à laquelle elle avait dû faire face avant l'accident était pénible, mais

l'incertitude des temps nouveaux était plus insupportable encore qu'insultes et tromperies.

Alors, laquelle de nous trois était en mesure de nous sortir de là ? Maman qui était devenue fadade ? Fan qui régressait et engraissait ? Qui, à part moi, tenait la rampe ? J'étais persuadée d'être notre solution. Au fond, j'avais peur. Je nous imaginais incapables de payer le loyer et finissant sous les ponts ; Maman, contrainte de nous confier à quelque Thénardier jusqu'à notre majorité ou, du moins, l'âge où nous pourrions gagner notre croûte. Je nous imaginais séparées, notre trio éclaté alors que, dans la réalité, rien de tel ne nous menaçait vraiment. Ce que je ne percevais pas, en revanche, c'est que moi, avec ma folie nouvelle et les pensées qui me polluaient la cervelle, je devenais givrée et je représentais le seul véritable danger de notre famille.

Un petit mécanisme de survie bien sournois avait effacé ce pan de réalité de ma mémoire. De toute cette période, je n'avais conservé que les éléments qui m'arrangeaient et abondaient dans le sens de mes choix aberrants.

De Fan, je n'avais mémorisé que l'image glorieuse qui allait être sienne une fois ses menstrues installées. À partir de ses seize ans, son corps se mit à changer de jour en jour, se transformant comme l'avait prédit le médecin de famille. Chaque seconde, le gras s'envolait par plaque, révélant des courbes parfaites, une peau gorgée de vie. Une irrésistible gaieté s'était

emparée d'elle. Une jubilation qui arrivait après des années d'affres. Fan définitivement débarrassée de l'angoisse d'être qu'une boudinasse, comme l'appelaient les gamins du collège, découvrait son corps avec ivresse.

J'avais effacé le ravan de ma mémoire. Je n'avais retenu que la magnifique adolescente sortie un jour de la salle de bains. Le poignard de sa splendeur m'avait perforé le cœur.

Au moment où elle était apparue devant moi, portant seulement sa petite culotte, ses beaux seins à l'air, le temps de Super Jeannie avait été anéanti. Par magie, Fan s'était transformée en princesse. Je l'avais vue sortir de la salle de bain comme la Vénus de Botticelli émergeant de l'onde. En une seconde, sa grâce m'avait réduite en cendres, moi et toute ma folie. Elle était devenue la Déesse des Baisers, et son éclat lui conférant une force nouvelle et sauvage, c'était à son tour de m'attaquer :

« Pour qui tu te prends ? Qu'est-ce que tu t'es mis dans le crâne, pauvre bique ? Qu'en faisant chier tout le monde avec *ton* école, *tes* études, *tes* diplômes, tu allais sauver le monde ? Maman sait ce qu'elle doit faire, elle n'a jamais eu besoin de toi pour s'en sortir. »

6

Les heures bizarres s'enchaînaient me laissant hébétée et, de temps en temps, sans que je puisse les empêcher des larmes aussi vieilles que moi arrivaient à mes yeux.

Durant les mois écoulés, je m'étais heurtée aux scènes de cet après-midi où Fan avait raflé Kane dans un claquement de doigts. Ces images avaient fini par exercer sur moi une sinistre emprise. Elles me retenaient comme dans un piège, toute perspective de remise en route sapée dès l'ébauche. J'étais plantée, en train de crever dans ma vase, et j'y serais sûrement restée longtemps, rassasiée de ma défaite ; plantée dans la certitude de ma propre médiocrité.

Et voilà que ces heures bizarres me dévoilaient une scène différente, plus ancienne, qui avait eu raison de notre histoire. C'était cet autre « jour-là » qui nous avait dévastées, comme seul un ouragan peut le faire.

D'un coup, l'idée que je me faisais de ma vie se retournait comme un gant. Loin d'être un scénario, mon existence ressemblait plutôt au collage approximatif de scènes hétéroclites

agglutinées autour de moments décisifs. Rien de ce que je m'étais raconté, aucun de mes arguments n'avait de sens, si ce n'était celui que je cherchais à leur attribuer. Mon corps se heurtait à présent à l'image de Fan et moi, toutes deux assises sur le canapé du salon, Fan blottie contre moi, ma main sur son petit cul rond, attendant toutes les deux l'annonce de la fatalité.

Je me heurtais corps et âme à cette image. Elle se dressait devant moi, porte massive et barricadée me donnant l'espoir insensé que tout ce dont je m'étais privée (la joie, la gaieté, le paradis perdu), se trouvait de l'autre côté de ce panneau de pierre et d'os, et que mon désespoir seul, comme un bélier, pourrait défoncer ce mur de mémoire.

Je comprenais tout cela comme une révélation : si je voulais retrouver le courant de ma vie, il me fallait passer à travers mon orgueil, ma bêtise et, par-dessus tout, à travers la peur immense, à travers le hurlement que je n'avais su lâcher au-dessus du cercueil, à travers les injures et peut-être même les coups de poing que je n'avais pas donnés à ce curé que j'entendais encore bêler *notre frère Roberte*.

*

La nuit s'était installée, m'emportant avec elle. Je devais tenir, tenir jusqu'à l'aurore, comme la chèvre de monsieur Seguin. Je devais

combattre toute cette nuit noire, en moi. Errer au risque de me perdre. Abandonner mes peurs ; la peur de souffrir et de crever. La nuit m'emporta, me traqua, puis, pâissant me vomit à la vie.

Quand la lutte prit fin, je sentis mes lèvres s'entrouvrir pour laisser un souffle s'en échapper. *Fan* disait ce souffle, *Fan*.

Nous avons cinq ou six ans. *Fan* avait ramassé des feuilles mortes de châtaignier. Elle en avait choisi deux parmi les plus longues et les tenait pressées contre ses tempes *Regarde, Jeannie, j'ai des oreilles de lapin*. C'est le premier souvenir d'elle qui surgit de ma mémoire mortifiée. Elle avait ramassé deux longues feuilles de châtaignier et les tenait droites sur sa tête comme des oreilles de lapin. Grimaçant de toute sa petite bouille, elle émettait un curieux croassement. Elle s'approchait de moi en sautillant, mais quand j'essayais de saisir ses oreilles, elle s'éloignait en courant. Elle gambadait, elle bondissait, elle s'enfuyait le long d'un sentier qui s'enfonçait dans le bois. *Fan*. Je ne pouvais m'empêcher de répéter : *Fan, Fan*.

À une époque, *Linda*, notre chatte blanche disparut. Pendant près de dix jours, on l'attendit, en vain. On finit par l'imaginer écrasée ou tuée et, rien qu'à se figurer la scène nos cœurs débordaient d'un chagrin sans nom. Alors qu'on s'était résignées à l'idée de sa mort, on crut l'entendre, un soir, qui miaulait. Je ne

saurais dire qui bondit jusqu'à la porte, qui l'ouvrit, souffle coupé, prête à se retrouver face à un fantôme de chat ou face à rien, juste la berlué. Mais notre chatte était bien là, en os plus qu'en chair, efflanquée mais bien vivante. On chuchotait *Linda, Linda*, sans oser y croire vraiment, effrayées à l'idée qu'elle puisse se dissoudre sous nos yeux, mais croyant un peu plus au miracle, chaque fois qu'on prononçait son nom.

Comme Linda, Fan m'était revenue. Non pas décharnée mais déchue, les reins brisés par la vie. La Déesse des Baisers était tombée de la plus haute tour, se métamorphosant dans la chute pour atterrir chenille parmi les chenilles.

Et, parmi les chenilles je la reconnaissais, je la retrouvais telle qu'elle avait toujours été, mon autre moi, ma partie éclairée, mon côté écervelé, mon brin de folie, ma joie, mon sang.

Je commençai la journée du lendemain dans un drôle d'état. Je marchais à côté des événements, je les survolais. En quittant le hameau, je croisai mon voisin, Joël, qui partait en tracteur, une cuve d'eau en remorque. Il se serra contre le muret en pierre pour que je puisse le croiser à mon aise. À voir son air ébahi, je réalisais que j'étais en train de lui sourire. Il me voyait sourire pour la première fois.

J'avais décidé d'attendre la pause de midi pour téléphoner à ma sœur.

Elle décrocha dès les premières sonneries. Elle ne devait plus avoir mon numéro dans son répertoire car, sur le coup, je la sentis surprise et mal à l'aise. Dans sa voix fluette traînait un air d'incrédulité. Il y avait de quoi être perplexe, on ne s'était plus parlé depuis bientôt deux ans. Je cherchai à l'apaiser au plus vite. Je l'assurai que tout était fini. Toutes les mauvaises choses. Je lui expliquai que j'avais enterré ma tête de bique et, vite, je lui proposai d'aller récupérer notre amour là où on l'avait abandonné.

Quelques instants suffirent pour que je retrouve tout d'elle ; tout ce qui en faisait ma

sœur, l'autre partie de moi. Tout le mauvais était fini. Pour la première fois, je l'entendis telle qu'elle était vraiment. Son filet de voix ; son ton de petite fille ; ses inflexions à la Marilyn. Je réalisai enfin qu'elle ne s'était jamais donné un genre, non, elle était réellement ainsi faite. La fragilité était sa nature qu'elle ne reniait pas, alors que j'avais abjuré la mienne par pure terreur de l'existence.

Fan entreprit alors de me raconter sa vie ou du moins les deux années qu'elle venait de passer avec Kane. Ses phrases étaient aussi frêles que les guirlandes de fleurs qu'on avait fabriquées dans les champs, autrefois. Sa voix rafraîchissait chacune de ses paroles alors que ce qu'elle me confiait m'anéantissait.

J'avais pris l'habitude de me raconter Kane en termes durs, reflétant l'âpreté des pensées qui m'agitaient dès que je pensais à lui. La voix douce de ma sœur, sa façon de bafouiller, de trébucher sur certains mots faisait apparaître la réalité sous un jour plus violent encore que je l'avais imaginé.

Que je l'avais imaginé... ou espéré.

Cette vengeance que j'avais appelée de mes vœux, ces prières qui avaient hanté mon sommeil fuyant m'apparaissaient à présent dans toute leur stérile cruauté. Pour m'autoriser à faire subir ce châtiment à ma sœur, je lui avais attribué des ressources qu'elle n'avait jamais eues. Je l'avais envoyée comme un agneau parmi les loups. Mon silence avait été mon

mensonge et mon stratagème pour perdre Fan dans le piège Kane. Une seconde évidence m'apparaissait clairement : j'avais été moi-même le pantin de la fatalité.

Fan me racontait les derniers événements en date. Kane rentrant au milieu de la nuit, selon son habitude. *Big Daddy* tendu comme un sandow. Plus de karaté pour l'empêcher de péter les plombs, il s'était fait exclure du club. Et Fan, à bout de nerfs, qui avait eu le malheur de lui demander où il avait été traîner. *Traîner ? Traîner !*

« Jeannie, j'ai honte de sortir dans la rue. Si tu voyais ma figure comme elle est noire. »

Il l'avait battue une fois encore.

« La fois où il m'a fait le plus mal, c'est quand il m'a camphrée avec une serviette éponge toute trempée qu'il avait tordue comme une matraque. »

Le soir précédent, après lui avoir écrasé la figure d'une de ses énormes mains, il était allé vers le berceau de Samy.

« Il avait encore jamais fait ça, Jeannie, je te le jure. Ils prennent de la coke, tu sais ? Ça les rend givrés. Les yeux lui sortaient de la tête. Il est allé vers Samy, il l'a sorti du berceau et l'a jeté par terre en me disant que j'étais qu'une pute quand il m'a connue, et que l'enfant n'est pas de lui. »

La fatalité, c'est un truc à nous. Un truc que seuls les pauvres connaissent. Les riches ne

savent pas ce que c'est. Il n'y a pas de fatalité pour eux, ils ont toujours un joker dans la manche ou l'argent pour s'en procurer un. Nous, on paye. Quoi ? Je n'en sais rien, mais il faut qu'on paye.

La fatalité, elle nous avait pris au berceau ma sœur et moi, comme elle avait pris ma mère avant nous, comme elle avait emporté mon paternel en l'envoyant au fâche de cette cuve en alu. Elle s'était mise entre Fan et moi et elle m'avait forcée à me taire, à mentir et certainement plus encore. Je crois qu'elle avait poussé en moi comme un parasite, elle m'avait fait choisir Kane pour en faire cadeau à ma sœur, l'emboucaner et la perdre.

Il y a des gens qui se battent pour réussir dans la vie, pour devenir pleins aux as ou avoir leur nom dans les belles pages du journal alors que nous, on se bat pour échapper à cette fatalité qui nous cavale après dès que notre cœur commence à cogner dans le ventre de notre mère. On se bat pour échapper à ses griffes, et on se fait avoir. On se fait toujours avoir. On n'a que notre amour pour s'en sortir. L'amour et la vie, notre corps, notre sang et notre âme, si on nous permet d'en avoir une.

Ce qu'elle me dévoilait me rendait dingue.

Je lui ai demandé si Maman était au courant, ne serait-ce qu'un peu, si elle pouvait l'aider ou si quelqu'un d'autre pouvait l'aider. À chacune de mes questions, elle répondait que non, non, non, qu'elle était seule, qu'elle ne voulait

partager ça avec personne. Alors, je lui ai proposé d'aller la chercher. J'allais l'enlever, c'était ça ! Je n'avais pas peur de cette brute.

Il fallait que je fasse quelque chose pour elle et son fils, Samy, mon neveu. Je voulais partir, j'étais prête à tout et même à le fracasser, le Kane, tout grand et costaud qu'il était. Je ne lui ai pas avoué que je voulais surtout purger mon « crime ». Mais Fan n'avait pas terminé de me raconter les derniers rebondissements de l'histoire. La police avait fini par débarquer, le matin même. Cette pourriture de Kane était en garde à vue.

« Tu veux dire qu'il... »

Oui, il avait continué ses trafics, ses larcins. Il avait même passé la vitesse supérieure. Il était suspecté de braquages avec violence dans des parfumeries et une bijouterie. Je lui ai dit :

« Fan, il n'y a pas trente-six solutions : ou je viens te chercher ou toi, tu rappiques par tes propres moyens. Tu décides, mais tu ne restes pas une minute de plus sous l'emprise de cet empaffé. »

Elle était décidée à venir. Il fallait tout organiser et vite, avant que la flicaille finisse par relâcher cet abruti. Le soir même, dès que j'eus fini mon boulot chez Darty, on se rappela. Apparemment, les affaires de Kane ne s'arrangeaient pas. Un policier que Fan connaissait du collège lui avait confié que la

sonson risquait d'être la prochaine étape de l'épopée de *Big Daddy*.

Je craignais que l'hypothèse d'un emprisonnement la fasse changer d'avis. Je lui soufflais que rien n'était sûr, qu'il pouvait aussi bien rentrer de garde à vue. Puisqu'il avait une voiture, elle n'avait qu'à la prendre. Les papiers ? Ma foi, qui irait demander ses papiers à une maman qui roule tranquille avec son minot dans un siège pour bébé. Je demandai d'entasser en vitesse tout ce qui lui semblait indispensable dans la voiture.

« L'indispensable, d'accord ? Ce n'est pas le moment d'envisager un déménagement. Mais prends tout ce qui est important, les papiers, les lettres, n'oublie rien parce que tu ne remettras plus jamais les pieds là-bas. »

Dors, repose-toi, demain tu en as pour sept heures de route, pars avant six heures histoire de ne pas encaper les bouchons de Marseille, passes plutôt par Aix, essaye de rouler jusqu'au relais du Larzac, mèfi après le pont de Millau, prends bien la direction de Cahors. N'appuie pas sur l'accélérateur, respecte les limitations de vitesse, la route est droite, mais il y a des radars...

*

Je n'avais presque pas fermé l'œil de la nuit. J'avais trop de bonheur, trop de musique dans la tête et dans le cœur. J'appelais Darty pour les

prévenir que je n'irais pas travailler. *Pour raisons familiales*, j'avais précisé à la secrétaire. Je lui avais répété deux fois, tellement j'étais heureuse d'en avoir enfin, des raisons familiales.

En attendant leur arrivée, j'avais préparé la maison. Toute cette place et ces trois chambres allaient enfin servir à quelque chose !

Avant de quitter son appartement, juste avant de claquer la porte, Fan m'avait donné un rapide coup de fil. Au moment de raccrocher, elle m'avait demandé si je lui en voulais pour ce qu'elle m'avait fait.

« T'en vouloir pour quoi ?

— Pour t'avoir pris Kane. »

Le souffle m'avait manqué. Je ne savais vraiment pas quoi lui répondre. Elle ne m'avait pas pris Kane, je le lui avais donné. Et je ne lui avais pas donné ma part de bonheur, oh, non ! Je savais à présent qu'elle avait pris sur elle le lot de malheur qui m'était destiné. La fatalité nous avait bien eues. J'avais bafouillé que tout cela c'était du passé, que rien n'était meilleur que d'être sang contre sang et que notre vie commençait à partir de ce jour. Et je le pensais, c'est sûr que je le pensais.

« Si tu me voyais... j'ai mis des Rébannes et je me suis fait une coiffure rétro pour cacher mes joues, qu'on voie pas les bleus qu'il m'a fait.

Je n'avais pas pu me retenir de sourire. Ma sœur qui était dans une panade de l'autre monde avait trouvé l'inspiration pour se faire une

coiffure rétro, à cinq heures du matin. C'était tout Fan, ça.

— Allez, grouille-toi de partir. Eh... dis-moi encore une chose...

— Oui ?

— T'as pas mis des pilòtis, au moins, pour conduire ?

— Tu es pas bien, toi ! comme si j'allais mettre des pilòtis qui glissent sur les pédales alors que Samy est dans la voiture. J'ai mis les baskets. Qu'est-ce que tu crois ? »

Des années plus tard.

Je leur ai bien dit que je ne veux voir personne en cuisine.

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Samy. Quinze ans. Un gosse magnifique. La preuve vivante du passage de Kane dans notre vie. Sa peau est presque aussi sombre que celle de son père. Il a les traits délicats de Fan, nos yeux bleu pâle, les cheveux de Maman, il plie sa serviette de table avec le geste qu'avait notre père, on le regarde toujours faire avec une certaine émotion. Il est brillant en classe autant que je l'ai été. À son âge, il lit Céline et Beckett. Hélas, Maman ne verra rien de tout cela, elle nous a quittés. Un cancer foudroyant l'a emportée en trois mois. Mais elle est partie en paix, après avoir constaté que nous avions réussi, pour un temps du moins, à tordre le cou de la fatalité.

Je leur ai bien dit que je ne veux voir personne en cuisine. Je veux que le repas reste une surprise, jusqu'au dernier plat.

Fan a eu les larmes aux yeux quand elle m'a vue arriver avec le grand plat ovale de Maman, sur lequel trônait le lapin désossé farci enveloppé dans son étui de crépine. Rissolé dans les règles de l'art, parfumé à souhait. Parfait.

J'avais fait des recherches sur tous les sites de recettes de cuisine jusqu'à ce que je découvre la recette du poirier. Heureusement, j'ai commencé à cuisiner hier, parce que j'ai dû

refaire le biscuit joconde qui était resté au four un peu trop longtemps. Le résultat est plutôt honorable, ma foi. Mais je ne suis pas sûre de recommencer. Le lapin désossé, à côté du poirier, c'est de la rigolade.

Enfin...

Maintenant, je vais frapper trois coups à la porte de la cuisine, signal convenu pour qu'ils éteignent les lumières dans le salon. Les quinze bougies illuminent le gâteau et les feux d'artifice ne vont pas tarder à crépiter.

Oui, je vais frapper trois coups contre le panneau en bois de cette porte derrière laquelle sont mes trois amours. Sam, ma sœur et Joël. Que Dieu nous garde.

Calibre 12

*And he sang as he watched and
waited till his billy boiled
"You'll come a-Waltzing Matilda, with me"
Et tout en regardant bouillir sa bouilloire
il chantait
"Mathilda, quand viendras-tu valser avec moi"*

Waltzing Matilda (version de Tom Waits)

1

Un gars de chez nous

Il fait mine de ne pas voir le reflet que lui renvoie le miroir. Pas encore trente ans et pourtant un visage tout sec, joues creuses. Un corps petit, rêche.

Un pied posé sur le rebord de la baignoire, il essuie ses jambes avec vigueur, suspend le geste pour saisir un poil, le tire, l'arrache. Trois centimètres au moins.

Il se déplie. Plus possible de ne pas remarquer le pénis attaché à la touffe brune. Il préférerait ne pas noter la semi-raideur qui ne demande qu'à s'affirmer. Il suffirait qu'il paluche à peine — comme tout à l'heure sous la douche. Qu'il pense à *elle* un seul instant et ce sexe inquiétant avec sa verge et son gland violacé redressera la tête. Oui. Qu'il pense à *elle* un seul instant et *l'autre*, là, se tendra c'est sûr.

Trente ans bientôt. De femmes, il ne connaît que celles des *films de gourdins*, comme les appelle L'Agachon. Les filles dont on froisse le

souvenir dans un kleenex. Les gogo-girls des bas-fonds. Des putes en somme.

Il a beau la toiser, la défier, rien n'y fait. Cette bite exubérante refuse de ramollir comme le vulgaire escargot qu'elle est censée devenir quand on ne s'en sert plus. Repos !

« Té, vé, vé ! Encore en train de bander, Tistou !

– Oh, Tistou, encore la bandaison ?

– Je bande pas ! Arrêtez, menteurs que vous êtes tous. » *Menteurs !* On l'entendait brailler dans les vestiaires du collège, puis du lycée technique, après les autres, là, qui en rajoutaient des caisses.

La nuit, allongé tout raide avec les bras collés au long du corps, il martelait ça en silence. *Non, non, c'est même pas vrai. Je bande pas.*

Il revient à lui. Au présent. Enfile un slip qui tient bien. Dissimule son fourbi en le plaquant contre son ventre dur d'une main ferme. *Poutre apparente, Chibre fada, Le Muge*, voilà les surnoms pourris auxquels il avait eu droit jusqu'à ce qu'il puisse, avec sa première paie, choisir des vêtements à même de camoufler cette bite infoutue de se ratatiner comme toutes les autres. Presque dix-huit ans avant d'avoir les futals qui conviennent. Dix-huit ans de calvaire.

*

« Oh, l'enculé ! Mais quel con, ce Plisson !

– Qu'est-ce y a, Pa' ? »

Il arrive dans le salon, finissant de boucler son ceinturon :

« Hein, Pa », c'est quoi ?

— Tu me passes une autre bière, Tistou ? Celle-là est chaude comme la pisse.

— Alors, qui est-ce qui mène ?

— On se fait encore avoir ! Putain d'Afrique ! Et ce connaud de Plisson, trois pénalités déjà. Tu le crois ? Tu le crois, toi ? Tu le crois qui va en choper une quatrième ? File-moi une bière, vai. Une bonne tournée qui disait, Dubois, une promenade. Té, c'est eux qui nous baladent ! Mais bouge, espèce d'emplâtré ! »

Quand son père est collé devant l'écran, pas besoin de chercher à avoir une conversation. Le rugby le tient en haleine. Il repart en direction de la cuisine, attrape une bière dans la porte du frigo.

« Tiens, Pa', c'est la der. Tu veux que j'aille en chercher ?

— Eh bè, putain, on peut dire qu'ils y seront allés pour rien en Afrique. Quelle branlée ! Tu vas à *Casino* ?

— Si tu veux, voui. Je peux descendre, je suis prêt.

— Tu es prêt, vouais. »

D'un regard inquisiteur, il balaie son fils de la tête aux pieds :

« Tu es prêt, ouais », répète-t-il, avant de boire une longue gorgée de bière fraîche. « Et tu es prêt pour quoi, au juste ? »

Il va falloir lui répondre *prêt pour sortir, Pa'* et avoir droit au sketch du samedi soir. Entendre encore *va pas traîner avec la raille, hein ? Va pas nous ramener une de ces putes, compris ?* Auquel il répondra comme d'habitude : *Oui, c'est compris. Pas de pute à la maison. Promis et juré.*

« Je te vois partir sur ton trente-et-un, on dirait un Artaban. Claque pas ton fric. À quoi ça sert de trimer comme un couillon toute la semaine si c'est pour filer son pognon à une salope en chaleur ?

— Je vais chercher les bières, Pa' ». Si tu veux, je peux manger avec toi, je suis pas pressé de partir...

— Tu veux dire que personne t'attend ? Rapporte des saucisses, on va se faire des hot-dogs. Ils en ont des bonnes à *Casino*. Va pas regarder au rayon de la bidoche, hein ? C'est avec les charcuteries.

— Je sais, Pa' ». C'est bon. »

Il referme la porte lentement prenant soin de ne pas la faire claquer. Passe une main dans ses cheveux pour vérifier qu'ils sont toujours bien en place, tire sur les manches de sa chemise en jeans. Il garde un flacon d'after-shave planqué sous le siège de la voiture et il en mettra tout à l'heure, au moment de se rendre à l'*Opoponax*. Pour l'instant, il descend les escaliers de l'immeuble d'un pas sautillant. Au bout de trois marches, il se met à siffloter gaiement.

Siffloter montre que tu es détendu, que t'as de problèmes avec personne et même que tu es un bon gars. Une démarche souple, c'est pas mal non plus, ça dénote un esprit léger, tranquille et ouvert. Ça diffuse la confiance et la quiétude. Les types qui avancent en roulant les mécaniques, épaules bombées, capuche enfoncée sur la tête et les mains raides dans les poches, comme si elles cachaient quelque chose, une arme qui sait, c'est mauvais, ça répand partout les vibrations du oai.

Tistou traverse les allées de la supérette *Casino*. Pour éviter de faire gonzesse il n'a pas pris de panier à l'entrée. Il sifflote toujours, passant en revue le rayon des bières et d'un geste leste, attrape un pack de douze. Les muscles et les tendons de son bras se raidissent comme des cordes. *Même pas lourd.*

Les saucisses, à présent. Direction la charcuterie.

« Vé, les petites saucisses ! »

Il saisit un paquet et lit tout haut l'étiquette

« *Véritables Knacks. Nos régions ont du talent.* Oh là, oui, on peut le dire. Elles sont bien bonnes ces petites saucisses. »

Il rit tout haut — un petit rire sec comme son visage — sans prêter attention au couple de vieux qui lui lance des regards suspicieux.

« Et le pain ? Le petit pain pour les hot-dogs. »

Il se dirige de son pas dansant vers le rayon.
Hou-là ! S'accroupit.

« Heureusement qu'il est là, Tistou, hein ? Parce que le petit Papa il avait oublié de dire d'acheter du pain. Et sans pain... il se redresse en souplesse. Pas de hot-dogs ! »

Maintenant il remonte l'allée en direction des caisses. Dépose d'un geste élégant les articles sur le tapis roulant. La caissière tourne vers lui un visage éteint. Un souffle d'air glacé se déverse sur ses épaules. La clim fonctionne à plein régime en cette fin d'après-midi estivale. La fille actionne l'interrupteur du tapis.

« Hop là. Ça vous simplifie bien la vie ces tapis roulants. »

Il rit, gêné. Elle, entièrement occupée à chercher le code-barres des bières ne relève pas la remarque. Elle tend une main vers les saucisses. Tistou, pour se rendre utile et montrer sa sympathie, rapproche les pains à hot-dogs.

« Hop, là. »

Il passe le portique, grimaçant comme s'il redoutait de faire hurler l'alarme. La caissière lui demande s'il a la carte du magasin. Il s'excuse de ne pas l'avoir ou de ne pas savoir où il l'a rangée. Il dit que ce n'est pas grave, tant pis... Pendant ce temps, la fille lui a annoncé le montant des courses qu'il n'a pas entendu.

« Combien vous me devez ? » Il rigole de sa blague. Sans même poser un œil sur lui, elle se contente de répéter le montant. Avec une

gentillesse désarmante, il poursuit : « Votre patron, il devrait pas vous laisser sous cet air froid. C'est à se prendre une crève en plein été. »

Est-ce qu'elle va enfin poser les yeux sur lui ? Mais non. Elle fixe l'extrémité de la caisse qu'un vieux vient de heurter avec son caddy. Elle tord le cou, s'assure qu'il n'ait pas renversé le présentoir de chewing-gums et, d'un geste machinal, remet en place la barre de séparation entre les articles.

« Ouais.

— Eh ben, merci. Et puis, bon dimanche.

— On ouvre le dimanche matin », lâche-t-elle avec amertume.

Il a attrapé le pack de bières et le porte contre sa poitrine, comme un enfant. Il s'éloigne de sa démarche chaloupée, et se met à fredonner un air qu'il invente.

Dehors, la chaleur de fin juin est saisissante, elle assomme comme une canicule d'août. Le temps est devenu jobastre. Machinalement, il penche la tête vers son aisselle. Manquerait plus qu'il se mette à transpirer et à dégager ! Comment il dit, déjà, Flo, son collègue de travail ? Il fouille un instant sa mémoire. Ah, oui : il ne manquerait plus qu'il se mette à renarder velu. Il n'avait jamais entendu cette expression qu'il ne peut se retenir de répéter tout haut. *Renarder velu*. C'est un gars du Nord, ce Flo. Là-bas, les gens ne parlent pas pareil que

dans le Sud. C'est rigolo. Mais impossible qu'il renarde velu ou autrement : Tistou transpire peu et surtout, il emploie le déodorant *Mennen Extra Large*.

Il ralentit quand même le pas, sait-on jamais. Reprendre une douche ne lui poserait pas de problème, mais c'est Pa' : il voudrait comprendre pourquoi deux douches coup sur coup. Oui, il vaut mieux ralentir le pas. Tistou cesse de siffloter, il économise l'énergie.

Le hall de l'immeuble n'est même pas frais. Tant pis pour l'entraînement sportif, il appelle l'ascenseur. Un petit coup de gant de toilette sous les aisselles, ça, il pourra le faire ni vu ni connu ; et une autre couche de *Mennen*. Par précaution. Qui sait si ce soir, Cherrie n'acceptera pas de passer un moment avec lui ?

*

Les femmes. Le voilà bien le hic. C'est mystérieux, puissant et inquiétant comme le serpent qui tangué avant d'attaquer. Une femme, c'est la nuit noire ; tu sais jamais ce que ça te veut vraiment. Des fois, tu crois que de l'argent pourrait faire plaisir, alors tu trimes, tu donnes les sous, tu penses bien faire et tu apprends que ce n'était pas ce qu'elle voulait. Ce qu'elle voulait, c'est que tu t'y prennes autrement, que tu lui fasses un « vrai » cadeau. Quoi ? Une robe, un pendentif. Mais ça, franchement, c'est pas ton rayon. Quand tu

achètes d'ailleurs tu te trompes toujours. Des fleurs, nigaud ! Tu te vois aller acheter des fleurs ? Des fois tu te dis que ce qu'elle veut, ce qu'elles veulent toutes, c'est un marmot. Ça, pour lui en faire un c'est pas compliqué, ce serait même dans tes cordes. Mais au final, elle n'a pas l'air plus heureuse. Même qu'elle s'énerve davantage. Alors tu te dis que celui-là n'est pas assez bien ou que c'est pas le bon ou qu'un seul c'est pas assez, et tu lui en fais un autre et alors, là, elle se casse.

En définitive, les femmes tu sais jamais par quel bout les prendre. Le mieux, c'est encore de les regarder de loin.

La femme de Guy par exemple, il la regarde de loin. C'est une femme instruite, elle a fait de longues études, elle a un travail compliqué qu'elle mentionne souvent et auquel il n'a toujours rien compris. Mais il aime l'écouter quand même. Elle aborde des sujets étonnants dont on ne parle même pas à la télé. Même s'il est difficile de suivre sa pensée, elle a une belle voix et ses phrases chantent. Guy aussi est cultivé, mais pas autant qu'elle et surtout il est moins bavard.

Tistou va souvent leur rendre visite, et quand le temps est vraiment propice à la pêche, il dort chez eux. Ensemble, ils passent des heures entières dans les rochers à broméger. C'est là que Tistou se sent à son aise, en équilibre sur les rochers coupants comme des lames, la Marlboro aux lèvres, à sentir son cœur battre plus fort

quand ça *pite* à l'hameçon, quand la ligne ploie, que le poisson tire sans que tu saches encore si tu as pris une veirade ou une grosse bogue, ou si c'est un sarran qui est parti s'encailler sous un rocher.

Après la pêche, une fois la falaise remontée, ils traversent les champs de vigne et refont l'histoire. Guy est sûr de ne pas avoir accroché le rocher, non, non, c'était pour de bon un énorme sar ou un pagre qui l'avait fait bisquer longtemps. Les plus gros poissons sont ceux qu'on n'attrape jamais.

Le rosé Lamalgue a attendu au frais. Maintenant, il est dans les verres qu'il colore de sa douce teinte pareille aux pétales de roses de Damas dont les Libanaises font la confiture. Micha retire les girelles pour la friture et place le reste au congélateur pour la prochaine bouillabaisse.

Une femme comme Micha pourrait même faire rêver. Il vaut mieux la regarder de très loin.

Chez Guy et Micha, Tistou se détend comme nulle part ailleurs. Les week-ends passés au cabanon sont de véritables vacances. Parfois, il ose se lancer dans la conversation ; il lui arrive de formuler un avis. La plupart du temps, Micha lui explique gentiment qu'il se trompe. Elle s'y prend avec douceur, démonte l'argument avec des mots délicats, presque avec amour, et le lui présente tout bien découpé et digeste, comme

une maman pèle et découpe un fruit avant de l'offrir à son enfant.

Les opinions de Tistou sont rarement personnelles. Ses idées, il les puise à *La Souco*. Tout le monde n'est pas capable de lire, d'étudier. Parfois il ouvre un des livres de Micha, le feuillette. Pendant un instant, il regarde défiler tous les signes noirs qui semblent danser sur les pages, qui se ramassent comme les étourneaux dans le ciel d'automne, se dispersent et disparaissent tous dans un trou invisible quand ses mains referment le volume dans un claquement sec.

À *La Souco*, Tistou écoute les conversations sans y prendre part. Il se borne à hocher la tête avec plus ou moins de conviction quand L'Agachon, se laissant emporter par sa passion pour le sujet, s'envole littéralement ou atterrit au contraire, prenant brusquement la salle à témoin avec son « *J'ai raison ou quoi ?* »

Il est finatchou cet Agachon, pense Tistou en tirant une bouffée de sa Marlboro. *Bien finatchou*. Et il se demande comment se passerait une rencontre entre lui et Micha. Tu parles d'une rencontre, ce serait plutôt un pugilat. Qui des deux aurait le dernier mot ? Tistou a beau mémoriser les arguments de L'Agachon, il n'arrive pas à les expliquer correctement à Micha. Il n'est pas assez clair, il s'emmêle. L'Agachon lui est brillant. Il peut tchatcher sur tous les sujets d'actualité : l'Euro, le made in France, les migrants, l'expulsion des

étrangers, les meilleures manières de faire fondre le chômage, de réduire la dette publique en arrêtant, par exemple, de distribuer le pognon aux glandeurs, aux Arabes.

Tistou écoute les arguments des uns et des autres avec grande attention. Il les enregistre : *le fric, tu veux savoir où il passe ? À soigner les bics. Huit cent quatorze millions d'euros balancés pour soigner toute cette racaille. Et pour le droit d'asile ? Dur-cir les con-di-tions ! C'est la seule solution ! Dur-cir !* scande L'Agachon, assenant le poing sur le zinc du bar. Et renforcer les moyens de Frontex. Et arrêter avec ses simagrées de droit du sol. *Les sup-pri-mer !* Et bang, le poing sur le zinc.

Tistou passe une partie du lendemain à marmotter la démonstration, chiffres à l'appui, tout en travaillant. Cette fois-ci pas question qu'il s'embrouille, tout ce qu'a dit L'Agachon est bien clair dans sa tête. Mais Micha ne lui laisse prononcer qu'une phrase ou deux et, avec douceur, lui démontre que ce qu'il dit ne tient pas debout. Après quelques heures à l'écouter, Tistou finit par se demander si L'Agachon ne serait pas un peu con, en fin de compte. Et il trouve parfois le courage pour exprimer ses interrogations :

« Alors, les gens qui disent de fermer les frontières, en réalité c'est des cons ?

— Ils se trompent de responsables », répond Micha.

Et elle lui réexplique tout. Employant des termes moins soutenus pour qu'il puisse la suivre, ralentissant le débit de parole quand elle constate qu'il ne hoche plus la tête et que ses yeux se perdent dans le vague. Et vous savez quoi ? Au bout de quelques heures en sa compagnie, Tistou se sent mieux, presque en paix. Micha le rassure. Elle arrache la haine qui recouvre les murs, elle lui redonne l'espoir et le sentiment d'être quelqu'un qui pourrait compter.

Le temps du week-end, entre deux parties de pêche, il entasse tout ce que lui explique Micha, tout ce que Guitou confirme d'un hochement de tête, d'une phrase d'approbation.

Le dimanche soir, il s'éloigne au volant de sa voiture, confiant. La prochaine fois que L'Agachon fera l'article pour Marine, il saura quoi lui rétorquer.

Mais au-dessus des pastagas de *La Souco*, dans l'odeur douceâtre des alcools, Tistou perd le fil de ses pensées. Non, pis encore : il perd la foi. Après deux pastagas, Micha redevient une gonzesse, au troisième : une encroyeuse qui se la pète ; à partir du quatrième, L'Agachon lui démontre pour la millième fois que lui seul connaît la vie, que tous les autres — ceux qui ne pensent pas comme lui et qui n'auront pas les couilles pour aller voter Marine — sont des pébrons ou des grosses bourges. Parce qu'il ne faut pas sortir de San-Cèri pour voir ce qu'il y a voir et comprendre ce qu'il y a à comprendre.

Qui a fait un coup tordu, la veille ? Qui s'est fait coffrer pour attaque à main armée ? Par qui Jacques s'est-il fait chourer sa caisse ? Qui a manqué de respect à Bernadette alors qu'elle faisait gentiment ses courses ? Qui vend de la drogue à la sortie du lycée ? Qui, sinon ces foutus Arabes ? Et le prix des choses ? Ce qui avait valu un franc et qui vaut maintenant un euro ? Alors, oui, vive Le Pen, et que tous ces fumiers qui disent autre chose aillent se faire foutre ailleurs !

Tistou se sent tiraillé aux limites du supportable. Il lui revient en mémoire ce que Micha a mis des heures à lui expliquer la veille, à savoir que les villes frontistes ne sont pas des modèles de vertu ni de gestion, et que l'exemple qu'ils ont vécu quelques années plus tôt à Toulon aurait même tendance à démontrer que leurs dirigeants peuvent être pires que les autres. Il se concentre, cherche un instant de pause pour s'incruster dans le débat. Il essaie de dire ça à L'Agachon. Se fait rembarrer, illico.

« Mais qu'est-ce que tu racontes ? »

L'Agachon ne serait pas plus interloqué s'il venait de découvrir que le barman lui a servi un *Pacific*.

« Qu'est-ce que tu vas chercher ? »

Il en devient menaçant, avec la veine en travers du front qui jaillit.

« Puisqu'on te dit que c'est plus les mêmes, maintenant ! C'est le Rassemblement ! Le Rassemblement ! »

Alors, vite, Tistou commande de nouveaux pastagas. « C'est pour moi ! », lance-t-il au barman toujours prêt à sauter sur la bouteille de 51 pour refaire d'un geste expert le niveau des mimonettes.

« T'as qu'à venir aux réunions, poursuit L'Agachon. Tu seras moins con.

– Té, et pourquoi pas ? Tant je te prends au mot. Tu serais bien surpris si tu me voyais débarquer. »

Mais tout le monde sait qu'il n'ira pas aux réunions du Rassemblement. Tout le monde pense qu'il s'en fout ; personne ne sait qu'au fond, c'est juste qu'il n'ose pas.

Oui. Les femmes il vaut mieux les regarder de très loin, même Micha. La preuve. À trop l'écouter, à répéter ses conneries de gauche, il finirait par se faire virer de *La Souco*. Et puis faire tant d'effort pour enregistrer ses discours et constater qu'elle a tort sur toute la ligne... Parce que franchement la vie est de plus en plus difficile, et Micha et Guy ne doivent pas sortir souvent pour ne pas s'en apercevoir ou alors ils fréquentent rien que des gens de la France d'en haut. Ceux qui peuvent se permettre le luxe de réfléchir et d'avoir des avis sur tout. Surtout des avis, comme L'Agachon leur cracherait à la gueule s'ils se rencontraient un jour.

*

« Ho ! Tu m'écoutes quand je te parle ?

– Excuse, Pa' », j'étais ailleurs. Qu'est-ce que tu m'as dit ?

– J'ai dit que j'ai téléphoné à Papé, et qu'il faudrait penser à aller le voir. Demain, ce serait bien. Tu étais où pendant que je parlais seul comme un couillon ? »

Tistou s'efforce de trouver quelque chose à répliquer, mais dans sa tête c'est le désordre absolu. Maurice attend, il veut une réponse. Tistou s'affole et ne réussit qu'à produire une série de coups de menton en direction de la machine à hot-dogs.

« Bê, quoi, qu'est-ce tu veux dire en avançant la tête comme un pigeon ? »

D'un coup Tistou se détend, soulagé. Une idée géniale lui est venue.

« Je veux dire que j'étais en train de penser au jour où tu as gagné la machine. »

Il refait son coup de menton en direction de l'appareil. Étonné, son père le dévisage. Ensuite il considère la machine où les saucisses sont en train de cuire, où les petits pains se réchauffent sur leur pic. Il regarde à nouveau son fils, longuement. Il semble stupéfait.

« Alors pendant que moi je te parle, toi tu penses à cette machine. Je peux te raconter n'importe quoi, tu ne m'entends même pas ? Je parle pourquoi, alors ?

– Eh ouais ! fait Tistou, apparemment tout heureux. Je t'ai revu comme tu étais content quand tu as su que tu avais gagné quelque chose.

Même que sur le coup, tu savais pas que c'était une machine à hot-dogs. Hein ? Tu te rappelles ?

— Oui, je me rappelle. Mais bon, c'est pas si important. Ton grand-père est à l'hosto, on sait pas s'il arrivera au bout du mois tellement il est mal en point.

— Si tu veux, on y va demain, voir Papé.

— C'est quand même le moins qu'on puisse faire, non ? Même si c'est pas le grand amour entre nous, c'est quand même mon père et ton grand-père. »

Tistou redevenu silencieux se concentre sur les saucisses enveloppées de vapeur. Il finit par renifler d'un coup sec.

« Tu crois qu'il est cuit ?

— J'en sais rien, tu l'as mis quand ? »

C'est au tour de Tistou d'être déconcerté :

« Je demandais pour Papé, fait-il. Pour son cancer.

— Et comment tu veux que je le sache ? explose Maurice. Tu crois peut-être que je suis dans les secrets du Bon Dieu ?

— Non, mais des fois que les médecins te l'aient dit.

— Les médecins... les médecins, ils en savent pas plus sur la santé que les types de la météo sur la pluie et le beau temps. Ça discute... pour discuter et te raconter toujours la même chose, ils sont fortiches, oui. Mais personne en sait rien quand tu dois mourir. Même eux, avec toute leur science et leurs mots savants, ils n'en savent rien. Et puis quand c'est ton tour, c'est ton tour

et y a rien à faire. Même toi ou moi, qui sait si on verra demain...

– Oh, là... tu déconnes un peu, Pa' ». Laisse-moi passer, je vais sortir les saucisses, qu'elles aillent pas péter comme la dernière fois.

– Pourquoi tu dis que je déconne ? Tu peux me dire pourquoi ? »

Il insiste alors que Tistou bataille pour sortir les saucisses :

« Faudra acheter des pinces. La fourchette, ça vaut rien pour les sortir de là.

– Tu peux me dire pourquoi je déconne ?

– Mais parce que tu es jeune et que... Putain, elles sont brûlantes !... Parce qu'on meurt pas comme ça, du jour au lendemain.

– Ah non ? On meurt pas du jour au lendemain ? Et qu'est-ce que tu fais alors des crises cardiaques et des accidents ? Des gens qui se font flinguer ? Tu crois qu'ils ont tous été agoniser à l'hôpital, avant ? »

Tistou a fini d'introduire les saucisses à l'intérieur des petits pains. Il secoue les doigts, regarde son père en souriant.

« Mais personne va te flinguer, Pa' », et tu n'auras pas d'accident non plus, et ton cœur...

– J'aime pas savoir que tu vas passer la nuit dans ce dancing. Vous buvez et après vous allez vous foutre en l'air en bagnole. Ça me ferait chier qu'un connard prenne la vie de mon minot. »

Tistou le regarde avec son sourire de gosse. C'est tout son père, ça. Dès qu'on s'approche

d'un sujet délicat, il explose et ensuite il saute du coq à l'âne. Le sourire de Tistou est la seule chose qui n'ait jamais changé chez lui. Dans ce visage sec aux traits ingrats passe un authentique rayon de lumière.

« Personne prendra ma vie, Pa », fait-il, d'une voix douce. Et sois sûr que je bois juste ce qu'il faut.

— J'aimerais te croire. »

Tout en parlant, Tistou a mis le couvert. Assis à leur place respective, ils mangent en silence sans se regarder.

« Ils sont bons ces hot-dogs... finit par dire Tistou, la bouche pleine du fondant des saucisses et de la mie viennoise.

— Ouais, ils sont bons. Cette fois tu les as bien faits. L'autre fois les saucisses avaient pété. »

Le silence retombe, on mastique chacun pour soi. On renifle quand la moutarde de Dijon extra-forte pique le nez. De temps en temps Tistou émet des bruits de gorge, son épaule ou son sourcil se soulève dans un petit mouvement rapide. De toute évidence il poursuit un monologue intérieur, cherche à convaincre des parties de lui-même en complet désaccord.

Pa' le regarde à la dérobee. Sacré minot ! Ça lui fera trente ans dans pas longtemps. Trente ans, déjà. C'est lui, Maurice, qui l'a élevé le péquelet. Lui tout seul, depuis l'âge de deux ans. Encore un bébé qu'il était. Pas bien vigoureux, souvent patraque. Il fallait le surveiller comme

le lait sur le feu. Eh oui... changer les couches-culottes, ouvrir les petits pots, cuisiner les soupettes et les purées et plus tard passer le mercurochrome, coller le sparadrap sur les genoux éclatés : c'est lui qui a tout fait. Lui, Momo, qui se levait la nuit chaque fois que montait la plainte faible, l'interrogation angoissée : *Papaaa ?* C'est-à-dire chaque nuit que le Bon Dieu faisait.

« C'est bon, c'est bon, j'arrive, minot.

– Papaaaa ? »

La voix d'oiseau qui sortait de ce corps gracile... Un corps si menu qu'une main de papa couvrait un quart du dos de Tistou. Une main qui avait dû trouver toute seule le chemin vers la douceur quand la cage thoracique aux côtes saillantes se soulevait dans les quintes de toux, l'hiver. L'odeur piquante de la pommade *Vicks* saturait l'air. La chaleur s'amassait dans les paumes des mains de Momo et il faisait tant et tant que la peau du dos, si fine, de l'incarnat virait au cramoisi. Il avait appris la douceur des gestes, la retenue, la délicatesse de l'intention et la patience. Tout ce qui pouvait lui éviter de fracasser ce minot, épais comme une crevette.

Il était vanné, lessivé, Momo, mais ça ne comptait pas. Tistou n'avait pas à le lancer plus de deux fois son *Papaaa ?* Il se levait, Maurice, tout titubant de fatigue, dégoulinant de lassitude, et il trouvait une voix de velours pour lui chuchoter :

« Ça va pitchoun, ça va. Tout va bien, je suis là. Tu as soif ? Tu veux boire ?

— Y a eu du bruit, Papa ?

— Non, rien. Pas de bruit. Rien du tout. »

Au radar, il arquait jusqu'à la cuisine, flinguait ses yeux endormis sous la lumière rude et blafarde du plafonnier, saisissait un verre, le remplissait à moitié d'eau fraîche au robinet après avoir déposé un morceau de sucre dans le fond. Toujours tanguant, il retournait près du fiston qui l'attendait, assis dans son lit, l'expression hagarde. Momo n'éclairait pas la pièce, exprès pour ne pas le réveiller complètement. La lampe du couloir suffisait à rassurer l'enfant. Dans le silence profond de l'appartement se détachait le tintement de la cuillère en inox heurtant la paroi du verre : ting-ting-ting, le temps que le sucre fonde. Momo regardait son fils d'un œil vide, mais une ombre de tendresse tirait les coins de sa bouche vers ses oreilles. Il se voyait faire les gestes que sa mère avait eus dans le passé, si loin. Tous ces gestes qu'il avait dû redécouvrir, s'approprier, dont il lui avait fallu retrouver le sens, l'utilité. Tistou buvait l'eau fraîche et sucrée lentement et à petites gorgées qui descendaient le long de sa trachée dans un bruit de déglutition exagéré.

Maurice récupérait le verre. Par acquit de conscience, il posait une main en travers du petit front. Pas de fièvre.

« Tu crois que tu vas te rendormir maintenant ? »

Maurice restait assis sur le rebord du lit, clignant des paupières, le corps dans un équilibre incertain. À peine la tête maigrichonne avait-elle touché l'oreiller que le gamin fermait les yeux, son visage se détendait et il se laissait couler à pic dans le sommeil. Momo attendait un moment avant de repartir vers sa chambre.

C'était un scénario couru d'avance. Un peu comme si chaque jour avait le pouvoir d'effacer la mémoire de la nuit précédente et de remettre le compteur à zéro.

« Y a eu un bruit, Papa ? »

Peut-être que tout se serait arrêté s'il lui avait dit la vérité :

« Oui, minot. C'était le bruit de la porte d'entrée. Ta mère en a eu marre, elle est partie, elle nous a plaqués. »

Mais que tout pouvait s'arrêter en formulant les choses, Maurice ne le savait pas. Et ce n'était pas à la *Sorbe*¹ qu'il aurait pu l'apprendre. Ailleurs, il n'avait plus vraiment le temps d'y traîner ; même au *Celtic* ou au *Méditerranée*, on ne le voyait plus trop depuis le départ de Françoise. Juste quelques passages à la vitesse de l'éclair avant d'aller récupérer Tistou à l'école. Et puis le *Celtic* ou le *Méd* n'étaient pas

1 La Sorbe est le fruit du sorbier, arbre réputé pour ne pas « travailler ». C'est le surnom qui fut donné à l'Arsenal de Toulon.

des endroits où l'on philosophe, où l'on se tient informé des dernières recherches en matière de psychologie.

À la *Sorbe*, on t'apprenait à feinter, à sortir en douce du matériel pour la revente. Tu pouvais y devenir spécialiste des arnaques et des trafics en tous genres. On t'enseignait comment faire croire que tu bossais, on te donnait l'astuce : prétendre que tu étais ici alors que tu étais là, peinarde dans un recoin à glander ou à travailler pour ton propre compte. Tu t'entraînais à griller des plombes dans les vestiaires, à mettre trois siècles pour enfiler ta tenue de travail, à vider les bouteilles de pastaga en un temps record. Enfin... c'était comme ça à l'époque, avant la transformation, avant le débarquement des commissaires de la Cour aux Comptes, le redressement judiciaire de l'entreprise, le grand dégraissage et les vagues de plans sociaux, les reproches, les accusations publiques et la honte. Avant que Maurice apprenne que ses poumons étaient flingués, saturés d'amiante. Asbestose. C'était l'origine de l'essoufflement, de la toux, de la baisse de régime, de la fatigue. Il lui avait fallu des jours pour mémoriser cette connerie de nom et le dire sans se tromper. Asbestose signifiait que cet amiante, dont on lui avait fait emmailloter les tuyauteries des navires, était venu se loger dans ses poumons. Partout dans ses poumons.

Trente pour cent d'autonomie respiratoire, c'est en gros ce qui lui reste. L'asbestose est une

maladie sans remède ; une de celles dont on ne guérit pas. Comme dirait l'autre : quand tu l'as, tu l'as. Pour lors, on lui prescrit des bronchodilatateurs. Au début, le toubib lui avait prescrit des médicaments à base de cortisone qui n'avait réussi qu'à lui faire prendre du poids. *C'est à tout hasard*, avait-il précisé. Finalement, il avait été démontré que ce genre de traitement ne servait à rien. Il avait arrêté les corticoïdes et utilisait les bronchodilatateurs. Il ne restait plus qu'à attendre qu'ils ne fussent plus ceux-là non plus pour passer à l'oxygénothérapie. Ensuite ? Ensuite, plus rien. La fin des haricots.

Heureusement le pitchoun est là. Toujours dispo. L'autre jour un couillon lui en a sorti une bien bonne :

« Tu aurais une fille, Momo, qu'elle prendrait pas mieux soin de toi. »

Maurice était devenu givré. Qu'est-ce qu'il lui racontait cet imbécile de Toussaint ? Qu'est-ce qu'il insinuait ?

« Tu voudrais quand même pas traiter mon minot de pédé, par hasard ? », avait-il hurlé en s'étouffant.

Toussaint, réalisant un peu tard qu'il avait trop parlé, avait essayé de noyer le poisson.

« Et où tu vas, là ? Je dis qu'il prend soin de toi et que c'est bien. »

C'était mieux comme ça, en effet. Maurice n'avait pas relancé et Toussaint s'était excusé en offrant son coup. Avant l'amiante, il lui aurait balancé une mandale pour que les choses soient

claires. Avant l'amiante, ce n'était pas un balèze comme Toussaint qui aurait pu l'impressionner. Tout gringalet qu'il était le Momo, il en avait descendu, des costauds. Il avait une droite redoutable et, comme son fils, une force étonnante, un punch inouï qu'on n'aurait jamais attribué à des gars si malingres. Avant l'asbestose. Maintenant, s'il lui prend l'envie d'en coller une à qui que ce soit, rien que l'idée lui coupe le souffle, et cette sale toux s'y met aussitôt...

*

« Bon... eh ben... »

Tistou a débarrassé la table, nettoyé la vaisselle et tout bien rangé, sans oublier le petit coup de balai pour enlever les miettes. Depuis un moment, il se trémousse, il ne tient plus en place. Pa' regarde les commentaires du test-match où les Français se sont fait rétamer 36/12. Il grince affreusement, il retarde tant qu'il peut le départ du fiston.

« Allez, vas-y, puisque tu as que ça dans la tête, finit-il par lâcher. Tu vas où ? Au *Poapoa* ?

— C'est *Opoponax*. Pourquoi tu dis toujours *Poapoa* ?

— Parce que j'arrive pas à m'en rappeler, pardi ! Fais pas le con. »

Tistou vérifie qu'il n'oublie rien. Il tâte ses poches. Tout y est. Il a même glissé une capote

dans son portefeuille, derrière la Carte vitale. Le sent-bon est sous le siège de la voiture. Tout y est.

« Va pas traîner avec la raille, tu m'entends ?

– Promis juré.

– Tu parles... tu m'en as l'air d'un promis juré. »

Même si la nuit s'installe, il fait encore une chaleur à crever dans la voiture. Forcément, il n'y a pas de places à l'ombre sur ce parking d'immeuble, et la carrosserie a chauffé tout au long de la journée. Il doit faire au moins trente degrés dans l'habitacle. C'est fou qu'il fasse aussi chaud en juin, une vraie canicule, on n'a jamais vu ça. Une brise, comme un sirocco, vient de la mer. L'air est saturé de senteurs estivales. Goudron ramolli, émanations de bennes à ordures, effluves de sardines ou de mouton grillés sur les balcons et les terrasses. Remugles d'hydrocarbures, de pollutions variées, ambiance du Sud-Est.

Tistou ouvre les portières pour aérer l'habitacle. D'un geste d'acteur, il fait jaillir la flamme de son Zippo et allume une Marlboro. Il regarde loin devant lui, reproduisant l'image du cow-boy de la publicité, les yeux fixés sur une route imaginaire qui s'étire à perte de vue.

« Cherrie, il murmure, Cherrie. »

Les réverbères du parking commencent à se détacher franchement sur le ciel qui s'assombrit. Cherrie... est-ce qu'elle viendra ce

soir à l'*Opoponax*? C'est certain. Elle sera là, avec ses deux copines et Steph, son frère chaperon. Pourquoi ne viendrait-elle pas? Il essaie seulement d'instiller le doute en lui afin de ressentir un petit pincement au cœur. La preuve de ses sentiments pour elle tient dans ce picotement d'inquiétude. Si elle ne venait pas ce serait un tourment, un chagrin, une punition qu'il lui faudrait endurer pendant toute la semaine à venir. L'impression de ne plus exister. Non, il se secoue. Cherrie sera là et qui sait si, elle aussi, ne serait pas en train de se demander si Tistou... Non, il doit se calmer.

C'est idiot, malgré tout ce qu'il sait au sujet des femmes, il ne peut s'empêcher de rêver à Cherrie. D'ailleurs, tout à l'heure, devant la machine à hot-dogs, quand Pa' lui parlait de Papé, c'est à elle qu'il pensait. Il était tellement immergé dans sa rêverie que Pa' s'était estompé jusqu'à disparaître.

Ce soir allait être différent des samedis précédents. Il le sentait. Quelque chose d'étrange lui inspirait cette idée, une intuition qui faisait chaud et bizarre à la fois ; la sensation que quelque chose de neuf allait se produire. Elle s'approcherait de lui, elle accepterait de danser avec lui. C'est cela. Elle le saisirait par la main et l'entraînerait sur la piste et là, elle se mettrait à onduler comme Uma Thurman dans *Pulp Fiction*. Elle lui ferait le geste des doigts sur les yeux. Lui, il attendrait le dé clic et, comme

Travolta, il se mettrait à remuer le bassin et tout le corps.

Tout à l'heure, quand il a dit *ils sont bons, ces hot-dogs*, c'est qu'il voulait arrêter le film qui jouait dans sa tête. Cherrie se pressait contre sa poitrine avec un tel enthousiasme, elle répondait avec un tel abandon... Il avait pris peur qu'alerté par un quelconque signal, Pa' pénètre dans sa tête et le surprenne en train de se perdre dans le piège tendu par la perfide Cherrie.

2

Un ange nommé Cherrie

Avant de démarrer le moteur, il a cherché en tâtonnant le flacon d'eau de toilette planqué sous le siège de l'auto. C'est *Shock For Him* de Calvin Klein. Il l'a acheté hier. Il s'est laissé conseiller par la vendeuse du *Sephora* de *Mayol*. Elle lui a assuré qu'en faisant ce choix il ne commettrait aucune faute de goût, que c'était classe et tendance ; le parfum préféré des femmes. Quatre-vingt-douze euros le flacon avec vaporisateur, quand même. Mais ce n'est pas le moment de regarder à la dépense. Il aimerait qu'elle vienne l'embrasser, qu'elle apprécie ce parfum, qu'elle lui en demande le nom. Il lui répondrait qu'il existe *Shock For Her*, et que si cela lui fait plaisir, il est prêt à le lui offrir. Il se vaporise le cou et la poitrine, écartant sa chemise en jeans, puis rebouche le flacon et le replace sous le siège.

Et maintenant, go. Direction l'*Opoponax*. À condition d'éviter les boulevards côtiers, il ne rencontrera pas trop de circulation. Il est encore

un peu tôt pour la rentrée en boîte, quant aux promeneurs du samedi soir, ils sont déjà chez eux, plantés devant la télé.

L'*Opoponax* se situe à douze bornes de chez lui, pas très loin de chez Guy. C'est une espèce de bunker métallique érigé près de la plage, de l'autre côté du Boulevard de la Mer. Si près de l'eau que certains clients en profitent pour aller prendre le fameux bain de minuit, à poil dans une mer d'encre, histoire de se remettre de leurs danses frénétiques.

Ça ressemble à une belle plage de sable fin. Avant, cet endroit était une étendue de rochers et de galets, mais les touristes n'aimant pas le contact des galets, la mairie fait apporter des tonnes de sable qui foutent le camp dans l'eau dès l'hiver venu, étouffant le fond marin et flinguant toute vie sur des centaines de mètres. À la fin du printemps, une entreprise rapplique pour débarrasser la plage de quelques tonnes d'algues à moitié décomposées et dans lesquelles nichent des colonies de parasites. Une fois le sol mis à nu, des camions viennent en procession remplacer les tonnes d'algues par des tonnes de sable de rivière dans lequel les estivants pourront enfouir mégots de cigarettes, emballages en plastique, chewing-gums mâchés, bâtons de glace, capsules, et toutes les saloperies qui traînent au fond de leurs poches.

Sur la droite en regardant la mer, sauvegardé par le Conservatoire du Littoral, un bosquet de pins parasols et de tamaris centenaires dont les

ramures traînent au sol. Elles forment une espèce de rideau de fanfreluches derrière lequel vont se dissimuler les couples de l'*Opoponax*, ceux qui ont envie de tirer un coup vite fait. Le sol est jonché de capotes usagées, de mégots et de canettes vides. De seringues aussi, mais très peu. Les clients de l'*Opoponax* préfèrent le crack, la coke, l'ecstasy, la clear. Ce qu'ils veulent c'est du speed. Tenir toute la nuit et être encore debout au matin, avec des têtes de déterrés, des yeux exorbités, des muscles tendus, bandés, prêts à enquiller le dimanche. On entend même dire que du GHB circule, mais ça reste à voir.

La came, Tistou n'y touche pas sauf un petit joint de temps à autre. Il déteste se sentir perdre les pédales.

Cherrie ne se drogue pas, ça, il en est sûr. Elle boit des jus de fruits additionnés d'un peu de vodka ou de la bière. Tistou ne l'a jamais vu fumer. Elle vient pour s'amuser et c'est tout.

Cherrie c'est la sœur de Steph. Un des rares copains d'école qui ne se moquait pas de la longueur de sa bistouquette et que Tistou a continué à fréquenter après que les deux garçons avaient été dirigés vers des horizons différents : Steph vers la mécanique, Tistou vers un CAP de chauffagiste.

Cherrie est plus jeune qu'eux d'une dizaine d'années. C'est la caganis de la famille, la gamine à laquelle Manette ne s'attendait pas.

Question d'hormones, lui avait expliqué le gynéco ; même si elle n'avait plus eu ses radadas pendant deux ans, cela ne signifiait pas automatiquement qu'elle était ménopausée. Elle aurait dû savoir cela. Pourquoi ne le savait-elle pas ? Elle ne lisait pas *Femme Actuelle* ? *Prima* ? Et elle qui avait déjà trois gars, est-ce qu'elle ne s'était pas un peu doutée de quelque chose ? Non, Cherrie était arrivée en douce. Elle s'était installée sans bruit, sans écœurements matinaux, et à presque cinq mois de grossesse, il était trop tard pour la faire passer. Les prélèvements de liquide amniotique n'avaient détecté aucune trisomie. Pour se faire pardonner, Cherrie était née belle comme un cœur. Toute calme, elle était devenue une enfant sereine, puis l'adolescente paisible qui avait fendu le cœur de Tistou quelques années plus tôt.

Les gars étaient installés dans la chambre de Steph, ils écoutaient un morceau de rock antédiluvien que Tistou avait fait graver sur un CD : *Iron Butterfly In-A-Gadda-Da-Vida*, et ils fumaient un petit stick en liquidant une *Jenlain*.

Sans s'annoncer, Cherrie était apparue dans la chambre de son frère. Il s'en souvenait comme si c'était hier. Il n'avait jamais vu une nine aussi séduisante. Elle était enrhumée, ce qui n'ôtait rien à ses charmes, au contraire. Vêtue d'un cycliste qui lui arrivait à mi-mollet, elle portait plusieurs pulls enfilés les uns pardessus les autres, de grands pulls à grosses mailles qui la

rendaient encore plus fine et plus frêle. Ses cheveux étaient emmêlés. Elle tenait difficilement les yeux ouverts. Aux pieds elle avait des chaussettes aussi grossières que ses pulls. Elle était restée tanquée dans l'encadrement de la porte, debout sur une jambe qu'elle frottait de son autre pied. Serrant autour d'elle ses remparts de laine, elle avait demandé d'une voix de souris si son frère avait des mouchoirs en papier. Elle reniflait.

Ni Steph ni Tistou n'avaient de Kleenex.

« Je vais prendre du PQ », avait-elle conclu.

Elle était repartie vers sa chambre.

Malgré la différence d'âge qui aurait dû en faire des étrangers, Tistou avait aussitôt senti quelque chose batifoler en lui. Une fois la porte de la chambre refermée, la pièce lui avait semblé plus petite, encombrée, et il se demandait ce qu'il faisait là, à écouter un rock dépassé, à rejouer une scène de l'adolescence. Tout y était : leurs corps affalés sur le plumard de Steph, leurs regards vidés par la bière et l'herbe. Tout y était sauf que Steph n'accompagnait pas le groupe en jouant d'une basse invisible, sauf que lui ne reprenait pas le rythme en frappant des mains sur ses genoux osseux. Qu'est-ce que Cherrie avait pu penser d'eux, de lui ? Il se sentait comme s'il avait couru un sprint de dératé dont le parcours aurait abouti au bord d'un précipice. Il se sentait vidé, prêt à planer, repu et affamé. Il s'était dit que ce devait être cela l'amour : une

sensation inconnue qu'il ressentait pour la première fois.

Une gamine. Ce jour-là, c'était bien le diable si elle avait treize ans. Cette rencontre l'avait bouleversé. Le coup de foudre... il comprenait soudain le sens de l'expression. Un été, en Auvergne, il avait découvert ce qui se passe quand tombe la foudre. Le berger qui gardait ses brebis près des bâtiments de la colonie de vacances était revenu titubant, défiguré par la sidération. La foudre venait de frapper le troupeau de son fouet de feu. Une douzaine de bêtes avaient été électrocutées et gisaient les quatre pattes en l'air, à moitié carbonisées. L'extrémité du fouet avait cinglé le dos du berger qui s'éloignait à cet instant vers un abri sous roche. Le tison de la foudre avait zébré son chapeau et son pardessus. L'esprit de l'homme aussi semblait marqué au fer. Il marchait sans savoir où aller, titubait et posait sur le monde un regard absent. Ses mots brouillés cherchaient le sens des choses. La tête du berger carillonnait et ses gestes semblaient tâtonner vers des objets invisibles.

La nuit, Cherrie poussait la porte de la chambre de Tistou. Elle restait un moment tanquée dans l'embrasure, puis s'approchait du lit. À chacun de ses pas, le souffle de Tistou se faisait plus court, tout son corps se mettait à bouillir et, serrant les mâchoires, il interdisait à sa main de descendre sous le drap, là où *l'autre*

attendait goguenard, la gueule ouverte, prêt à engloutir la petite et ses jeux d'enfants.

Tistou craignait de devenir fou. Le mal, s'il s'agissait bien de cela, avait été fait. Épouvanté à l'idée de se retrouver face à la gamine, terrifié par l'ampleur de sa passion, il avait décidé de ne plus fréquenter Steph, de se concentrer sur le boulot et de chasser Cherrie de ses pensées.

Cherrie s'en était allée rejoindre d'autres souvenirs interdits. Elle avait pris place dans son cimetière secret. Il lui avait trouvé un endroit exquis et l'y avait installée avec délicatesse. Une petite tombe d'albâtre se dressait tout près d'un saule pleureur aux formes nobles et dont la frondaison se déclinait en reflets vert tendre. C'était la tombe d'un enfant, d'un ange, comme on en voit encore dans d'antiques cimetières. Elle semblait flotter dans la lueur des écharpes de brume. Le soleil, à peine plus brillant qu'une étoile, achevait de donner à la scène le caractère irréel et virginal dont Tistou avait tant besoin pour calmer les pulsations de la bête.

Le cimetière secret de Tistou comptait d'autres tombes moins romantiques que celle de Cherrie, et sur lesquelles il n'allait jamais se recueillir. Il se contentait de longer d'un pas rapide les avenues où elles se succédaient. Les tombes des salopes.

La plus imposante de toutes était pas mal tarabiscotée. Noire et moirée, elle trônait à la

place d'honneur près de l'entrée. C'était un genre de mausolée tape-à-l'œil, le bling-bling des macchabées. La tombe de la femme venimeuse qu'il aurait pu appeler maman. La statue en pied, hyperréaliste, c'est lui-même qui l'avait réalisée d'après l'unique indication fournie par Pa' : une putain.

La première pute qu'il avait rencontrée, rue Pierre Séward, avait les cheveux rouges. Ce n'est pas elle qui lui avait fait découvrir les joies de l'amour, il n'avait pas trouvé le courage. Elle avait l'âge d'être sa mère et ça lui avait fusillé l'envie. Même *l'autre* s'était écrasé, pour dire ! Elle l'avait appelé *mon minou*. *Tu montes, mon minou ?* Son image s'était gravée sur le disque de sa mémoire. Elle était attifée d'un manteau court, taillé dans une peau synthétique façon léopard. Elle avait les traits grossiers des femmes sans illusions. Ses jambes grasses, boudinées dans des bas résille, lui avaient rappelé les rosettes qui pendaient chez le charcutier Deleaud.

C'était elle qui avait servi de modèle à la statue en pied qui ornait le marbre de la tombe numéro un. Elle gardait l'entrée du cimetière, comme une chienne. Il fallait qu'il accélère le pas, détournant le regard, mains enfoncées dans les poches et sifflotant avec le détachement de l'homme n'ayant rien à craindre, rien à cacher. La pute le hélait chaque fois, elle cherchait à attirer son attention. Elle produisait avec ses lèvres le son qu'on fait pour appâter un minet.

Le cimetière était vaste et se garnissait chaque année de nouvelles tombes. Certaines à peine ébauchées comme celle de la caissière de *Casino* : quelques pelletées de terre qui formaient un monticule, une brassée de fleurs en plastique.

Là-haut, au sommet du tertre, le saule pleureur indiquait l'emplacement de la tombe de Cherrie. C'est là que ses pas le portaient sans quêter d'assentiment. L'âme en peine, il s'asseyait à distance et rêveur, contemplant l'azur.

*

Quatre semaines plus tôt, Cherrie était revenue d'entre les morts. Jamais il ne l'aurait reconnue. D'ailleurs il ne l'aurait même pas remarquée, noyée qu'elle était dans la foule bigarrée de la discothèque.

La salle de l'*OpoPONAX* est scindée en deux espaces. Le plus petit est réservé aux gars du genre Tistou. Ils sont quelques-uns à ne venir que pour boire et jeter un œil détaché vers les danseurs endiablés. Eux sont regroupés en une grappe informe et mouvante sur la piste en forme d'amphithéâtre. Un gradin à trois niveaux court sur les deux tiers de la circonférence. Face au gradin, la cabine du DJ. L'essentiel de

l'*Opoponax* est dédié aux corps éclatés par la lumière des stroboscopes et au son déchiqueté par les enceintes surdimensionnées.

Dans le vacarme et les éclats de lumière, Tistou perché sur un tabouret de bar était scotché au comptoir. Steph, qui venait de le reconnaître, s'était frayé un passage jusqu'à lui. Il avait posé une main sur l'épaule de Tistou, l'avait fait tressaillir au moment où le DJ Oswald JFK, après avoir braillé une annonce assaisonnée par la réverbe de la table de mixage, lançait la soirée sur son leitmotiv de la saison, un ancien tube d'Olga de Souza. À peine la chanteuse lançait son appel acide – *This is the rythm of the night* – que tous les corps bandés entraient en transe. C'était le moment tant attendu. Tistou ne pouvait jamais se retenir de balancer aussitôt la tête d'avant en arrière. *Ze rivim*, chantonnait-il. *Ze rivim itounaït*.

La main sur l'épaule l'avait tellement surpris qu'il s'en était de peu qu'il lâche sa bière. Après avoir reconnu le visage de Steph tout près du sien, il se sentit pris d'un vertige.

« Oh, Steph ! C'est toi ? Qu'est-ce tu fais là ?

– Comme toi ! avait hurlé Steph pour se faire entendre malgré le déferlement de décibels. Pourquoi tu restes seul ?

– Hein ? avait hurlé Tistou à son tour.

– Prends ta bière et v... »

La suite s'était perdue dans le vacarme : DJ Oswald JFK venait de pousser le son au maximum. Comme un possédé, il passait en

boucle *Night-Night-Night*, sautant sur place et lançant des gestes hallucinés en direction de la foule. Puis il relâchait la musique alors que les danseurs électrisés continuaient à hurler, certains brandissant les doigts en forme de cornes au-dessus de leur tête, d'autres leur majeur dressé, d'autres encore le poing fermé.

Tistou n'avait rien entendu de la phrase de Steph, autrement il aurait appris que Cherrie était là, quelque part, perdue dans la foule hystérique. Il s'était laissé glisser du tabouret, emportant sa bouteille de bière à moitié pleine.

Steph et ses copains s'étaient installés sur le gradin *lounge*. Ici, presque en face de la cabine de DJ Oswald, le boucan était encore plus difficile à supporter qu'au bar. Tistou avait serré des mains inconnues avant de prendre place. Même s'ils ne pouvaient pas communiquer, cela lui faisait plaisir de retrouver son ami. De temps en temps, Steph tournait ses regards vers lui et, entre les flashes, Tistou reprenait le fil d'une histoire brisée. Le DJ enchaînait des compositions personnelles, partout les corps s'agitaient. Au bout d'un moment, trois filles étaient revenues de l'arène. Elles titubaient et se heurtaient en riant.

Tistou avait sursauté. Il avait dû crier en s'adressant à Steph, car les autres donnèrent l'impression de l'avoir entendu.

« Mais c'est Cherrie ! »

Oui, c'était bien elle, c'était Cherrie. Plus rien à voir avec l'adolescente enrhumée, tanquée quelques secondes d'éternité dans l'embrasement d'une porte. Plus rien à voir avec l'ange de la tombe d'albâtre. Cherrie était là, bien là, en chair et en os, faisant face à Tistou, rayonnante dans la splendeur de ses vingt ans. Steph avait attrapé sa sœur par la main pour l'attirer vers lui. Elle s'était penchée, tanguant sur ses talons comme une fille à moitié saoule. Il lui avait hurlé quelque chose à l'oreille. Cherrie avait redressé la tête et d'un regard vague avait passé en revue les gars attablés. Ses yeux avaient finalement réussi à se focaliser sur Tistou qui attendait, transi. Elle l'avait examiné sans manifester de véritable expression. Les éclats de lumière qui zébraient son corps la rendaient irréaliste, presque divine. Steph l'avait de nouveau tirée par le bras pour lui hurler à l'oreille et, entre deux flashes blancs, Tistou vit qu'elle lui adressait un bref signe de la main.

Cherrie était revenue d'entre les morts. Le reste de la soirée n'avait été que serremments de cœur chaque fois qu'elle quittait sa place pour aller se noyer dans l'arène. Puis c'était l'attente pénible jusqu'à ce qu'elle émerge, plus défaite, excitée, en sueur au fur et à mesure que la nuit se consumait.

Quand il avait finalement touché son lit, harassé de fatigue aux premières lueurs du jour,

il s'était laissé couler dans un sommeil lourd et presque malsain.

*

Cherrie, Cherrie... Depuis un mois il n'a plus que ce nom dans la tête et ce secret dans le cœur. À la pêche avec Guy et Micha, bien calés dans les rochers, quand ils se mettent à chanter tous ensemble *mais qu'elle est belle qu'elle est belle qu'elle est bleue*, c'est à elle qu'il pense. *Bleu comme tes yeux... ça me rend heureux*. Heureux, oui, peut-être, non, certainement. Cherrie, enfant ressuscitée femme, occupe toutes ses pensées. Elle a débarqué sur l'écran noir de ses nuits, elle l'envahit, elle est partout. Il bénit l'idée qui lui était venue d'aller à l'*OpoPONax* plutôt qu'au *Mai Tai* ou au *Saxo*. Il se répète que le destin doit y être pour quelque chose.

Il l'a revue les samedis suivants, toujours en compagnie des mêmes deux copines, de Steph et ses potes.

Depuis son retour, Tistou passe devant les videurs de l'*OpoPONax*, l'allure décontractée, sourire de l'habitué au coin des lèvres, prend une bière et se rapproche du gradin. *Ze rivim itounaït*. Cherrie est assise près de Steph ou frétille dans l'arène. Il s'efforce de ne pas trop la regarder, faisant mine d'être là pour son frère, prenant l'air dégagé et complice « entre mecs ».

Cherrie évolue plutôt loin de lui. Elle part danser avec ses copines et ne revient vers le groupe que pour reprendre son souffle ou boire un jus de fruits, les cheveux et le visage trempés de sueur. À l'attention de Tistou, elle a tout au plus un vague salut. Elle s'assoit près de Steph, tout contre lui, passe ses jambes nues par-dessus celles de son frère afin de placer ses pieds le plus haut possible pour soulager sa circulation. Quand un gars de la bande tente d'attraper son mollet ou de peloter sa cuisse, elle l'en dissuade d'un coup de pied bougon, puis elle lance ses jambes en l'air et d'une détente du dos se retrouve debout et repart en dansant vers l'arène. *Elle se laisse pas faire*, pense Tistou. *Sauvage comme une panthère.*

Une chose est certaine, Cherrie ne sort avec aucun gars du groupe. C'est tout juste si elle leur prête attention. Elle préfère se trémousser avec ses copines. Tistou a bien observé le manège. Si elle part danser avec l'un d'entre eux, cela ne lui produit aucun plaisir manifeste. Elle disparaît avec lui quelques minutes et revient, un air d'ennui gravé sur le visage. Et quand l'un d'entre eux avance une main vers elle, il a l'impression que c'est plus une façon de la faire bisquer, de tester ses réflexes plutôt que de la draguer. Après tout elle est la sœur de Steph. Aucun d'entre eux ne se s'amuserait à lui manquer de respect. Steph pourrait être violent. Peut-être avait-il changé, mais peut-être pas. Au bahut il

avait toujours un canif planqué dans la santiag, et il valait mieux ne pas le chauffer. Les gitanos de la Baucaire lui en avaient appris un rayon sur les façons d'utiliser une lame.

Et peut-être aussi que Cherrie ne se laisse pas faire parce que ces types sont un peu machos, en vrac, pas très raffinés, pas vraiment la classe, quoi. Les bonnes manières, ça doit quand même compter pour les filles, non ? En vérité, il y a plein de choses qui comptent énormément pour les filles. Pas uniquement les trucs simples comme faire des petits cadeaux ou être attentionné ; des trucs beaucoup plus compliqués, au plumard par exemple. Elles n'arrêtent pas d'en parler dans les magazines *Cosmo*, *Vital*, *Marie-Claire*, à croire qu'elles sont toutes des chaudasses. Rien qu'à lire les titres qui ne parlent que d'orgasme, de plaisir, d'art de jouir, tu te dis que t'es pas arrivé. C'est sûr qu'il faut se donner la peine et qu'avec une fille aussi belle que Cherrie la partie n'est pas gagnée d'avance. Mais justement, puisqu'elle a l'air de n'apprécier aucun de ces types, ne serait-ce pas le signe qu'il a une chance lui, Tistou, s'il sait les trouver, les bonnes manières ?

Alors que se dresse devant lui l'éclat froid du bâtiment métallique de la discothèque, Tistou tourne et retourne ces questions lancinantes qui ne cessent de s'emmêler, s'entrechoquer, se contredire.

Il y a de nombreuses places libres sur le parking de la plage qui s'étire du côté opposé au Lungomare. Le vent chaud s'est calmé. La nuit est venue, la mer scintille. Pas une vague, juste un clapotis incertain. Tistou gare sa voiture sous un réverbère. L'horloge du tableau de bord indique vingt-deux heures trente. Parfait. Avec son impression que ce soir c'est le grand soir, il préfère être un tantinet en avance. Steph et Cherrie arrivent autour de vingt-trois heures. En les attendant, il commandera une bière bien fraîche, après toute cette touffeur, une boisson glacée sera un vrai bonheur. Et il ira prendre place sur le gradin, là où la bande aime s'installer.

Quand il passe devant eux, les malabars de l'entrée le toisent avec l'air de géants regardant filer un insecte. Tistou les salue, aimable. Les bonnes manières elles commencent par là. Se montrer courtois en toutes circonstances, même avec des videurs au crâne rasé, aux tatouages de Maoris made in La Ciotat.

Il commande une bière au barman, fait une plaisanterie, paie, et du pas désinvolte de l'habitué se dirige vers le gradin partiellement vide. Dans l'arène trois cagoles perchées sur pilotis flambants neufs se dandinent sans entrain. Déserte, la cabine du DJ baigne dans une lumière verdâtre d'aquarium. Une bande-son dégouline des enceintes, les lumières

clignotent, elles éclairent encore assez franchement les scènes d'un début de soirée ; un samedi soir aigre et indécis. La salle sent le rance. Relents de désinfectant associés à l'odeur tenace de la transpiration humaine.

Des silhouettes nouvelles se détachent dans les flashes. À chaque apparition, Tistou tréssaille. Il se dit qu'il ne devrait pas être si tendu. Pourquoi ce suspens, cette inquiétude, alors que c'est sûr et certain, d'un instant à l'autre Steph apparaîtra en tête de sa smala. Il jettera un coup d'œil circulaire, du geste saluera quelques mecs qui opineront du chef sans quitter leur place. La dégaine de Steph... classieux, détaché, toujours à l'aise comme s'il régnait sur le peuple au lieu de n'être qu'un mécano qui doit se laver les paluches avec des tas de produits spéciaux pour ne pas garder les ongles cernés du noir des graisses. Steph va arriver. Derrière lui, repoussant ses cheveux d'un mouvement de tête, Cherrie avancera avec la souplesse et la puissance d'une panthère en équilibre sur d'interminables talons qui lui dessinent d'interminables jambes.

Ses yeux s'allument d'une lueur d'espérance à chaque nouvelle arrivée. Les battements de son cœur accélèrent un peu, mais ce n'est jamais Steph.

Les clients entrent par petits groupes. Certains, les moins argentés, ont déjà consommé de sérieuses quantités d'alcool ailleurs, dans leur voiture, et ils entrent bien

imbibés ou la pupille dilatée par les lignes blanches. D'autres, corps tendus ou nerveux, font leur entrée, jetant autour d'eux des œillades méfiantes ou belliqueuses. La crème du samedi soir.

Le temps s'écoule, s'éloigne de Tistou égaré, solitaire, affalé sur la banquette en skai. DJ Oswald JFK commence à s'activer derrière ses consoles, le style des morceaux de musique change et le volume du son va crescendo.

Bientôt, cela ne saurait tarder, viendra le fameux moment de silence. L'intermède muet, précurseur de la frénésie qui compense toute une semaine de soumissions panachées. L'éclairage se figera juste avant que DJ Oswald module son cri sauvage, vague imitation de Tarzan. Puis il enverra une série de battements qui font vibrer les enceintes et prennent au ventre, et ces mêmes battements évolueront dans leur intensité et leur tonalité jusqu'à ce que la voix perçante d'Olga de Souza se superpose aux basses et s'expulse des enceintes pour pulvériser les tympans : *This is the rythm of the night*. À partir de là, c'est parti, les corps oublient leur joug, les derniers lambeaux de servitude explosent pour laisser place à l'ivresse. Plus aucune trêve jusqu'au matin.

« Salut, Tistou ! On peut dire que tu es ponctuel, toi. »

Il ne l'avait pas vue arriver, et voilà qu'elle est devant lui. Cherrie se penche, laissant voir ses

seins par l'échancrure de son bustier. Son haleine embaume la fraise synthétique des chewing-gums. Elle embrasse les joues creuses.

« Tu sens vachement bon ! », fait-elle.

Elle replonge le visage dans le cou de Tistou et renifle.

« Whaou ! »

Tellement pris au dépourvu, il en bafouille.

« C'est *Forime* de *Clavin Kein* ».

La réplique qu'il avait répétée des douzaines de fois tout en rêvant à cet instant béni lui file entre les doigts. C'est maintenant qu'il faudrait lui annoncer qu'il existe aussi *For Her*, et qu'il est prêt à lui en offrir un flacon. Mais Cherrie ne lui en laisse pas le temps, déjà elle s'est redressée et presque un mètre les sépare. Ses deux copines se sont rapprochées d'elle, l'encadrent comme deux gardes du corps en jeans moulants, bustiers hyper courts, balcons fleuris de breloques, lobes d'oreilles tendus par des pendeloques. Elles se tiennent bien droites sur les pilotis qui les grandissent des vingt centimètres que la nature ne leur a pas offerts, puis se laissent tomber sur la banquette toutes les trois en même temps.

« Hein ? », demande Tistou.

Cherrie répète plus fort ce qu'elle vient de lui dire.

« Steph ne vient pas, ce soir ! comprend-il. Je suis avec... »

Il ne saisit pas le nom des deux merluches qu'elle désigne du doigt. Elle croise haut ses

jambes entièrement nues, c'est à peine si le mini short en jeans recouvre la fesse. Sa peau a la couleur du caramel.

Mais à peine ont-elles incrusté leurs marques dans le skaï, que les revoilà debout : l'instant de silence et de lumière figée, l'appel pour lequel elles sont venues est arrivé. D'un seul mouvement, elles se sont extirpées de la banquette. Le martèlement des basses commence. *Pan-pan-pan-pan-pan-pan* et là-haut, DJ Oswald brandit le poing en direction de la foule qui s'agglutine sur la piste. *Pan-pan-pan*, il laisse monter la pression. Il attend le moment propice, laisse venir le frisson qui tend les corps, bande les muscles. Avec l'instinct du fauve, il guette le moment exact de la communion de masse et, quand il sent son imminence, jette son hurlement que tous les gosiers reprennent en chœur *ahhhiiiiiihaaaaa !*

Cherrie quitte le gradin pour se noyer dans la foule. Elle avance sur ses semelles hautes comme des tours, posant un pied devant l'autre comme si elle évoluait sur un câble. Elle renverse la tête en arrière pour se joindre au cri de la bête *ahhhiiiiiihaaaaa*, et subitement se déhanche sur un rythme hallucinant.

La boîte entière est suspendue à ce cri qui n'en finit pas et que le DJ duplique sur sa table de mix. Les coups de boutoir dans le ventre sont devenus insoutenables. Dans un fondu enchaîné, les basses se distordent et la voix

perçante d'Olga déchire la nuit. La foule s'agite, se tord, s'agglutine et explose. Ça fiche le tournis. Il ne voit qu'elle et se désespère quand une autre silhouette obstrue son champ de vision. Cherrie. Il la voudrait seule dans l'arène. Il n'aime pas qu'elle soit perdue comme une sardine dans un banc qui se déforme sous la poussée des grands squales. Mais elle, elle ne ressent rien de tout cela. Elle danse. Elle dansera jusqu'au bout.

Après avoir enchaîné les jetés de tête, les déhanchements, les moulinets de bras, toute une suite de figures complexes autant qu'ineptes, Cherrie a fini par revenir s'effondrer près de lui. Elle est en nage, ses fins cheveux plaqués sur son front collent à ses tempes. Elle halète.

« Viens ! hurle-t-elle. Reste pas là comme une moule sur son rocher ! »

Elle tire sur son bras en se cambrant pour mettre plus de force dans son mouvement. Ivre déjà, il se laisse entraîner à sa suite. Elle a une telle énergie qu'il se sent comme soulevé et aspiré par un courant irrésistible. Elle se fraie un chemin, fend la foule compacte. Et voilà que le banc de sardines affolées s'est refermé sur eux, les emportant instantanément dans leur ronde folle. Cherrie lui tourne le dos et se met à onduler en suivant le rythme saccadé de la musique techno. Un instant, Tistou se sent largué et ne sait que faire de son corps. Cherrie vire sur elle-même et ils se retrouvent nez à nez.

Elle le regarde et rit. Il voit ses lèvres remuer. Elle lui parle. Que dit-elle ? *Vas-y ! Lâche-toi !* Elle rit et redouble ses déhanchements, ses moulinets.

Elle apparaît, disparaît dans les flashes. Il perd son visage et le retrouve, métamorphosé à chaque shoot. Il pense à John et Uma. Dans le film de Tarantino, il n'y a pas ces lumières aveuglantes qui lui donnent l'impression d'évoluer dans deux mondes à la fois : l'un aveuglant et l'autre aveugle.

Il devrait se sentir heureux, il devrait rire aussi. La foule éloigne Cherrie. Il s'essaie à hurler dans le vacarme. Il voudrait dire *ne me quitte pas* ou *que je t'aime* à la fille que la marée lui arrache. Que la marée emporte. Autour de lui tous ces inconnus s'époumonent, gesticulent, c'est chacun pour soi, sans se préoccuper des autres.

Tistou se lâche enfin, jette ses bras au plafond. Il crie « Cherrie ! » Une fois, deux fois et plus fort encore « Cherrie ! » Un gars à la coupe de footballeur reprend « Ouais ! Chérie ! Ouais, ouais, ouais ! » Mais Cherrie n'entend pas, une vague l'a emportée plus loin, elle ondule, elle saute, se distend, s'éclate et se recompose dans les flashes multicolores.

Tistou se sent transporté dans cette expérience nouvelle. C'est la première fois qu'il se retrouve dans la nef avec les autres fous. Jusque là, il était toujours resté sur la berge, se contentant de hocher la tête ou de battre la

mesure avec son pied. Il n'avait jamais plongé. Il n'avait jamais osé. Une onde d'excitation le traverse comme un courant. Dans les jeux de lumière, il se découvre seul. Seul, au large d'un océan de chair.

Cherrie est quelque part devant lui, elle ne cesse d'apparaître, disparaître. Il voudrait l'immobiliser un instant, mais ses yeux la perdent sans cesse. Chaque fois qu'il retrouve son image, il la découvre nouvelle, différente, méconnaissable. Il la quitte, tête à la renverse et hululant vers le plafond comme une méduse en furie ; il la retrouve entourant sa tête de ses bras, donnant l'impression de se protéger de coups invisibles. Elle se fond dans la nuit intermittente puis ressurgit de l'onde, bras tendus, visage illuminé d'expressions suggérant la surprise, la démente ou l'ivresse, cheveux défaits, mouillés, collés aux tempes.

Tistou abandonne son corps au rythme de la foule. Des zombies le heurtent, le bousculent, frottent leurs carcasses à la sienne. Autour de lui, le monde intermittent devient à chaque instant plus indéfini, les êtres qui le peuplent se font impressions fugaces, imprécises et sans visages définis.

Dans un flash, il croit apercevoir des mains d'homme posées sur les seins de Cherrie. Il se sent électrisé. Il a beau écarquiller les yeux, l'image a disparu. Éberlué, il continue à sauter sur place, agité de la tête aux pieds par le rythme hypnotique de la musique. L'image revient à

l'improviste. L'homme est grand, sombre, il se tient dans le dos de Cherrie, les bras passés autour de sa poitrine, on dirait bien qu'il a sorti les seins du petit bustier et qu'il les pétrit.

Tistou perd d'un coup le rythme de la danse collective. Il doit immédiatement se rapprocher de Cherrie. Mais pour cela il faudrait pouvoir bouger, se désincarcérer des corps amassés sur lui. Il bande les muscles, commence à jouer des coudes, s'empêtrant davantage dans la mer de chair. Un coup de fesse le repousse plus loin. Il perd l'équilibre, se rattrape en s'accrochant in extremis à un bras qui se secoue aussitôt. Des bouches vocifèrent *oh ! mais tu es pas bien toi ? Lâche ma femme, clave-toi !* il s'excuse, se hisse sur la pointe des pieds... Le faisceau de lumière revient vers lui, balaie la salle, l'éblouit et éclaire Cherrie. Pas de mec en vue. Elle répète inlassablement les mêmes figures, claque les mains en rythme au-dessus de sa tête, les yeux aveugles.

Tistou se sent soulagé. D'un coup, toute la tension accumulée quitte son corps. Il a eu la berlué, ce n'est que cela. Avec cette lumière qui fracasse tout ce qu'elle touche, les coups de basse dans l'estomac, il a fini par s'égarer dans l'interstice entre les mondes réel et imaginaire. La cohue, la confusion naissant de toute cette bousculade l'auront déboussolé. La musique, l'ambiance ne lui avaient jamais fait cet effet quand il se contentait de rester sagement assis sur la berge.

Il a envie que le vacarme cesse et que les faisceaux de lumière s'éteignent. Il voudrait du silence, un peu de répit. Et ce n'est certainement pas dans un endroit pareil qu'il voudrait se trouver avec Cherrie.

Ses jambes, ses bras se sont arrêtés de remuer. Il se sent mou, ballotté. Il doit quitter l'arène. D'un coup il se sent las et vaincu, nauséeux.

Au milieu de la gabegie une voix inattendue s'est fait entendre, si claire et forte qu'elle repousse la cacophonie de l'*OpoPONax*. C'est la voix de Pa », celle qu'il avait du temps où il se levait la nuit, sans l'asbestose qui a jeté un voile déformant dans sa gorge. *On est tombés de femme, fils. On est tombés de femme comme on tombe de cheval.* Pa' lui a expliqué que lorsqu'on chute, soit on remonte de suite, soit on ne remonte jamais. La chute grave le signe de la peur dans la chair et, même si on l'oublie, l'animal lui continue de la sentir. Et il n'y a rien de pire qu'un cheval respirant ta peur.

Pa' n'avait plus jamais monté. La phobie du père avait été transmise au fils et, même si celui-ci ne connaissait rien à l'histoire, même s'il ignorait ce qu'est monter à cheval, encore moins en tomber ni comment cela arrive, il portait cette crainte rivée au fond de lui.

À maintes reprises il avait essayé d'imaginer ce qui se passe là-haut, sur le dos de la bête. Le vertige arrivait aussitôt. Ses jambes imaginaires étaient prises d'un tremblement qui se

propageait au flanc de l'animal. Frémissant de l'encolure il se cabrait dans un élan. Cul par-dessus tête, Tistou voyait le sol se rapprocher, et ce n'est qu'un instant avant que son crâne se fracasse qu'il revenait à lui, halluciné. Une aventure avec Cherrie était promise à la chute. Il aurait été bien fou de vouloir la tenter.

Il s'est évaporé quelques secondes. Il retrouve ses esprits. Rien n'a changé autour de lui. Toujours en proie à la frénésie, les corps désarticulés, noyés dans la cacophonie, s'agitent dans les éclairs des flashes. Il vacille. On le heurte, on le percute. Il gêne la transe collective. La bande-son martèle ses tympanes, tambourine contre ses tempes. Il n'a rien à faire ici. Il doit s'extraire de la grappe humaine. Fous le camp, débile, pauvre cloche. Une montée de haine jaillit de ses tripes et vient s'enrouler autour de sa gorge avec la puissance du serpent.

*

La place qu'il occupait quelques minutes plus tôt a été squattée. Quatre types, casquettes à l'envers, fines barbiches et tee-shirts hyper moulants sur abdos en béton s'y sont installés. Il s'approche malgré tout pour récupérer sa bière toujours posée à la même place, et à laquelle personne ne semble avoir touché. Tistou adresse un signe aux deux rebeus qui regardent dans sa direction, mais leurs yeux vides d'expression ne

semblent pas le capter. Un des deux autres sort de la contemplation de l'écran de son Smartphone, il se tourne vers Tistou

« On a pris ta place, cousin ? »

Tistou soulève une épaule. Il n'en a rien à faire de cette place ni d'aucune autre.

« Tu veux t'asseoir avec nous, cousin ? » C'est proposé sur un ton aimable, avec le sourire paisible du gars qui ne cherche pas les embrouilles. Tistou explique qu'il voudrait seulement récupérer sa bière. Engageant, le gars pousse sa carcasse de côté, libérant une place. Tistou accepte l'invitation, le temps de liquider sa mousse et de retrouver un chouia de vitalité dans les jambes.

« On dirait que t'as le seum, cousin. Tu t'es fait képla par ta copine ?

— Non ! répond Tistou, obligé de hurler. C'est le boucan. Ça prend la tête.

L'autre rigole en coin. Ses acolytes restent de marbre.

— C'est la blonde, là, qui te file le seum ? », insiste le voisin en désignant l'endroit où Cherrie continue ses trémoussements.

« Elle déchire sa race, la BG !

— C'est pas ma gonzesse ! »

Tistou a réagi comme un gosse qui nie l'évidence, les doigts dans la confiture. Le rebeu rigole gentiment.

« T'es trop vénère, cousin, sois plus posey. »

Tistou a du mal à comprendre tout ce que lui dit son voisin, mais il lui semble ressentir une

espèce de provocation dans ses propos. Il siffle le reste de la bouteille alors que les trois autres gars se sont penchés en avant et échangent quelques paroles en langue caillera dont Tistou ne comprend que des rares bribes *fait jarté, foncedé, chouf*, peut-être, mais les mots s’emmêlent dans le bruit, le laissant désarmé.

Voisin s’est tourné vers lui. Il approche son visage et lui parle haut. Il a une voix plutôt douce malgré son apparence rébarbative. Le rebeu d’en face plonge soudain la main dans une poche de son blouson, en extirpe un Smartphone qu’il se met à pilonner avec ardeur. Voisin désigne les trois lascars d’un geste large.

« Pourquoi je viens encore en teboi avec des mecs qu’en ont qu’après leur phone. T’as une idée, toi ? »

Tistou ne sait quoi répondre. Il pourrait à la rigueur lui dire qu’il possède un portable, mais ne l’utilise que pour téléphoner à Pa’ ou à son boulot. Mais il préfère se taire parce qu’il se doute bien que le voisin s’en moque éperdument. Il se contente de balancer la tête et d’accompagner le mouvement de la mimique de l’expert en connerie.

« Avec toi, au moins, on peut parler. »

Comme pour appuyer sa déclaration et lui donner plus de poids, Voisin claque sa grande main tatouée d’une tête de serpent sur la cuisse de Tistou.

« Ouais, mais on n’entend rien ! hurle Tistou
– Hein ?

— Je dis : on n’entend rien... pour parler, on n’entend rien !

— Ça te dit qu’on aille bédaver, là, cousin ? »

Bonne idée. Peut-être qu’un peu de fumette lui remettra du baume au cœur. Tirer un taf ou deux et revenir vers Cherrie débarrassé de ce blues qui lui tord les tripes, tout reprendre à zéro avec elle. Se montrer galant, entreprenant, léger et agréable. Oui, c’est sûr, bouger, sortir de là est la meilleure option. Il sent le grand dégoût de tout rappliquer au triple galop. Mieux vaut bouger en effet avant de voir mourir ses derniers espoirs. Il rassemble ses rataillons d’énergie, il ne se sent même pas le courage de jeter un dernier coup d’œil en direction de l’arène,

Il se lève, l’autre en fait autant et se penche vers les trois absents, plongés dans leurs écrans. Ce qu’il dit leur fait redresser la tête. L’un deux referme sèchement son portable et, de son air hagard fixe les danseurs en transe.

« Allez, avance, cousin ! »

3

Tombés de cheval

Dehors il fait doux. La chaleur du jour a craqué, il n'en reste qu'une ambiance suave qui rend l'air presque léger. Le boucan de la boîte se résume à une rumeur et, même si ses oreilles bourdonnent encore du tapage, Tistou perçoit immédiatement le bienfait de la nuit apaisante. La pression dans sa tête relâche assez pour qu'il se sente presque bien.

Quand ils sont passés près du videur en faction devant l'entrée, Voisin a fait des salamalecs avec sa main contre celle de l'armoire à glace. Ils ont claqué les paumes et les poings dans un ensemble parfait. Voisin a dit à l'armoire

« Ça va ? Pas trop auch, ce soir ? »

Et l'autre a répondu :

« C'est bon, gros, si tu viens pas planter le oaï...

— Eh ! pour qui tu me prends, là, cousin ? a fait Voisin avec des airs de chochette offusquée. Ch'uis doux comme la gazelle !

— Ouais... la gazelle, c'est ça.

– Suis-moi ! » il a fait à Tistou, un peu énervé.

Il se dirige d'un pas sûr vers un coin en retrait, un endroit aménagé pour que les fumeurs de l'*OpoPONax* puissent cloper à leur aise. Depuis que la nouvelle loi est entrée en vigueur, ça fait tout un foin dès qu'on veut en griller une, même une régulière. Voisin sort le matos. Colle fissa deux feuilles de *Rizla*, balance un coup de langue le long d'une clope pour l'éventrer et en prélever le tabac. Tistou s'éloigne d'un pas, fait jaillir la flamme de son Zippo à l'extrémité d'une Marlboro. Voisin rigole tout en chauffant la boulette :

« Laisse béton ta Marlboro, cousin. On va se faire ce petit zdeh, c'est du loukoum. »

Il plie l'affaire en un temps record. Le joint grésille à l'allumage en répandant un parfum fort et sucré. Voisin en tire une taf interminable avant de le passer à Tistou.

« C'est quoi ce shit ?

– C'est pas du shit, ça, cousin, c'est le sum. »

Tistou a un mouvement de recul et va pour rendre la cigarette, mais Voisin repousse sa main d'un geste dédaigneux. Y a pas à tortiller, faut tirer une autre fois ou passer pour un dégonflé. À la seconde bouffée, il croit s'arracher le gosier.

« Zyva, fai vira ! »

Cette fois-ci, Voisin l'attrape par la manche de la chemise et récupère son joint d'un geste sec, comme si Tistou le lui avait volé.

« Creuward ! »

Il se remet à aspirer comme un malade. L'extrémité du joint devient une braise ardente qui éclaire son visage. L'expression qui s'y dessine a quelque chose d'inquiétant. *La parano du fumeur de joint. J'en suis déjà là,* pense Tistou. Vue sous ce jour, la situation lui paraît malsaine. Il cherche à se rassurer. Certainement que le *rebeu* l'a entraîné jusqu'ici pour lui faire goûter sa came avant de lui en fourguer. Pour quelle autre raison l'aurait-il fait ? Instinctivement, il regarde autour de lui. Va savoir si ses potes vont pas débarquer pour latter un croisé, histoire de passer un bon moment ? Mais il n'y a personne. Une impression étrange le saisit, il aimerait bien savoir ce qu'il vient de fumer parce qu'un shit pareil, il sait bien qu'il n'en a encore jamais tâté. Mais il ne parvient plus à construire une phrase, encore moins à l'articuler. L'engourdissement envahit son corps en même temps que s'envole comme par magie le poids immonde qui comprimait sa poitrine.

« Cousin, ah ah ! Qu'est-ce t'en penses de ce petit zdeh ! C'est le sum, cousin, du spécial ! T'en trouveras pas partout du çakom ! Y tabasse sa mère. »

D'un geste mécanique, Tistou recale la Marlboro entre ses lèvres. Autour de lui le monde est en expansion.

« Ça gaze ? Allo, cousin ? T'es toujours là ? »

Tistou sent un rire idiot déformer sa bouche d'une façon grotesque. Une vague de hoquets irrépressibles remonte le long de sa gorge. Il veut parler, dire toutes sortes de choses qui lui viennent en vrac à l'esprit, mais il est impossible de mettre de l'ordre dans ce méli-mélo.

« Il est fort, ton truc, parvient-il à articuler.

— Ouais, je t'ai dit, c'est le sum : le sommet. Tu vas planer grave. »

Tistou rit toujours, affublé de ce rictus idiot qu'il sent se figer comme un masque sur le bas de son visage.

« Le sum, y va te faire oublier ta cagole. C'est une teupu. Tu sais ça, hein, cousin ?

— Si je sais quoi ? Bafouille Tistou, heurté par le sens de ce qu'il croit percevoir.

— Ta cagole. C'est une teupu.

— Quelle teupu ? ne peut-il s'empêcher de reprendre avec une violence à peine contenue. De quoi tu parles ?

— Celle avec qui tu dansais, tout à l'heure ! »

Tistou sursaute, un jet glacial vient de traverser sa poitrine.

« Cherrie ?

— Quoi, Chérie ? T'appelles cet' teupu Chérie ? C'est ça ta chérie ? »

Voisin s'éloigne de quelques pas. Pendant une fraction de seconde, Tistou pense qu'il prend le large parce qu'il sent que les coups vont pleuvoir. C'est certainement pas une racaille de *rebeu* qui va lui en imposer. Mais il s'aperçoit que Voisin se plie en deux, mort de rire. Il croit

halluciner. Le rebeu se dandine sur place, enchaîne sur une espèce de danse du scalp, revient vers Tistou, se frappant les cuisses, toujours mort de rire.

« Ho ! Qu'est-ce t'as ? Tu vas arrêter, oui ?

— Cousin, réussit-il à dire, à moitié étouffé. Je me tape les barres. Ha, toi, tu viens de Mars ? Cherche-toi plutôt une vraie meuf. » Il rapproche son visage et baisse le ton de sa voix devenue glaciale. « Un' vraie meuf pour la vie, tu la trouves pas dans ce boxon, ma parole. »

À l'intérieur de Tistou, quelque chose se déchire avec un claquement sec. Dans un premier temps, il ressent une douleur insupportable. L'instant d'après, une lumière douce et légère traverse son esprit. Cet état de flottement s'étire en une série de ballottements douloureux entre plaisir et misère. Le souffle vient à lui manquer, tout se brouille, se froisse et se détend soudain, cédant place à une étendue immense et sereine. La lumière douce et légère le prend tout entier et le berce gommant toute trace de tourment. En haut les étoiles s'alignent dans le velours paisible. C'est une bien étrange sensation. Pour la toute première fois, Tistou se sent incarné. Il n'est plus un caillou quelconque sur un des mille chemins de ce monde. Il est lui-même le chemin. Enfin il n'est plus ce personnage mal dessiné, cet étranger disgracieux, loser. Il se sent appartenir à l'humanité, à la Création. Frère des hommes,

bienvenue ! Une douceur infinie caresse son visage, la main de la dame noire... C'est ce qu'il essaie de dire à Voisin.

« La dame noire...

— Et quoi, la dame noire ?

— Celle qui donne la vie... Elle vient de caresser ma joue. »

Voisin le saisit in extremis par un bras, le soutien et le dirige un peu plus loin, vers un muret sur lequel il l'aide à s'asseoir.

Quand il sent le contact du ciment sous ses mains, Tistou prend appui sur Voisin et s'allonge avec maladresse, moitié sur le mur, moitié dans la terre au pied des romarins. Voisin le cale pour le mieux, s'assure qu'il ne tombera pas, en tout cas pas aisément et puis il s'en va.

Tistou regarde les étoiles, ses yeux sourient. Il attend que vienne encore la caresse sur sa joue et elle revient. Il sent l'étrange transformation de son corps qui se fait léger et beau, qui se détache de la rigidité du mur et se met à flotter sur une mer de caresses, de félicité où tout s'éclaire et l'émerveille.

Des clients de l'*Opoponax* viennent visiter le recoin d'ombre à la recherche d'un endroit tranquille où fumer peinars. Quand ils parviennent au muret, ils distinguent la silhouette d'un homme immobile, allongé dans la terre et les mégots. Passé l'effet de surprise, ils se rapprochent, entendent Tistou qui respire fort et marmonne. Ils reculent de quelques pas.

S'installent à distance. Ceux qui resteraient tout près, le temps que leurs yeux se fassent à la nuit, découvrirait un homme au sourire enfantin. Et ceux qui oseraient approcher leur oreille de sa bouche entendraient d'étranges propos, stupides et presque beaux :

Chère Cherrie...

Mes yeux t'ont vue.

Mon cœur t'a vue.

Tu as effacé tous les chevaux de mon père.

Est-ce que tu m'as fait une promesse d'amour, Cherrie ?

*Je dis ton nom pour croire
à la joie pour la vie entière.*

Cherrie, bel amour

Tu es où

Où tu es, ma sirène ?

Mon ange

*dans cette vie et les autres, toutes réunies,
merveille, ma merveille ?*

*Il n'y a rien, que j'aie envie de connaître sans
toi... »*

*

Il a soif. C'est la soif qui le ramène à la surface.
Où était-il passé ?

« Putain, qu'est-ce qui m'arrive ? »

Il sent s'effacer d'un coup les instants légers qu'il vient de vivre. Légers et si beaux qu'ils en deviennent incompréhensibles. Si mystérieux qu'ils sont insondables. Ils voudraient les

retenir qu'il ne pourrait pas. Ils se racornissent comme du papier brûlé, partent en cendre à peine il tente de les saisir. C'est fini. Tout est fini. Le monde redevient normal. La dame noire est repartie pour toujours, si jamais elle a existé. C'est plié. Dans sa bouche, c'est du carton. Ce qu'il boirait là, de suite ? Un verre de lait chaud. C'est la seule chose qui vaincrait cette torpeur étrange qui a gagné sa langue et son palais.

« Qu'est-ce que je fous dans ces romarins ?
Connaud, ça pue la merde de chien. »

Il se redresse d'un bon. Tournis. Il s'appuie au muret, saisit le téléphone portable dans la poche de sa chemise, l'éclaire d'une main malhabile. Il doit cligner des yeux à plusieurs reprises tant la lumière de l'écran blesse sa rétine après tout ce noir.

1 h 6. Plus d'une heure s'est écoulée depuis que Voisin lui a passé le joint. Une heure pendant laquelle il est parti en live complet. Cette bouche sèche devient insupportable. Trouver un verre de lait chaud dans une discothèque à 1 h 6 un dimanche matin... rien n'est plus improbable. Il réfléchit à ce qu'il pourrait boire d'autre. Certainement pas de l'alcool ni même une bière. Il pense à un jus de fruits sirupeux, épais, un jus d'abricot ou de poire. Il a l'impression que cette boisson pourrait transformer la détestable sensation qui corrompt sa bouche.

1 h 7. subitement lui parvient l'image de Cherrie. C'est une image conçue par les

molécules psychédéliques contenues dans le sum : Cherrie est un ange. Son visage est baigné d'une sueur lunaire, ses mèches de cheveux humides dessinent une couronne qui enserre sa tête, son visage délicat sourit, son corps aérien se joue des lois terrestres, elle danse merveilleusement. Mais voici que l'image se brouille comme si elle n'avait été qu'un reflet dans l'eau que le courant agite. Tistou tréssaille. Voici Cherrie gesticulant dans la nef des fous, déhanchements frénétiques sur musique folle, battements dans le ventre et la tête, odeur fétide des corps déchainés, lumières atroces qui déchirent, lacèrent. Et voici arrivant à toute allure la vision qui a fait s'écrouler le château de cartes : les mains d'un homme sur la peau de Cherrie. Les seins vénérés de Cherrie hors du bustier. Les seins idolâtrés, pétris par les doigts de l'homme sombre, accolé. La peau ruisselante de Cherrie se frottant aux paumes de l'homme sombre, ses fesses tendues de désir vers le sexe bandé de l'homme sombre dans son dos. Il lui semble, oui il lui semble que de tout son corps électrisé, elle jouit là, devant lui, sous les mains d'un inconnu.

Il s'ébroue. Avant que cette seconde image chasse définitivement la première et s'impose dans sa mémoire comme l'histoire vraie, avant que son cœur ne durcisse pour toujours, une pensée lui a traversé l'esprit *Je suis parti sans dire au revoir à Cherrie.*

Ça y est, il vient de réussir à se redresser. Il peut rester debout sans tanguer. Il met de l'ordre dans ses idées, passe une main dans ses cheveux, lisse sa chemise, tapote le tissu sur ses fesses et tire sur les jambes de son pantalon. Ça devrait aller. Il faut revenir à la case départ, retourner dans la discothèque. Prendre l'air dégagé au moment de passer devant les videurs. Au barman, commander un jus de fruits, abricot de préférence et boire, boire jusqu'à supprimer cette asthénie de la langue. Ensuite il se rendra là où sont Cherrie et ses deux copines. Il attendra qu'elle revienne de l'arène qu'elle soit disponible et il lui dira bonsoir. Ensuite il rentrera à la maison et il évitera de remettre les pieds à l'*Opoponax*.

La main d'un vigile se pose sur son épaule.

« Ça va pour vous ? C'est un type poli, très professionnel. Pas de baston devant la boîte ni embrouille ni engatse. On le paie pour ça, c'est son job. Il répète la question avec courtoisie et intérêt.

— Ça va, ça va, répond Tistou. Je vais boire un jus de fruits.

— Pas de dawa, c'est clair ?

— C'est clair. Vous cassez pas la tête. J'ai juste soif.

— C'est le sum qui t'a cartonné la bouche ?

— Ouais, le sum. »

La capsule émet un petit *pop* sous la main du barman. Le jus ambré coule soyeusement de la

bouteille et répand le parfum acidulé de l'abricot. Tistou vide d'un trait le verre posé devant lui. La saveur du fruit imprègne aussitôt ses papilles, la fraîcheur du jus se diffuse partout dans sa poitrine. La pulpe surette apaise l'aridité de sa langue. Sa bouche cartonneuse ramollit et la sécheresse de sa langue rend l'âme.

Le voici revenu à son point de départ. Après le sum, l'endroit lui paraît étrange, comme éloigné de la vie réelle. Il n'y retrouve plus son sel. C'est devenu un lieu stérile où les corps déchaînés s'agitent.

À la place qu'il avait occupée se trouve maintenant un quatuor gothique. Une femme et trois hommes vêtus de noir des pieds à la tête. Un coup de périscope alentour. Pas trace de Voisin et ses acolytes. Il ne s'est pourtant pas trompé d'endroit. Les gothiques ont la peau blafarde des macchabées ou des vampires dans les films de ouf pour adolescents hallucinés. Muets, figés dans la pose, ils gardent les yeux rivés sur la nef des fous où rien n'a changé depuis que Tistou s'est absenté : toujours les mêmes formes frénétiques, ballottées, écartelées par le rythme répétitif de la techno.

S'arrachant à la contemplation du quatuor, il redirige son attention vers les danseurs dont les corps clignotent. Le sum embrume encore son esprit et il doit faire un effort de concentration pour localiser Cherrie.

Rien à faire. Il a beau fouiller du regard, il ne discerne nulle part le bustier jaune qui

apparaissait tout à l'heure comme un tout petit éclat de soleil dans la nuit artificielle.

Ses efforts finissent cependant par être couronnés de succès quand son œil accroche le chignon de dreadlocks d'une des deux copines, celle dont le bras droit est recouvert de tatouages. Elle ne frétille plus trop, elle ondule sur place, elle ferait penser à un poisson en train de crever sur la berge. Autour d'elle, des filles ont ôté leurs corsages et les agitent à bout de bras comme des banderoles de victoire.

Tistou sent qu'on le tire par la manche de sa chemise. Électrisé par ce contact, il se retourne avec vivacité pour se retrouver face à un des gothiques qui lui tend un verre dans l'intention visible de lui offrir à boire. Tistou se penche vers l'homme assis pour demander s'il s'agit d'alcool. Il répète sa question pour se faire entendre après que l'autre a porté une main élégante vers son oreille. Se penchant d'un cran supplémentaire, Tistou précise que si c'est de l'alcool, il n'en veut pas. Mais l'homme tourne lentement la tête de droite à gauche et tend le verre avec insistance. L'ombre d'un sourire se dessine sur sa face blême. Tistou finit par saisir le verre et commence par en renifler le contenu. Aucune odeur d'alcool. Il goûte et reconnaît la saveur d'un fruit singulier qu'il se souvient avoir mangé dans un snack asiatique. C'est du litchi, dont il ignore le nom. Le jus doux et sirupeux se diffuse dans sa bouche et, mieux encore que

l'abricot, apaise sa bouche encore sensible et sèche.

Tout en gardant un œil sur la girelle défraîchie, il vide d'un trait le contenu du verre et le repose délicatement sur la table basse. Impossible de localiser Cherrie. Il remercie le gothique lequel ne lui accordant plus aucune attention ne semble ni le voir ni l'entendre.

Après avoir pris congé des ectoplasmes, Tistou se rapproche de l'arène. La copine de Cherrie, toujours dans son champ de vision, titube et tressaute en dérivant à la périphérie du banc de sardines. Jouant des coudes, il finit par s'approcher assez pour l'attraper par son bras criblé de motifs. Elle se rebiffe, lève vers lui un regard absent et, le reconnaissant, lui adresse une grimace. Tistou se colle à elle et hurle à son oreille

« Tu sais où est Cherrie ? »

La fille lui répond, mais sa voix est si faible qu'il ne comprend rien. Il lui demande de répéter plus fort, plus fort ! Ennuyée, la fille l'attire à lui et hurle à son oreille avec toute la force de ses poumons

« S'est barrée avec un keum !

– Barrée... partie ?

– Ben oui, barrée-partie ! »

Agacée, elle le repousse et retourne tanguer dans la foule.

Étrange et déroutant : Tistou jurerait avoir entendu la fille lui répondre son *Ben oui, barrée-partie* alors qu'elle s'éloignait de lui.

Cette phrase bien nette lui est parvenue alors que la girelle, déjà se balançait en équilibre sur ses interminables semelles et, plus surprenant encore, il lui a semblé entendre sa voix aussi nettement que si le tumulte de la boîte avait cessé pour un temps. Cette désynchronisation de l'image et du son est perturbante. Tistou s'y attarderait si les propos de la girelle superposés à l'image de Cherrie pelotée par un homme collé à son dos n'avaient le pouvoir de balayer toute autre impression.

« Salope. »

Voilà, ce qui devait arriver... Une colère sourde bat dans les veines de ses tempes. Quel con de s'être leurré ! Et il ne peut rien lui reprocher parce qu'après tout elle ne lui avait rien promis ; elle n'avait même pas laissé planer le doute. Maintenant, au moins, les choses sont claires et il sait ce qu'il doit faire. Primo, quitter l'*Opoponax* et ne jamais y remettre les pieds. Secundo, sortir Cherrie de sa petite tombe d'ange. Récupérer son cadavre puant et le jeter dans une fosse près du caveau de la pute. Et quand le boulot sera fini, quand il aura rebouché le trou à coups de pieds, il ne balancera même pas de fleurs en plastique sur la terre gâtée. Quel con.

Repasant devant le quatuor gothique, il les salue d'un geste. Un vrai Musée Grévin, ces quatre déjantés. Ils n'ont pas bougé d'un millimètre. Figés, ils regardent droit devant eux, sans voir.

Tistou se dirige prestement vers la sortie.

« Alors ? Dessoiffé ? », s'enquiert le videur en faction devant la porte.

Tistou ne prend pas la peine de lui répondre. Il avance de quelques pas, s'arrête, fait volte-face, incertain. Il vient à peine de quitter l'*Opoponax*, il ne s'en est éloigné que de quelques mètres, cependant il a l'impression d'en être parti depuis un temps infini. C'est dérangent. Quand la girelle lui a parlé tout à l'heure il a ressenti le même malaise. Comment dire ? Le trouble de se percevoir simultanément à deux endroits différents. Il reste sur place, désorienté. Le videur le toise depuis son poste. Tistou, l'esprit embrouillé par des sensations antagonistes, se demande par quel prodige cet homme peut se trouver si près de lui alors qu'il est sûr de le voir posté sous le porche d'entrée de la boîte. Il réalise soudain que la bouche du videur est à seulement quelques centimètres de son visage et qu'on lui rejoue la même phrase en continu.

« Tu es sûr que ça va ? »

Pourquoi n'arrête-t-il pas de poser la même question ? Tistou lui a déjà répondu mille fois que ça va bien. Ça ne lui suffit pas ? Mais cet homme, dont les intentions lui échappent, ne le lâche toujours pas.

« Allez, fait-il à présent, donne-moi les clés de ta voiture. Les clés de la voiture ! Donne-les-moi !

Tistou sent la paranoïa le gagner.

— Pourquoi je vous donnerais les clés de ma voiture ? Et qui vous êtes, d'abord ?

— Je suis le videur. Hé ? Je sais pas ce que tu as pris, collègue, mais là, c'est plus le sum. Hein ? »

Tistou pense s'être débarrassé du videur, se croit parti en direction de sa voiture, mais non. Il découvre, incrédule, qu'il est toujours face à l'homme à revivre la même scène, expliquer, s'emmêler les pinceaux.

« Donne tes clés, insiste l'autre. Je te laisse pas prendre le volant dans cet état.

— Mais pourquoi vous voulez mes clés ? Et pourquoi je vous les donnerais, d'abord ?

— Arrête ça ! Donne et fais pas cager. Va sur le sable, allonge-toi et tu viendras tout à l'heure les récupérer, tes clés. Mais qu'est-ce que tu as pris ? »

Tistou finit par constater qu'il a donné ses clés à un inconnu, mais déjà, il ne sait plus quand ni pourquoi. Cependant, obéissant au conseil qu'il vient de recevoir, le voici parti en direction de la plage. Plus il marche, plus la distance s'étire, le trajet n'en finit pas. La plage se dessine puis s'estompe. Il lui semble distinguer le reflet d'une étoile dans l'eau et il se dirige vers elle comme un insecte ou un oiseau nocturne. À chaque pas ses pieds s'enfoncent et ses chaussures se remplissent de sable. Il avance à grand-peine vers le rivage.

L'immensité noire de la mer est enfin devant lui. Une forme sombre se déplace sur la surface

moirée et immobile de l'eau. Il plisse les yeux pour essayer de mieux en distinguer les contours. *Les dauphins*, pense-t-il. La silhouette obscure disparaît puis ressurgit, laissant dans son sillage une trace d'écume. *Les dauphins*. Tistou avance la main pour saisir cette vision volatile. Une vague à peine visible s'effrite en dentelle sur le sable. Un souffle léger envahit le silence quand la vague se retire dans un froissement. *C'est les dauphins qui respirent*, pense-t-il.

Soudain la forme réapparaît, luisant contre le ciel noir. Une voix appelle *Baptistou...* Cette voix doit arriver de très loin, des confins du monde, car elle a la grâce subtile d'un faible carillon dans le vent. La vague expire une nouvelle fois sur le sable mouillé.

Tistou avance d'un pas, chancelle et regardant machinalement ses pieds, découvre que ceux-ci se sont effacés. Oui, effacés. Plus de chaussures, plus de pieds, les chevilles aussi ont été emportées, les genoux gommés. Ça tient du prodige. Plus il écarquille les yeux, plus il secoue ces jambes dont il ressent la présence, plus il lui semble que c'est son corps tout entier qui s'efface. Plus de pieds, plus de jambes, ses cuisses disparaissent à leur tour, il ne trouve plus ses mains ni ses bras. Son cœur bondit. Le souffle fragile du carillon lui parvient à nouveau.

« Cherrie ? C'est toi ? »

À peine a-t-il parlé que tout le silence amassé dans l'éther s'affaisse sur le monde. Il voit l'onde

muette revenir près de lui et s'effranger là où devraient figurer ses pieds. La forme fantomatique réapparaît à la surface des flots, plus grande, lumineuse, et sa noire silhouette se découpe sur le ciel étoilé.

Tistou a entièrement disparu. Inquiet, déboussolé, il cherche le contact de son corps, palpe ses membres, son ventre et sa poitrine. Il le sent bien là, mais n'en discerne aucune partie. Pas même ses mains qu'il approche pourtant de ses yeux.

« Je suis invisible... », conclut-il, incrédule.

Une vague plus vive que les précédentes rampe jusqu'à lui.

« Elle me cherche, murmure-t-il. Elle me cherche, mais ne me trouvera pas. »

Il rit.

Invisible, voilà ce qu'il est devenu ! L'homme invisible. Un des héros de Marvel ! Invisible. Il lui revient en mémoire un lointain souvenir d'école, un devoir de français dont le sujet était *que feriez-vous si vous deveniez invisible pendant une heure ? Je ferais un casse dans une banque.* C'est ce qu'il avait répondu. Il rit encore, mais cela n'avait pas été si drôle. Mauvaise réponse, mauvaise note, convocation de Maurice partagé entre la fureur et l'hilarité. Torgnole pour le principe. Il s'en souvient encore.

Il connaît à présent la bonne réponse à cette fiction. Il ne saurait l'expliquer, mais elle surgit d'elle-même, elle pousse dans son corps, se

dessine avec la précision des choses évidentes. Tistou tire sur un pan de sa chemise pour dégager les boutons-pression. Puis en un seul geste, il envoie valser chemise, chaussures, pantalon et boxer. Nu. La douceur de l'air se précipite sur lui, fond sur sa peau d'homme invisible, se change en un millier de lèvres qui accourent pour embrasser et lécher son corps. Jusqu'à cet instant il ignorait que de pareilles caresses puissent exister, puisse être données et ressenties. Pas la moindre parcelle de son corps qui ne soit cajolée, pas la moindre repli.

Et ça y est, il *le* sent entre ses jambes qui enflent et redresse la tête. Alors, Tistou, Tistou tout entier retrouvé, reconnu, pardonné, ouvre les bras et tête rejetée, rit au ciel. Oui, le voilà absous, prêt à pénétrer le mystère du monde. Oui, le voilà homme invisible qui avance vers la mer, innocent, sexe en érection en direction de la noire silhouette qui émerge et disparaît dans l'onde palpitante comme un cœur.

« Alors ? On écoute aux portes ? fait une voix goguenarde. Vous ignorez que ce n'est pas correct ?

— Et avec ce sexe tendu, que dis-je, avec cette massue ? précise une autre voix moqueuse. Voulez-vous donc effrayer deux gentes dames, deux innocentes baigneuses ? »

La forme noire s'est redressée. Maintenant, elle ressemble à une illustration sortie d'un livre de Jules Verne que Maurice avait trouvé aux puces de Négadoux. Un monstre aquatique à

deux têtes qui avance sur lui. Un monstre à deux bouches qui ont parlé en chœur.

« Vous ne pouvez pas me voir ! » s'exclame Tistou, alarmé.

La seule idée que les créatures marines puissent voir l'homme invisible est tellement incongrue qu'il ne peut s'empêcher de les provoquer :

« Vous dites n'importe quoi. Vous ne pouvez pas savoir que je suis là. Personne ne peut le savoir, parce que je suis devenu invisible ! »

Les bouches de la créature laissent exploser un même rire énorme et interminable. Elles parlent aussi, et leurs paroles s'entortillent au rire. Tistou sent arriver le malaise. Quelque chose vient de se briser en éclatant sur le sol. *Tombés, fils, tombés de femme*. La douleur lancinante, une main qui agrippe le cœur et le serre. Une tristesse sans fond dans laquelle il plonge, une chute que rien ne peut freiner. Ces bouches noires, ses gueules immondes ne sont pas les seules à se moquer : chaque étoile et le ciel entier se joignent à l'hilarité des créatures marines.

La bulle qui l'avait protégé jusqu'ici se distend. Un coup de griffe, elle éclate, et le monde redevient ce qu'il a toujours été. Sur le sable durci par la mer, Tistou distingue ses pieds. Chacun de ses orteils, ses jambes, ses cuisses, son sexe encore bandé. Des éclats de voix, des claquements de portières montent du parking. Le rire des baigneuses court après lui

alors qu'il se précipite sur ses vêtements, les roule en boule et les serre contre son ventre. Il détale. Il fuit en direction du bosquet de pins et de tamaris.

Il court, tenant toujours la boule de vêtements et de chaussures plaquée contre lui. Épouvanté, il fonce comme un dératé, un assassin échappant à la scène du crime. *Qu'est-ce que tu as pris ?* Il revoit la boule à zéro du videur, son visage près du sien. Son air préoccupé : *Va t'allonger sur le sable.* La drogue du violeur ! La main manucurée du gothique tendant le jus de fruits lui revient en mémoire. Cette boisson qu'il a avalée machinalement parce qu'elle soulageait sa bouche tellement sèche, était-il possible qu'elle ait contenu du *GBH* ? Il paraît que cette came n'a aucun goût, qu'elle passe inaperçue dans une boisson. Mais il se ressaisit, ce qu'il a entendu dire à son propos ne colle pas avec ce qui lui arrive. D'ailleurs, s'il a tout compris, c'est un philtre d'abandon et d'oubli qu'on fait avaler aux filles. Mais avoir écarté le *GBH* ne répond pas à la question du videur. Ce qu'il a pris, il n'en sait rien. Le malaise grandit. Le mieux serait sans doute de plonger dans la mer. La fraîcheur de l'eau lui remettrait les idées en place, c'est sûr. Mais après le bain, il devrait se sécher, passer davantage de temps sur cette plage au risque d'attirer l'attention des baigneuses allongées sur le sable et qui gloussent encore. Non, se baigner

est une très mauvaise idée. Partir, fuir cet endroit infect, c'est cela qu'il veut.

À l'orée du bosquet de tamaris, il enfle ses vêtements en hâte. Dans un instant il quittera cet endroit maudit.

Il tâte ses poches. Ses mains retrouvent le téléphone portable et le paquet de Marlboro dans la poche de sa chemise. Le portefeuille est bien dans la poche revolver de son pantalon. Dans la poche avant gauche, il sent le Zippo, un peu de monnaie, mais nulle part les clés de la voiture. Sa tête tourne. D'un geste nerveux, il vérifie une nouvelle fois le contenu de chacune de ses poches. Pas de clés. Un mouvement de panique l'envahit. Il les aura perdues alors qu'il courait vers le bosquet. Et où seront-elles à présent, enfouies dans le sable ? Il se sent coincé, fait comme un rat. Au comble de l'égarement, il sent un souvenir flou remonter lentement vers sa conscience : le videur. Le crâne d'œuf, bien sûr, c'est lui qui a les clés.

Soulagé, il s'apprête à quitter l'endroit, mais à cet instant précis lui parvient un gémissement étouffé. Tistou se fige, interdit. Il se met aux aguets, mais tout demeure silencieux. Puis, alors qu'il croit avoir rêvé ce murmure, le voici qui revient, plus appuyé, presque modulé.

« Y a quelqu'un ? », demande-t-il sans conviction.

La plainte revient et cette fois-ci plus aucun doute n'est permis, c'est bien le gémissement d'une femme, un soupir. Tistou se met sur la

défensive. Une femme qui gémit dans l'ombre des tamaris à deux pas de l'*Opoponax*... Il se reproche d'avoir manifesté sa présence alors que l'image d'un couple en rut se précise dans son imagination. Il reste un instant en suspens, cherchant la conduite à tenir. La plainte revient avec le hoquet d'un sanglot. *Merde*, pense-t-il, il ne lui manquait plus que ça. Décidément, cette soirée ne lui aura rien épargné. C'est idiot d'être aussi sentimental. Aujourd'hui les gens n'ont plus de scrupules, ils vivent dans l'instant sans se poser la question du bon ou du mauvais, de la bienséance ou de la moralité. La faute à Maurice et à son éducation d'un autre temps si à la moindre occasion il se sent sale et malheureux? C'est tellement idiot de rester accroché à des valeurs qui n'ont plus cours. Peut-être que s'il était plus beau ou plus brillant il n'aurait pas toutes ces idées embarrassantes et cette retenue. Peut-être que si ce sexe n'était pas ce qu'il est... Et encore, même *lui* n'est pas responsable, paraît-il. C'est bien ce que lui avait sorti une fille avec laquelle il était sur le point de conclure. « *Ta bite, c'est pas le problème. — Ah non ?* avait-il fait, prêt à se sentir soulagé. — *Non*, avait continué la fille, *le problème, c'est tout le reste.* »

Derrière le tamaris, le gémissement se répète, se prolonge, se transforme en sanglot. Tout ça n'est pas une vie pour lui. *Merde*.

Partir.

4 Calibre 12

Dimanche

Papé reste silencieux. Il a beaucoup changé depuis leur dernière visite. Tistou s'est assis près du lit et lisse machinalement le drap. Maurice fait des allers-retours dans la pièce quand il ne stationne pas devant la fenêtre depuis laquelle il fixe le parking rempli de véhicules, les pins d'Alep qui forment un petit bois dru, derrière le bâtiment de l'hôpital.

De temps en temps, Tistou laisse échapper un borborygme auquel Papé semble répondre d'un tousotement gras qui fait trembler sa vieille bouche encombrée d'aphtes.

« Eh ouais », lâche Maurice à chaque fois, et Tistou passe sa main sur la pauvre main du vieil homme qui entrouvre les yeux et le regarde fixement.

Il les reconnaît encore. Tout à l'heure, il a même réussi à les accueillir, à leur dire quelques phrases d'une voix hachée, le souffle court. Puis il a baissé les paupières et sa respiration a

changé. Elle est devenue plus lente, plus grave, comme si elle se repliait.

Maurice préfère rester près de la fenêtre. Le manège des visiteurs qui repartent ou arrivent, tournent en voiture à la recherche d'une place libre, le vent qui balance doucement les branches de pin et les palmes d'un vieux dattier le rassurent. Ça, c'est la vie. Il préfère ne pas se retourner et regarder le père qui s'amenuise. Personne ne devrait vivre des choses pareilles. C'est ce qu'il dit souvent. *La mort nous fait chier. Vieux, jeunes, malades ou bien portants, elle pourrait pas nous laisser peinars ?*

Papé se met à tousser, il tend une main incertaine vers la table de chevet, implore du regard.

« Tu as soif, Papé ? »

Il remue sa pauvre tête, désigne le brumisateur d'eau de source.

« Bouge pas, Papé, bouge pas. »

Tistou fait le tour du lit, saisit l'atomiseur et, prenant mille précautions, asperge les lèvres déchirées. Papé lui envoie des messages de remerciement, de grâce. Il essaie de parler.

« Te fatigue pas, Papé »

Tistou se dit que demain, tant, il fera un saut jusque chez Guy et Micha. En allant directement du boulot chez le marchand d'esches, il pourrait être au cabanon avant six heures. Avec un peu de chance, il attraperait de quoi augmenter la soupe de poisson que Micha conserve au congélo.

La porte s'ouvre après qu'on ait frappé deux coups brefs qui n'attendaient pas de réponse. Une agente de propreté fait son entrée. Son arrivée est tellement surprenante que d'un seul mouvement les trois paires d'yeux se braquent dans sa direction. Ça ne dure qu'un instant. Papé remue la main et ébauche une parole, mais la femme dévisageant tour à tour Tistou et Maurice, se dérobe aussitôt. « Je reviendrai plus tard », marmonne-t-elle en quittant la pièce.

Tistou hausse les épaules et retourne son attention vers Papé qui s'agite.

« Tu veux encore de l'eau, Papé ? »

Mais Papé n'a pas soif. Il saisit Tistou par le bras et cherche à l'attirer à lui. Il veut parler, dire quelque chose, mais les mots restent prisonnier de sa gorge.

« On va partir, maintenant, intervient Maurice, agacé. On va te laisser avec tes infirmières, hein, Pa' ? Allez, Tistou, c'est bon. On y va maintenant. »

Tistou se laisse attirer par le vieillard qui s'agrippe à son bras. De ses lèvres, il cherche sa joue pour lui donner un baiser d'adieu. Papé s'obstine à vouloir parler, mais les mots restent coincés derrière sa langue chargée d'aphtes.

« Qu'est-ce que tu veux me dire, Papé ?

— Allez, on y va maintenant, fait Maurice de plus en plus nerveux, repoussant Tistou pour se pencher à son tour au-dessus du vieillard.

— On n'est pas si pressés...

— Pas con...

— Qu'est-ce que tu veux dire Papé ?

— Et qu'est-ce que tu veux qu'il veuille dire.

Allez...

— Sois pas con... comme... t... père... réussit-il à lâcher dans un souffle rauque.

— Je reviendrai te voir dans la semaine, Papé. Promis juré, dès que je finis mon boulot, je viens te voir. »

*

Lundi

La journée d'une chaleur accablante a paru interminable. Tistou s'est débattu avec la pose d'un climatiseur réversible Tri-Split. Les gens ne se doutent pas du boulot que ça représente. Surtout ceux qui n'en poussent pas une rame. Le mur extérieur le plus pratique pour poser le bloc d'évacuation donne directement sur la piscine, et il est hors de question d'installer cette « verrue » sur la belle façade de la maison. La propriétaire de la villa le lui a rappelé le matin même, mettant dans son apostrophe tout ce qu'elle est capable d'exprimer en matière d'intimité. « Et que je ne vois pas cette verrue sur ma façade. Débrouillez-vous comme vous voulez. » Elle s'était ensuite dirigée vers sa voiture en faisant claquer ses talons hauts sur le dallage. Le signal d'ouverture automatique des portières avait approuvé son humeur d'une petite note acide.

Débrouillez-vous comme vous voulez... facile à dire. Cette exigence va rallonger la durée initialement prévue du chantier d'au moins deux jours, peut-être même trois. C'est toujours la même histoire : le patron va évaluer les travaux, il brosse le client dans le sens du poil ; il ne remarque pas la moitié des problèmes ou plutôt ne veut pas les voir *parce que tu comprends, gari, si tu commences à dire au client tout ce qui risque d'être difficile, tu les lui brises vite fait bien fait et il va voir ailleurs*. Il est vrai qu'avec la mode des climats réversibles, les chauffagistes ne manquent pas. Voilà. Faut choisir. Si tu veux travailler, tu arques et tu la fermes. Mais que le patron n'aille pas compter sur lui pour faire des heures supplémentaires gratis. C'est sûr qu'il aimerait bien que ses employés épongent ses promesses délirantes. Mais Tistou se fiche bien qu'il ne soit pas content, et en admettant qu'il se mette carrément en rogne, tant pis, il ira voir ailleurs. Ou nulle part. Depuis les années qu'il trime, il aurait bien droit à un peu de chômage lui aussi. Comme dit L'Agachon, c'est quand même bien un monde : les étrangers ont droit à tout, eux. En plus, ils n'ont même pas besoin de s'épuiser pour obtenir quelque chose, des assistantes sociales zélées montent leurs dossiers.

Tout ce méli-mélo de pensées n'est pas du genre à aider à installer des appareils de climatisation, à trouver la formule qui permet d'éviter l'effet *Cohanda* par exemple. Mais il

préfère quand même focaliser son esprit sur tous ces étrangers se pavanant aux frais de la République plutôt que repenser à la soirée de samedi ou à la grise mine de Papé figé sur son lit d'hôpital. Pauvre Papé. Saleté d'étrangers. Le regroupement familial, c'est la mort. Rien que des femmes qui n'arrêtent pas de pondre et pondre et pondre encore. De toute façon, avec ce gouvernement de précieux, c'est fichu.

Ils l'avaient sentie passer leur chance. Ils l'avaient presque touchée du doigt... Quelques jours, quelques semaines d'espoir et puis, rien. L'Agachon prétend que le plus dur est fait, qu'il faut y croire plus que jamais. Les salopards, un jour ou l'autre il faudra bien qu'ils la lâchent la gamelle ; sauf qu'avec un valet des Rothschild au gouvernement, elle risque d'être bien vide en fin de mandat. Peut-être qu'il faut que le sang coule si on veut que ça change. Peut-être qu'il faut en arriver là. C'est en tout cas ce que prétend Mario. Il raconte toujours que son arrière-grand-père a été exécuté en 1936 à cause de ses idées communistes. Un sale petit fasciste avait été payé pour lui faire la peau. Un coup de canif vite donné alors que tu passes dans un recoin de rue sombre, ça ne te fait pas rentrer dans les statistiques des victimes du Capital. La mort de l'aïeul était passée dans les faits divers. Une affaire de Jules. Tu parles ! Toutefois, l'histoire vraie ou fausse, avait conditionné le destin des hommes de la famille. Le grand-père de Mario et son père avaient été des piliers du Parti, fortes

gueules des chantiers, et ils avaient été enterrés rouges sans passer par la case curaille ; juste le cimetière et des poings dressés. Mario avait eu lui aussi sa carte du Parti, mais pas longtemps. Il l'avait déchirée à la fin des années quatre-vingt-dix. Oui, monsieur, il avait voté Le Pen en 2002, même si à l'époque ce geste avait été considéré comme une vile saloperie. Aujourd'hui les choses ont changé, les gens ont compris. Des précurseurs, voilà ce qu'ils avaient été, ceux de 2002 ! Le Parti, tiens, parlons-en. Marchais c'était pas terrible, mais ça t'avait encore de la gueule et surtout on y croyait, mais après... mais après... *Qu'est-ce que tu aurais fait, Tistou, en 2002 ?* Il n'en sait rien. Il avait quinze ans, et les élections étaient le cadet de ses soucis. *Tu aurais fait comme moi. Entre le nain de jardin et le petit facteur de mes deux, tu aurais pas hésité, tu aurais choisi Le Pen. Sauf que c'était une honte, tu vois. Quand par malheur tu disais que tu avais voté pour lui, on te dessinait la petite moustache. On t'aurait tatoué la croix gammée sur le cul. Bande d'hypocrites.* Mario se voit comme un précurseur et chaque fois qu'il balance son bulletin dans l'urne, il a l'impression de venger son arrière-grand-père. Pas en tant que victime du grand Capital, non, mais en tant que victime de la racaille pour qui en définitive il avait donné sa vie. Les anciens ne se doutaient pas. Jamais ils n'auraient imaginé que la République et le Parti la leur mettraient aussi profond. S'ils

revenaient. S'ils découvriraient pour quoi ils étaient morts...

Rien ne peut refréner Mario quand il est parti dans ses délires. On dit que même une bombe de djihadiste ne la lui ferait pas fermer. Ce sont les seuls moments où L'Agachon se tait. Il en profite pour reprendre son souffle.

Tout. Oui, tout plutôt que penser à Cherrie.

Il a travaillé sur un rythme de dingue toute la journée. Le patron l'a appelé dans le courant de l'après-midi pour s'assurer que tout va bien. Il a promis d'envoyer du renfort pour le lendemain.

Tistou n'a revu personne de la journée. La propriétaire n'est pas repassée. S'il a bien compris, elle tient une boutique de petites culottes sur le port de Bandol. Une de ces boutiques où toutes les clientes sont liftées jusqu'à l'os, bronzées été comme hiver et lestées de kilos de joncaille : les divas de la Côte.

En quittant la villa, il s'est assuré que le portail automatique se refermait bien derrière lui et il a quitté le quartier chic, glissant sur le goudron épais et chaud, toutes vitres baissées. Retrouver sa vieille voiture lui a procuré un effet bizarre après une journée passée dans le luxe de la villa.

*

Les touristes ne sont pas encore arrivés. Les gens du pays se pressent dès qu'ils peuvent vers

des plages tellement peuplées qu'on se demande comment elles pourront accueillir tout ce monde qui va déferler d'ici quelques jours. Tistou s'engage à petite vitesse sur la route qui conduit à la boutique d'articles de pêche. Il doit ralentir en croisant des bandes de jeunes. Des filles seulement vêtues de leurs maillots de bain, serviette autour de la taille, cherchent en se dandinant les tapis d'aiguilles de pin où poser leurs pieds nus pour éviter le goudron brûlant. Filles aux cheveux mouillés, aux rires éclatants ; heureuses et fières. Tistou contemple un instant cette jeunesse à laquelle il appartenait il y a si peu encore : libre, sûre d'elle, de son charme, et encore insouciante ou feignant l'insouciance en affichant le sourire insensible des vainqueurs. Les garçons, casquettes à l'envers, ont encore la démarche dégingandée des adolescents imprécis, indécis, mais féroces et prêts à en découdre avec, pour toute révolte, leur ferme détermination à ne pas emprunter les trottoirs. C'est *leur* village, c'est *leur* route qui conduit à *leur* plage, *leur* sable, *leur* mer ; tout un décor qui leur sera bientôt confisqué par l'armada des estivants dans laquelle ils disparaîtront, aspirés, dénigrés, relégués à leur statut de « jeunes du pays », un peu nigauds et sans cervelle. Aujourd'hui, ils vivent leurs derniers jours de gloire, le chant du cygne de juin.

La boutique *Le Piadon* est minuscule et fraîche. Quand il pousse la porte vitrée de petits

carreaux et que retentit la clochette accrochée au plafond, Tistou dominé par un réflexe de professionnel ne peut se retenir de vérifier la marque du climatiseur. Toshiba. Dans sa boutique, Pascal propose toute une gamme de marchandises. Presse locale, articles de plage de première nécessité comme les rabanes, les huiles solaires, le monoï, les lunettes noires, les cartes postales. Mais on y trouve avant tout du matériel pour la pêche à la ligne. Pascal est fin connaisseur. La pêche et la littérature, c'est tout ce qui lui plaît dans la vie. Entre deux clients, il bouquine confortablement installé dans un immense fauteuil en rotin. Rien que de la belle littérature. Quand il a terminé un livre, il l'expose sur une étagère où chacun peut se servir à son aise et gratuitement ! Mais les amateurs de littérature japonaise — la préférée de Pascal —, ne courent pas les rues et l'étagère menace de s'écrouler sous le poids des volumes.

À l'entrée de Tistou, Pascal repose son Murakami sur le comptoir après avoir marqué la page. Tistou l'a salué et s'est dirigé directement vers le frigo où sont conservés les appâts. Une boîte de dures et une autre de mourons suffiront largement pour une petite partie de pêche. Guy et Micha viendront sans doute avec lui. Guy, c'est sûr. Micha n'aura peut-être pas le temps. Son travail l'accapare même quand elle est à la maison.

« Salut, Pascal, alors, c'est bien ce que tu lis ? »

Sans un mot, Pascal lui tend le volume. Il espère toujours que la magie de la littérature opère par contact direct. Tistou déchiffre le titre et rend l'ouvrage à son propriétaire comme il lui tendrait un objet venu de l'espace. Il émet un petit bruit censé exprimer la consternation. « Ils devraient s'inscrire sur *Mitique*, les gars. » Il rit de sa plaisanterie alors que Pascal, déconfit, récupère son exemplaire de « Des hommes sans femmes » et le repose sur le comptoir en inscrivant dans son geste délicat toutes les excuses silencieuses qu'il adresse à l'auteur.

« Tu vas pêcher la soupe ? », fait-il en tendant les deux boîtes d'esches qu'il a empaquetées en un tour de main dans une feuille de journal.

« Et qui sait ? Tant, j'attrape du sar !

— Tu peux, oui. Le sar se jette sur tout.

— Si j'avais le temps, je préparerais des moules emboîtées, mais là...

— Tu peux toujours essayer l'Emmental... »

Comme Tistou s'y était attendu, il trouve Micha plongée dans l'écran de son ordinateur et entourée de piles de documents. Elle se débat avec l'imprimante qui ne fonctionne pas correctement. Guy s'est réjoui de le voir débarquer et, sans avoir besoin d'entrer dans les détails, ils se sont dirigés vers le débarras récupérer canes et sacs de pêche. Puis chacun a allumé sa cigarette, qui sa Marlboro, qui sa Camel.

Ils ont opté pour un coin abrité de l'ouest et de la chaleur torride du soleil encore haut dans le ciel. Ils se sont installés sur des roches plates et commodes qui plongent profond dans la mer. Tistou et Guy parlent peu quand ils se retrouvent seuls ; leur attention est tout entière accaparée par ce qui peut se passer au bout de la ligne. Ce soir la mer est paisible. L'eau, douce comme de la soie, frémit à peine, et l'on devine nettement la forme des rochers autour desquels dansent des girelles multicolores, se déplacent les paresseuses castagnoles noires, passe en miroitant un banc de saupes. « Tu pêches à quoi ? », s'informe Tistou. Guy pêche au mouron, lui aussi, et sans plus de succès. Chaque fois qu'il remonte la ligne, c'est pour découvrir son appât intact ou suçoté. « Je vais essayer à la dure et avec un hameçon plus petit. Du six ou même du sept. »

La pêche a ses mystères, et le problème est qu'on ne connaît pas assez le poisson. On le trouve joli au moment où il sort de l'eau, avant que ses belles couleurs fanent. On l'imagine en soupe, en friture ou grillé et l'on pense qu'il s'agit d'une créature uniquement soumise aux lois hermétiques des climats, des lunes, des courants et des heures, mais privée de sentiments. Micha les avait bien eus un jour de pêche matinale. Après une longue attente stérile, elle avait sorti un paquet de *Pepito* de son sac et avait déclaré que les poissons avaient sûrement envie d'un petit déjeuner. « *Qu'est-ce*

que vous connaissez, vous, des désirs des poissons ? », leur avait-elle demandé. Rien. N'étaient-ils pas des animaux comme les autres, motivés par la gourmandise, dévorés par l'appétit pour les choses nouvelles ? Et sans se soucier des vanes que lui envoyaient les deux hommes, elle avait brisé un gâteau au-dessus de la mer. Quelques secondes plus tard, sa canne plongeait. Aussi longtemps qu'elle avait eu des galettes à briser, sa canne n'avait pas cessé de plonger. Et elle n'avait pas sorti de minables petits poissons dégénérés, mais de quoi faire une très honorable friture.

« On aurait dû apporter les *Pepito* ! », s'exclame Tistou après une heure d'attente. Mais au même moment, la canne de Guy se plie d'un coup et le bas de ligne s'enfonce vers les profondeurs. Il s'active au moulinet, mais la lutte semble bien mollassonne pour être celle d'un sar, d'un labrus ou d'une vieille. Il grimace en direction de Tistou. S'il s'agit d'une bogue, la pêche est finie. Il mouline, rembobine. À quelque deux mètres de profondeur, il voit se dessiner la silhouette du poisson remonté vers la surface. L'éclat argenté d'un ventre semble confirmer ses craintes. « Bogue en vue ! prophétise Tistou. Aïe. »

La bogue va rarement seule et quand ces poissons sentent un appât, rien à faire, ils se jettent dessus. Et on peut bien les remettre à l'eau mille fois, ils reviennent toujours. Avec la bogue, poisson grossier à la chair fétide, inutile

de pratiquer le *no kill* ; elle sait comment rendre fou le pêcheur. Le spécimen gras et mou que Guy retire de l'hameçon lâche une fiente verdâtre sur sa main, souille son tee-shirt. D'un coup de canif, il lui ôte la vie. Une mouette qui inspectait la mer depuis le ciel se précipite à la surface de l'eau où vient d'atterrir le cadavre du poisson. Filant en rase-mottes, elle le cueille dans son bec et s'enfuit sur les falaises. Tistou et Guy se regardent. « On reballe. » conclut Guitou.

*

« Alors ? Leur demande Micha.

– Alors ? Nada.

– Nada, confirme Tistou.

– Vous avez passé un bon moment, c'est l'essentiel.

– Tiens, tu as eu de la visite ? » demande Guy en apercevant deux verres sales dans l'évier.

« Hm... les gendarmes.

– Encore venus à l'heure de l'apéro ?

– D'après toi ?

– Ben oui. Et se tournant vers Tistou. Tiens, viens te laver les mains. Ils sont terribles, ces gendarmes. Depuis qu'on habite ici, il ne se passe pas quinze jours sans qu'on les voie rappliquer. Et cherche pas : toujours à l'heure de l'apéro.

– Bonne maison, qu'est-ce tu veux... fait Tistou en séchant ses mains à un torchon de cuisine.

– Depuis le temps, reprend Micha, on se doute bien qu'ils ne viennent pas pour autre chose. D'ailleurs, qu'est-ce qu'on fait qui pourrait les intéresser ?

– Et quoi de neuf au pays ?

– Ils ont trouvé une gosse dans le bosquet des *Lecques*, dimanche matin. Un jogeur l'a découverte.

– Morte ?

– Non, mais salement amochée. Tu manges avec nous, Tistou ? Je te préviens, c'est du réchauffé : les petits farcis d'hier et beaucoup de salade.

– Les farcis, c'est toujours meilleur le lendemain.

– D'accord ? demande Micha à Tistou, lequel semble soudain absent.

– Oui, d'accord, mais je resterai pas longtemps.

– Tu manges et tu files comme tu veux.

– Et qu'est-ce qu'ils ont dit d'autre, les gendarmes ?

– Ah... fait Micha, ils ont trouvé cette jeune fille. Violée plusieurs fois, une tournante, apparemment, et frappée. Enfin, frappée... ils ont dit "démolie". Les types qui l'ont passée à tabac l'ont laissée presque morte. D'après les gendarmes, elle a dû vouloir se défendre.

– Presque morte ?

– Oui. Ils l’ont tabassée à la blesser jusqu’aux organes.

– Pauvre gosse, reprend Guy.

– Et ils savent qui c’est ? demande Tistou, d’une voie blanche.

– Ceux qui ont fait le coup, tu veux dire ?

– Oui. Et la fille, aussi.

– Non. Ils n’ont aucune piste. La seule chose qu’ils pensent c’est que c’est un coup des clients de l’*Opoponax*. Ça, c’est sûr. Mais tu imagines les dizaines de types qui sont passés par là. Comment les connaître tous ?

Guitou l’interrompt :

– C’est vraiment une boîte pourrie cet *Opoponax*.

– Peut-être que la fille les a allumés...

– Tu y vas fort, toi ! s’exclame Guy. Même si elle allumait, tu te rends compte du carnage ! Attends, qui dit que cette fille s’en remettra un jour ?

– D’ailleurs, on ne sait pas comment les choses sont arrivées », fait Micha pour calmer l’ambiance. Elle sait que certains sujets font démarrer son mari au quart de tour. Les violences faites aux femmes, en tête.

« Putain ! hurle-t-il, si une fille peut même plus aller en boîte sans se faire massacrer... Mais dans quelle société de merde est-ce qu’on vit ?

– Ça, ça sera un coup des ratons, lâche Tistou.

– Ratons ou pas, qu’on leur coupe les couilles !

— Personne ne sait comment les choses sont arrivées et les gendarmes n'ont pas la moindre piste. Le videur a vu la fille sortir seule. On ne sait pas ce qui lui est arrivé ensuite.

— Tu penses bien, reprend Guy, que les mecs n'allaient pas sortir avec elle, bras dessus, bras dessous, dire bonsoir au videur avant d'aller la violer sur la plage.

— Bon, reprend Micha. Je ne vous ai pas entendu dire que mes farcis sont bons.

— Ils sont très bons, tes farcis, assure Tistou, lointain.

— Tu es la reine des farcis. On sent que ça vient de loin, un pareil talent. Mais tu me lèveras pas de la tête qu'on vit dans une société pourrie ! Pauvre gamine.

— Mais tu sais, recommence Tistou, des fois les filles, elles se rendent pas compte qu'elles rendent les mecs jobastres.

— Elles ont pas besoin de les rendre jobastres, ils le sont déjà ! »

Tistou ne dit plus rien et tous les trois mangent en silence. Chacun avec ses pensées. Parfois Micha s'interroge à propos de Baptiste. Elle sait qu'il fréquente des gars pas très nets, des types de Berthe, de la Beaucaire et d'autres encore, juste des nervis avec de belles idées plein la bouche. Ce ne sont pas ces fréquentations qui l'aideront à aller de l'avant. Mais, bon, chacun fait sa vie. Tistou se sent barbouillé. Depuis que Micha a raconté cette affaire, il se revoit près du bosquet. Est-ce que par hasard ce ne serait pas

cette fille qu'il a entendu gémir derrière le rideau de tamaris ? Et il se dit que peut-être, à ce moment-là, alors qu'il ne pensait qu'à ses clés de voiture, cette fille était en train de se faire violer ou peut-être même que tout était déjà arrivé et qu'elle appelait au secours. Guy, lui, n'en revient pas. Il se sent impuissant et triste et il n'arrête pas de penser *merde de merde, mais dans quel monde on vit ?*

*

Décidément, Tistou ne réussit plus à se vider la tête. Le gémissement de la fille derrière les tamaris ne le lâche plus. Il est de plus en plus clair que ce n'était pas un soupir de plaisir. Alors il se dit qu'il aurait dû intervenir. « Eh, oui », dit-il tout haut. « Eh, oui. » Répète-t-il. Mais la seconde suivante, il pense aux gendarmes. Il pense au videur. Il pense aux femmes sur la plage. Est-ce que tous ces gens ne pourraient pas donner son signalement ? Est-ce que les flics... Et puis, non, impossible. C'est une bande qui a fait le coup. Une tournante a dit Micha. Il freine brutalement, évite de justesse une voiture qui vient de lui griller la priorité. Il lance un appel de phares et se ravise juste avant d'en lancer un second. Sait-on jamais qui est au volant. L'Agachon racontait l'autre jour qu'une automobiliste avait eu le pare-brise et le capot

de sa voiture explosé à coups de batte de baseball dans une situation analogue. Ses appels de phare avaient rendu un type furieux. Il l'avait coincée à un feu rouge et lui avait fait sa fête. Prudence. Il ralentit l'allure, mais la voiture devant lui continue sa course dans la nuit. « Eh, oui. » Il essaie de se détendre, allume une cigarette en attendant que le feu passe au vert. Il essaie de se changer les idées en repensant à Papé. Il faudra qu'il aille lui rendre visite dans la semaine.

Coup de chance, personne n'a pris sa place de parking comme cela arrive de plus en plus souvent. Il se gare, vite fait. Une douche et au lit, pense-t-il. Mais, alors qu'il arrive au pied des escaliers de son immeuble, une voiture aux vitres teintées à laquelle il n'avait pas prêté attention éclaire ses phares et l'aveugle. Il met aussitôt une main en visière. La vitre côté passager descend en même temps que passe une tête. « Tistou ! » appelle une voix. « Viens par là ! ». C'est Steph.

« Ah, c'est toi. Putain, tu m'as flanqué une de ces trouilles ! »

Tistou se rapproche, rassuré.

« Soir ! » Il hoche la tête en direction du chauffeur dont il ne discerne pas le visage. « Qu'est-ce se passe, oh, Steph ?

– Monte là derrière. »

Étonné par la situation autant que par le ton glacial de son ami, Tistou ouvre la portière arrière et va pour s'installer. Sur le siège, un

rottweiler muselé l'accueille d'un grognement menaçant.

« Oh ! Y va pas me bouffer ton chien ?

– Monte, répond Steph. Monte et ferme-la.

– Couché, Balo ! », intime le chauffeur en se tournant brutalement vers le siège arrière. Tistou a le temps d'apercevoir son visage balaféré. Le chien se calme et se tasse à l'extrémité opposée de la banquette.

« T'as été à l'*Opoponax* samedi. » Ce n'est pas une question, mais une affirmation assenée avec violence. « Tu as vu Cherrie. » Bien entendu qu'il a vu Cherrie. « Elle était seule avec ses copines et il t'est pas venu à l'idée de rester avec elle ? » Tistou ne comprend pas.

« Où tu veux en venir, Steph ?

– Je veux en venir que si moi je voyais ta sœur seule dans une boîte comme l'*Opoponax*, je la laisserais pas seule !

– Steph... balbutie Tistou.

– Tu vas m'expliquer ce que t'es allé branler avec *le Cobra* ?

– *Le Cobra*. C'est qui le *Cobra* ?

– Me prends pas pour une bille, Tistou. Ne m'insulte pas...

– Mais c'est qui, ça, le... commence Tistou, prêt à craquer.

– Le gars avec qui t'es allé bédaver. Tout le monde t'a vu. Tu le connais pas, peut-être ? Alors, tu as été avec lui ? C'est oui ou c'est non ?

— Oui, oui, c'est sûr. C'est lui, c'est lui qui m'a proposé... Oh, putain, je sais pas où on va, là, Steph, mais tant, tu pourrais me le dire.

— Eh, bêh, tu vas le savoir. Tu sais où elle est, ma sœur ?

— Eh non, comment tu voudrais que je le sache ?

— À l'hôpital. Elle est à l'hôpital, dans le coma. Violée et tabassée par une bande de racailles. Et tu veux savoir pourquoi ? Il poursuit, n'attendant aucune réponse. Parce que sur cette terre il y a des mecs comme toi et comme *le Cobra*. Et ça, tu vois, Tistou, ça fait des mecs en trop.

— Cherrie... dans le coma. Steph, écoute-moi. Écoute, je t'en supplie. Je suis au courant de rien. C'est vrai que j'ai fumé un pétard avec ce type-là, *le Cobra*, comme tu l'appelles, mais putain, je suis au courant de rien du tout. Maintenant, si tu veux faire la peau aux salopards qui ont touché à ta sœur, je suis avec toi. Tu peux compter sur moi. Steph, sans déconner, tu sais que tu peux compter sur moi. »

Excité par le ton de voix de Tistou, Balo se rapproche, grogne menaçant.

« Enlève ton clébard ! hurle-t-il en direction du chauffeur de la voiture. Vire-moi ce con de clébard !

— Descends un moment. Va le faire pisser » demande Steph, impatient, avant de se murer dans le silence le temps que l'homme et le chien débarrassent le plancher.

« Il va falloir être clair, maintenant, Tistou, reprend-il enfin d'une voix blanche et menaçante. Parce que moi, tu vois, je ne rigole pas.

— Moi non plus je rigole pas. Je peux pas rigoler si quelqu'un a fait du mal à Cherrie.

— Si tu avais pris soin d'elle, rien de ça ne serait arrivé. Je me fais comprendre ?

— Steph, tu as raison, putain. Tu as raison. Je vais me le reprocher le reste de ma vie.

— Tes remords, je m'en cogne. Ma sœur est fichue, parvient-il à articuler, perdant sa voix. Tu verrais... tu la verrais...

— Fichue ? Oh, fan... Je peux pas donner ma vie pour la sienne, Steph, mais si c'était possible, je le ferais, tu peux me croire. Je le ferais.

— On va bousiller ces mecs. *Le Cobra* et ses trois enculés de potes avec qui il était. On va leur faire bouffer leurs couilles. Ils avaient pas à toucher à ma sœur, les enculés. Y a des affaires qui doivent rester qu'entre hommes... (Un instant, il est secoué de brefs sanglots qu'il essaie d'étrangler.) Les enculés, ils vont le regretter. »

*

Maintenant tout est clair et ce n'est pas cette nuit que le sommeil viendra. *Garde toujours ton phone allumé* lui a rappelé Steph alors que

Manel arrachait la Mercedes au goudron du parking. *Le Cobra*, voilà comment se fait appeler le rebeu qui l'a si bien roulé dans la farine. Fallait-il qu'il soit con pour n'avoir rien vu venir. *Tu aurais pu te douter de quelque chose*. C'est maintenant qu'il trouve quoi répondre à Steph, déchaîné, écartelé par la douleur. *Comment tu aurais voulu que je sache ? Tes histoires, je ne les connais pas et ce Cobra, je l'avais jamais vu. Comment j'aurais pu savoir que tu étais en affaires avec lui ? Comment j'aurais pu imaginer que Cherrie était en danger ?* Il s'enhardit : *Tiens, et puisque tu le savais, toi, qu'elle était en danger, pourquoi tu l'as pas obligée à rester chez elle ?* Il a beau tordre ce dialogue intérieur dans toutes les directions, il ne peut empêcher un sentiment insupportable de se déployer et envahir sa conscience. Il aurait dû la protéger. Il aurait dû lui parler. Au moins ça, lui parler et rester avec elle. À présent que Steph lui a révélé les aspects cachés de l'affaire, chaque détail de sa rencontre avec *le Cobra* lui apparaît sous l'éclairage de l'évidence. Depuis quand un rebeu sympathise-t-il avec un croisé au point de lui rouler un pétard ? Comment pouvait-il connaître ses sentiments envers Cherrie, sinon parce qu'il l'avait observé comme un fauve observe sa proie. Il revoit *le Cobra* se pencher vers son acolyte au moment de quitter leur coin, *Je vais enfumer ce crevard. Toi, pendant ce temps, commence tes approches avec la frangine*. Pourquoi n'a-t-il

pas compris ? Pourquoi n'a-t-il pas essayé de savoir ce qui se tramait derrière les tamaris ? Parce qu'il n'avait pensé qu'à lui-même. Parce qu'il était déçu. Parce qu'il voulait être vengé. Pourquoi avait-il prétendu à Guy que cette fille avait peut-être allumé ses violeurs ? Parce qu'il aurait voulu avoir Cherrie, parce qu'avec les femmes c'était foutu... *Une salope. Pourquoi il a fallu qu'une salope me rende jobastre ?*

Maintenant, l'histoire est pliée. Plus personne n'aura Cherrie, ni lui ni un autre. Cherrie restera sur son lit d'hôpital et ils seront seuls, tous les deux, à savoir qu'il aurait pu la sauver. Sauf, qu'elle, elle ne s'en souviendra pas longtemps, si même elle s'en souvient. Alors que Tistou, lui, il vivra le reste de ses jours avec la culpabilité chevillée à l'âme. Il doit garder son téléphone allumé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Quand le moment sera arrivé, Steph lui dira où se rendre. Puisqu'il regrette tant d'avoir été à côté de la plaque ce samedi soir à *l'Opoponax*, puisqu'il serait prêt à donner sa vie pour Cherrie, il sera en première ligne pour aller dessouder *le Cobra*. Il lui faut ça, à Steph. Il lui faut ça pour s'enlever de la tête que Tistou peut avoir trempé dans le massacre de sa sœur. *Donne-moi un flingue et je te l'efface, le Cobra. Donne-moi juste un flingue, Steph.* Cherrie ne s'en remettra pas. Cherrie ne s'en remettra jamais, mais qu'au moins son frère puisse lui chuchoter à l'oreille que ces enculés sont

liquidés, qu'ils leur ont fait bouffer leurs couilles.

Le téléphone. Il le cherche dans la nuit, vérifie que la batterie est chargée. L'effet que ça fera de liquider un type ? Rien. Ça ne lui fera rien du tout. Il n'aura qu'à l'imaginer prenant son pied au moment du massacre de Cherrie. Il n'aura qu'à penser à Cherrie sur le lit d'hôpital *si tu la voyais, si tu la voyais, elle, si belle, elle qui a toujours été si douce...* Les organes éclatés sous les coups. *Ils l'ont lattée comme si elle avait été un mec.*

5 Tout ça pour ça

Jeudi 15 heures

La Cadeyrenque, tu vois où c'est ? Alors, prends le chemin du Rouve, avance jusqu'au calvaire et tourne à gauche. On y est. Rapplique.

Trois jours que Tistou attendait cet appel. Trois jours passés nerfs à vif sur des charbons ardents. Son plus gros souci avait été que le téléphone sonne alors qu'il se trouvait chez lui ou pire, en pleine nuit. Pa' aurait voulu savoir ce qui se tramait et Tistou aurait donné des excuses bidons. Il n'a jamais su mentir. Momo aurait immédiatement compris qu'il y avait embrouilles. Il aurait déchiffré d'un coup les hiéroglyphes inquiétants qui se dessinaient depuis dimanche sur le visage de son péquelet. Mais, coup de chance, le téléphone avait sonné quelques instants plus tôt, à presque quinze heures, un jeudi après-midi. Flo, Son collègue n'avait même pas été étonné de le voir tout laisser en plan pour partir sur les chapeaux de roues. Tistou préparait le terrain depuis le

mardi matin. Son grand-père était au plus mal, avait-il dit à son coéquipier et au patron, on pouvait l'appeler d'un moment à l'autre. Et c'est ainsi que les choses s'étaient passées.

Depuis vingt minutes, il roule le plus vite possible, doublant parfois un véhicule entre deux virages de l'étroite route du Castellet. La Cadeyrenque. Il n'y a été qu'une fois, il y a longtemps. Pourvu qu'il retrouve l'embranchement. Il ne manquerait plus qu'il aille se paumer dans les collines. Loin devant lui, un tracteur sort poussivement d'un chemin de terre. S'il se fait bloquer maintenant, c'est la poisse : il ne pourra plus le dépasser avant longtemps. Mais, coup de chance — encore un —, l'engin se rabat aussitôt sur la droite pour pénétrer dans un champ de vignes. La Cadeyrenque, voilà le panneau. L'embranchement est ici. Il roule encore sur quelques centaines de mètres et s'engage en cahotant dans le chemin du Rouve. Il navigue entre les ornières, poussant sa vieille caisse au maximum de ses possibilités. Quelques centaines de mètres plus loin, le calvaire est là. C'est juste après qu'il faut tourner à gauche. Il s'exécute en dérapant dans les cailloux mêlés à la terre desséchée. Un peu plus haut sur le chemin apparaît une silhouette. Il ralentit. C'est Steph qui lui fait signe de se rabattre sur le côté. En suivant les indications muettes de son ami, il gare la voiture à l'abri d'un rideau de végétation

poussièreuse où se trouve déjà la Mercedes de Manel.

« Tu as pris ton temps, remarque Steph, à peine il sort du véhicule.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Tistou.

— Il est là. *Le Cobra*, il est là, précise Steph. On va l'avoir, ici. On va le liquider.

— Il est seul ?

— Il est seul, oui. Ses potes sont ailleurs, mais ça te regarde pas. Ses potes, ils sont pour moi.

— Qu'est-ce que je dois faire, Steph ?

— Sa piaule est juste là, derrière. Après le tournant. D'ici tu verras rien, fait-il en réponse à Tistou qui se démonte le cou pour apercevoir quelque chose. Suis-moi, on est planqués dans le bosquet plus haut.

— Qui c'est, les autres ? demande Tistou, inquiet.

— Manel. Qui tu veux que ce soit ?

— Mais, moi, qu'est-ce que je dois faire, Steph ?

— Tu vas le faire sortir de sa piaule.

— Je vais al...

— Tu te dégonfles ? C'est ça ? Hier, tu aurais donné ta vie pour ma sœur. C'est pas ce que tu m'as chanté ? Et maintenant que je te demande de faire sortir ce pédé de chez lui, tu te dégonfles ? Qu'est-ce que tu es, oh, Tistou, rien qu'une bouche ? »

Non, il ne se dégonfle pas. Il vient seulement de prendre un coup de poing dans l'estomac. Il regarde Steph, il plonge dans ses yeux, il s'y

perd. C'était donc ça le plan. Le faire venir jusqu'ici et l'envoyer dans les bras du *Cobra* se faire tirer une balle dans la tête à bout portant.

« Tu m'as pas cru quand je t'ai dit que je suis pour rien là-dedans ?

– Comment ça, je t'ai pas cru ? »

Il voudrait lui dire *Tu m'envoies au casse-pipe. Si le Cobra me voit débarquer chez lui, qu'est-ce qu'il croira ? Que je suis le livreur de pizza ? Quand je disais que j'aurais donné ma vie pour Cherrie je le pensais, mais toi tu as compris que tu pouvais me...*

« Il va me flinguer dès qu'il va me voir, réussit à dire Tistou.

– Il aura jamais le temps. »

Tu crois ça ?

« Tu voudrais quoi ? Que j'y aille moi, reprend Steph, les nerfs à vif. Ni moi ni Manel. S'il nous voit, il nous grille direct. Mais si c'est toi qui y vas, il commencera par se demander ce que tu fous là. Surtout si t'es clean.

– Mais il va jamais ouvrir, Steph. C'est pas une maison où les gens viennent frapper à la porte. Et puis s'il m'ouvre qu'est-ce que tu feras ?

– Tu poses trop de questions, mec. Tu commences à me chauffer, intervient Manel qu'ils ont fini par rejoindre. Tu vas là-bas, tu frappes. Nous, on te suit en restant planqués. Quand il ouvrira la porte, et il l'ouvrira, Steph sera bien placé pour lui pour lui faire un trou dans la tronche avec ça. Calibre 12. »

Manel récupère un fusil sur un sac de sport posé sur le sol. Il le tient dans les mains avec autant d'affection que si c'était un instrument de musique. C'est l'image qui vient subitement à l'esprit de Tistou. Un violoniste qui va jouer du Mozart.

Sans un mot, Steph s'empare du fusil et entreprend de le charger. Chacun de ses gestes dénote sa maîtrise. À l'instant où il a touché cette arme, il est devenu différent, comme si elle avait transmis à cet être incertain la part d'assurance qui lui fait toujours défaut. Tistou ne peut détacher ses yeux de la scène irréelle qui se joue devant lui. « Chevrotine, neuf grains ». Steph lui présente la cartouche qu'il vient de sortir de la poche de son gilet. Manel se tape le front de son index « Boum ! Steph est capable de lui éclater la tête à dix mètres. Pas vrai, Steph ? » Mais Steph ne dit rien. Il introduit la balle dans le canon noir comme la gueule de la mort. « Avec ça, on arrête un sanglier à cinq mètres », rajoute Manel. La cicatrice qui part de la commissure de ses lèvres pour courir en direction de son œil droit se tord sous la poussée du rire à peine contenu.

« Tu vas... commence Tistou à l'attention de Steph.

– Ouais. Au moment où il t'ouvrira la porte, je l'aurai. Surtout dès qu'il ouvre, dis-lui bien que tu as un message de la part de Cherrie. »

Puis tout se précipite.

Balo, toujours muselé et attaché fermement au tronc d'un pin, sursaute. Il tressaille, se met à frissonner. D'un bond, il s'élançe vers la villa invisible, mais sa laisse qui le retient prisonnier étire son collier et l'étouffe. Il n'est plus qu'un grognement sourd, des yeux injectés de sang.

« Putain ! »

Le cœur de Tistou a bondi dans sa poitrine, il lui semble perdre pied, son pouls accélère alors que sa pensée se dérobe. Il peine à comprendre ce qui se passe, il entend Manel lâcher dans un souffle

« L'enculé, il bouge. »

Balo sentant la tension monter chez les trois hommes, se met à tirer sur sa laisse en labourant le sol de ses pattes puissantes. Une porte vient de claquer. Celle de la maison, cela ne fait aucun doute. Maintenant leur parvient le petit couinement de l'ouverture automatique des portières d'une voiture. Plus besoin d'avoir l'ouïe fine d'un chien pour entendre ce qui se passe derrière la futaie. *Le Cobra* bouge.

« Toi, empêche-le de partir ! Steph vient de broyer le bras de Tistou. Va ! Empêche-le ! répète Steph devant l'air ahuri de son ami. Putain, tu vas bouger, oui ou merde ? »

La colline est écrasée sous le soleil. L'absence totale de vent rend l'air à peine respirable. Dans les pins, le chant des cigales crépite et parfois un insecte immobile et invisible sur l'écorce d'un tronc fait vriller l'air comme s'il voulait percer les tympans.

« Tu vas bouger ? »

C'est comme ça qu'on meurt. Un jour comme les autres. On se doute de rien, on avance sans se rendre compte qu'elle est là qui nous attend. D'un coup, on comprend, mais c'est trop tard, elle nous regarde au fond des yeux et on n'a plus qu'à partir la tête basse. *Quand c'est ton tour...* aime dire Momo. *Putain, c'est mon tour.*

Là-bas, un moteur démarre.

Manel vient de le prendre en force pour le propulser en direction du chemin.

Tistou sort de l'ombre des pins et se retrouve à découvert dans la lumière insoutenable d'un après-midi d'été. Des coups sourds tombent du ciel aveuglant.

« Monte, crevard ! » lui intime Manel avant de replonger à couvert dans les tousques.

Tistou avance de quelques pas en direction de la maison et du moteur qui ronfle dans la touffeur ; en direction du *Cobra* ; et il zigzague un peu comme un homme ivre. Un pas, deux pas, puis la voiture apparaît. Un quatre roues motrices de luxe qui rutille dans le soleil comme un corbillard première classe. Voilà, c'est ainsi que les choses devaient finir. Il voudrait avoir une image claire, pas cette bouillie dans la tête. *Pensez à quelque chose d'agréable* lui avait conseillé l'anesthésiste avant de l'endormir pour une opération de sa jambe fracturée dans un accident de moto. Il avait cherché de toutes ses forces, mais n'avait rien trouvé, pas une seule pensée agréable ne s'était dessinée. Il était

tombé dans le sommeil artificiel avec dans la tête la même bouillie qu'il a maintenant. *Cherrie*, essaie-t-il. *Cherrie*, c'est pour toi que j'y vais.

Le Cobra vient de l'apercevoir. Il est à une dizaine de mètres. Tistou s'immobilise au milieu du chemin. Il va lui foncer dessus et l'écraser, c'est sûr. Il lève la main, esquisse un signe de salut, il pense même être en train de sourire. *Le Cobra* a ralenti. C'est à peine si Tistou réussit à tenir debout. Il répète son signe, il sourit, il n'arrête plus de sourire en direction du 4x4 qui avance. Il écarte les mains des deux côtés de son corps, les soulève un peu pour qu'on voie qu'il n'est pas armé, il sourit toujours. Maintenant, *le Cobra* est tout près. Il arrive à hauteur de Tistou, sa vitre est descendue, il le dévisage, puis braque les yeux sur ses mains. Sur ses traits tendus se lit une stupeur brutale empreinte de la méfiance des fauves.

« Oh ? » fait-il.

Tistou sent ses jambes frémir. L'air surchauffé par la carrosserie brûlante de la voiture ne veut plus pénétrer dans ses poumons ; il essaie de retrouver son souffle. Subitement, *Le Cobra* change d'attitude, ses pupilles deviennent deux éclats d'obsidienne, sa main droite disparaît dans son dos. Une fraction de seconde après, elle brandit une arme noire, trapue, à la gueule prête à mordre, puis la détonation retentit. La charge de chevrotine vient de traverser le pare-brise. Steph a réussi à

s'approcher assez pour que les grains arrivent groupés, le front du *Cobra* explose, l'arrière de son crâne se déchire, arrosant l'appuie-tête de cervelle et de sang. Tistou entend ses intestins lâcher un pet énorme. Dans le silence surnaturel de l'été qui vient de bâillonner la scène, ce hurlement organique retentit comme un blasphème. Des larmes lui montent aux yeux alors que le *Cobra* s'affale sur son siège et qu'il sent se répandre entre ses jambes le lot de sa couardise.

Steph, Manel et Balo s'approchent.

« Alors, fait Manel, dans le mille ? »

Tistou reste figé, abasourdi près de la portière du conducteur. Manel retire la muselière de Balo et le chien qui n'attendait que l'occasion, s'élance vers la voiture.

*

« Oh, Tistou, tu rappliques, oui ? »

C'est Manel qui, le premier, a compris.

« Oh, Tistou, t'as chié dans ton froc ? »

Il s'était rarement autant détesté. Sur le coup, il avait pensé que ce n'était qu'une impression, tellement l'idée lui était insupportable. Mais Manel avait raison. Pendant que les deux hommes et le chien finissaient de s'occuper du cadavre, il s'était réfugié derrière un buisson de lentisques. Il avait ôté ses chaussures et son pantalon, puis, dégoûté, avait retiré son boxeur.

En utilisant les parties de tissus qui avaient échappé au désastre, il s'était essuyé les fesses du mieux qu'il avait pu.

Steph s'était rapproché du buisson.

« Sans déconner, Tistou. Il a raison, Manel ? Tistou, réponds ! Il ne faut rien laisser sur place. Tu m'as entendu ? Si t'as cagué aux brailles, tu emportes tout. Capisce ? »

Il avait fini par sortir du bosquet, le paquet puant dans les mains. Manel avait éclaté de rire. Balo était venu le renifler. Steph, lui, avait détourné la tête, gêné et probablement écoeuré. À présent, la seule crainte de Tistou était que toute sa vie puisse se résumer à cette scène, à cette humiliation.

Le cadavre du *Cobra* était étendu à côté de sa voiture. Tistou aurait préféré ne pas avoir à le regarder de plus près, mais les autres avaient insisté. Ils étaient fiers de leur œuvre. « On pourra dire à Cherrie qu'il a bouffé ses couilles, hein, Tistou ? » Quant aux cicatrices que le cadavre portait sur tout le corps dénudé, il avait espéré que ce n'était que l'œuvre du chien.

Steph avait entièrement retrouvé son sang-froid, si jamais il l'avait perdu un seul instant depuis que cet horrible ballet avait commencé. Lui et Manel avaient nettoyé la zone. Assurés de n'avoir rien oublié derrière eux, ils avaient filé. Tistou avait suivi la Mercedes jusqu'au bout du chemin du Rove où il s'était arrêté pour jeter son vêtement souillé dans une boîte à ordures.

Quand il était remonté en voiture, les autres avaient déjà disparu. Ils allaient finir la besogne. Il y avait encore trois crevards sur leur liste noire et ils allaient les liquider avant que le soleil se couche. C'est à ce moment-là que Tistou avait senti le poids du monde sur ses épaules. C'était le poids du ciel chauffé à blanc, le poids de l'air immobile et des remords. Mais il ne devait pas perdre les pédales, pas maintenant. Primo, il ne devait pas moisir dans les environs. Même si l'endroit était désert, même si la chaleur n'encourageait personne à venir se promener dans le coin, il valait mieux ne pas tenter le diable. Il avait besoin de se sentir propre et il aurait donné n'importe quoi pour rentrer chez lui, se laver à fond, changer ses vêtements et se coller devant la télé avec une bière glacée.

« *Retourne pas chez toi, lui avait soufflé Steph. Si jamais y avait du oaï, mieux vaut que ton père t'ait pas vu rentrer plus tôt que d'habitude.* » Il avait besoin de sortir de cette histoire de fous, si toutefois c'était possible. « *Alors, où tu vas ?* » avait demandé Steph rendu méfiant par les comportements pour le moins douteux de son ami. « *Dis-moi où tu vas maintenant. Il faut que je t'entende le dire. — Je vais faire comme j'ai dit à mon travail* », avait fini par répondre Tistou.

*

De temps en temps, il se regarde dans le rétroviseur. Est-ce qu'il aurait une gueule d'assassin ? Non. D'ailleurs, il n'a rien fait. Enfin, presque rien : il a juste fait dans son froc. *Il s'est juste cagué aux brailles.* Si les flics l'arrêtent un jour... Est-ce que les flics l'arrêteront jamais ? Qu'aurait-il d'autre à leur dire ? Des potes lui avaient donné rencard. On lui avait demandé d'arrêter une bagnole. Qui ? Qui ? Steph. Il faudrait qu'il balance Steph. Pourquoi ? Il ne savait pas pourquoi. *Le Cobra*, non, il ne le connaissait pas. Il lui avait juste fait signe d'arrêter sa voiture et puis... *il s'était cagué aux brailles.*

Cagué aux brailles. Lui-même n'en revient pas. Il y avait eu la détonation et, quand elle avait retenti, il n'avait pas su quelle arme avait fait feu. Si c'avait été celle du *Cobra*, il serait mort en *se caguant aux brailles*. On l'aurait retrouvé, qui sait quand, bouffé par la vermine des mouches, fondu par le cagnard et... la merde au cul. Il renifle tant qu'il peut. Il se sent partout. Mais il ne discerne aucune autre odeur que *For Him* de Calvin Klein dont il s'est aspergé avant de s'installer au volant. *For Him, For her*, il réalise qu'il va détester ces parfums. *For Him, For Her*, tu parles !

La route regorge de voitures. Même si le flot des estivants n'a pas encore envahi le pays, il n'en reste pas moins que la population a déjà été multipliée par deux ou même par trois, et que rouler devient une gageure. Pare-chocs contre

pare-chocs, la file d'autos s'étire d'une ville à l'autre, d'une ZAC à l'autre.

Les femmes... c'est incompréhensible. Les femmes, c'est la nuit noire. Tu sais jamais ce qu'elles te veulent et le mieux c'est de les laisser partir. Qu'elles s'y noient dans leur nuit, mais qu'elles s'y noient seules. Si Cherrie s'était contenté de rester dans sa nuit, de crever dans sa nuit, il n'en serait pas là, maintenant. *Assassin*. Voilà où elle l'avait mené. *Je donnerais ma vie...* quel crétin d'avoir sorti celle-là à Steph. Si les flics le retrouvent, c'est un beau morceau de sa vie qu'il lui donnera à Cherrie. Combien, en gros ? Dix ans derrière les barreaux. Quinze, avec la chance qu'il a toujours. Cherrie... si encore elle l'avait aimé. Si encore il se l'était faite. Mais, cours toujours ! Si on lui demande ce qu'il a fabriqué entre l'heure où il a quitté le chantier et celle où il est arrivé au chevet de Papé, il dira qu'il s'est retrouvé coincé dans les embouteillages. Il pourrait même ajouter qu'il a crevé en route. Pourquoi pas ? Ce n'est pas si bête. Il suffit qu'il enfonce une pointe dans un des pneus et qu'il change la roue. C'est ce qu'il fera. En repartant de l'hôpital où il arrivera peut-être si cette file de voitures se décide à avancer. « Alors, tu l'as comprise cette fois, la leçon ? Il se parle tout haut. Hein, la leçon ? » Oui. Il a compris la leçon. Momo lui avait dit, il l'avait prévenu depuis sa prime enfance, quand sa pute de mère les avait lâchés pour aller faire le trottoir. Sûr qu'il y a des types

qui ne se laissent pas avoir par ces salopes. L'Agachon, par exemple, ça serait bien étonnant qu'il se fasse avoir par une gonzesse. Et puis il y a ceux qui ont de la veine, comme Guitou, parce que Micha c'est pas le genre de femme qui porte tort. Mais lui, Tistou, il ne fait partie ni de l'une ni de l'autre catégorie d'hommes. Ça doit même être écrit sur son front : *vas-y, prends-moi pour une bille, je dirai rien.*

Il pénètre dans l'ascenseur. Un couple de personnes âgées trotte en direction de la cabine. Ils font des petits signes pour que Tistou ne démarre pas sans eux. Il passe son pied devant la cellule photoélectrique pour empêcher les portes se refermer. L'homme et la femme entrent à leur tour dans la cabine et le remercient avec effervescence. Ils sont essoufflés, aimables. Pas un seul instant ils n'imaginent se trouver en présence d'un assassin. Ils ne se doutent pas que les effluves entêtants de *For Him* sont destinés à dissimuler les relents de merde qui pourraient subsister. *Un assassin qui s'est cagué aux brailles.* Il leur demande gentiment à quel étage ils se rendent.

*

Où les gens trouvent-ils le courage de travailler dans les hôpitaux ? Les médecins, encore, il peut les comprendre : un métier prestigieux, bien payé, mais les infirmières, les

aides-soignantes... et les femmes de ménage... où vont-elles chercher la force pour abattre tout ce travail, le cran pour faire face à la souffrance, le sang-froid pour affronter la mort ? Comment font-elles pour se donner ici et avoir encore une vie là-bas, des gosses, une famille ? C'est peut-être parmi elles, après tout, qu'il devrait se chercher une femme. Une infirmière ne s'intéresserait pas à lui, c'est sûr, mais une aide-soignante ou une « agente de propreté », comme on les appelle maintenant. Une de celles-ci voudrait bien de lui, pense-t-il en apercevant le chariot des produits d'entretien garé au milieu du couloir.

Le voici devant la porte de la chambre de Papé. Il inspire profondément, vérifie sa mise. En se rhabillant dans le bois, il a laissé sa chemise par-dessus son pantalon. Il compte sur le pan de tissu pour dissimuler le fait qu'il ne porte pas de caleçon. Il se renifle une dernière fois avant d'entrer. Pas d'odeur suspecte.

Papé repose sur son lit, il tourne la tête lentement et parvient à articuler « Vé... le pitchounet. » Tistou ne lui a encore jamais vu une mine aussi épouvantable. Il en a un coup au cœur. « Oh, Papé ! claironne-t-il pour donner l'impression de bonne humeur. Comment tu vas, Papé ? » Comme ci, comme ça, fait le vieil homme de la main. Tistou se penche pour embrasser ce visage dont les traits se décomposent d'une visite à l'autre. Il sent des larmes arriver.

« Toi non plus... fait le vieil homme parlant avec effort.

– Moi non plus, quoi ? » reprend Tistou.

–... Tu vas pas bien.

– C'est la chaleur, Papé. La chaleur et le boulot... ça fait pas bon ménage. »

Il tente d'échapper au regard inquisiteur. Cherchant à faire diversion, il fait mine de s'intéresser à la poche de perfusion.

« Tu as pas soif, Papé ? » Sans attendre de réponse, il saisit le brumisateur, le présente près du vieux menton. « Non... non » fait Papé en repoussant la main de son petit-fils. Il ne le quitte plus des yeux, ses yeux bizarres dont Tistou a toujours fui le regard depuis son enfance, depuis le départ de la salope, époque à laquelle remontent les disputes systématiques entre lui et Pa ». Aucune visite qui ne se soit soldée par des mots secs, suivis de phrases acides, couronnées d'engueulades. *Con*. La sempiternelle insulte crachée par la bouche de Jo, une bouche vieillissante au fil du temps, mais toujours prompte à le formuler ce *con* à l'adresse exclusive de Maurice les premières années, puis à celle de Tistou dès son adolescence : *Va pas devenir con, toi aussi*. Jusqu'à ce qu'on n'ait plus envie de le voir. Jusqu'à ce que dans l'esprit de Maurice et de Tistou ce soit devenu lui le *con*, le seul, l'unique. C'est bien parce qu'il est malade qu'ils ont repris une relation. Le pancréas. Un cancer qui ne laisse guère de chance. Pour éviter de croiser ses

yeux, Tistou se met à tirer sur les draps, sur la couverture. Au moment où il s'y attend le moins, Papé se lance dans une phrase. Il commence par s'embrouiller dans les mots, suce sa langue en grimaçant.

« Tu as fait le con ? finit-il par articuler.

— Le con ? reprend Tistou, affolé. Quel con veux-tu que je fasse, oh, Papé ? »

Ses lèvres ont tremblé. Il se sent comme tout à l'heure dans le bois quand *le Cobra* a bougé. La panique. Le vertige arrive, et avec lui les pensées se bousculent. Il lui revient en mémoire une émission télé regardée quelques mois plus tôt. Elle traitait des phénomènes paranormaux. Il aime bien ces sujets qui sortent du réel et laissent l'imaginaire prendre le pouvoir. Le présentateur exposait les phénomènes étonnants vécus par les gens juste avant de passer l'arme à gauche. Visions de l'au-delà, rencontre avec les morts, révélations subites sur les vivants, compréhension instantanée des mystères de l'existence, prises de conscience en tous genres. Papé aurait-il compris quelque chose ? Aurait-il vu le crime inscrit sur son visage ou, par un effet de subite clairvoyance, aurait-il assisté en direct au massacre du *Cobra* ?

« Pourquoi j'aurais fait le con ? se défend-il, désespéré.

— Ta mère... commence Papé.

— Ma mère... reprend Tistou, à la fois amer et soulagé que ce ne soit que cela, que le refrain du

vieil imbécile. Ma foi... ma mère, je vois pas ce qu'il y en a dire de plus. On sait tous qui elle est.

— Ta mère... reprend Papé.

— Ma mère, je l'ai oubliée, l'interrompt Tistou, les nerfs à vif. C'est mieux comme ça, hein, Papé ? C'est pas la peine que tu te fatigues la bouche à parler d'elle. Tu sais, papa, il s'est bien débrouillé, le pauvre. Heureusement qu'il a jamais attendu après cette salope. Hein, Papé ? Une belle salope. »

Il rit, s'efforçant d'effacer l'image du *Cobra* allongé près de la voiture, dans la poussière du chemin, les vêtements arrachés par Balo, les parties génitales enfoncées dans la bouche. Papé l'attrape par le pan de sa chemise, l'attire à lui, le force à le regarder dans les yeux.

« C'est ton père, le salaud.

— Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Ton père, le con. »

Papé s'épuise, s'étouffe et ses yeux chavirent et dans le silence énorme qui s'abat sur la chambre, la porte s'ouvre pour laisser entrer une infirmière qui ne fait qu'un pas dans la chambre pour en ressortir aussitôt, à l'appel d'une collègue.

« Comment tu peux dire que mon père est un salaud ? demande Tistou, comme s'il retrouvait ses esprits.

— C'est lui... lui qui a tout... gâché... ta mère... ta mère... »

Papé lève une main fébrile, tend vaguement un index en direction de la porte.

« Quoi ? Quoi, ma mère, aboie Tistou, fou de rage.

– Là... »

Alors, suivant la direction que pointe le vieux doigt déformé, il regarde la porte ouverte sur le couloir.

« C'est elle, ta mère... »

Mais Papé doit avoir perdu la boule ou être pris de berlué, car il n'y a personne dans le couloir. La seule femme à l'horizon, c'est l'agente d'entretien, cette pauvre femme de ménage usée jusqu'à la trame.

Noir animal

*If you see my little red rooster,
please drive him home
Ain't had no peace in the farmyard
since my little red rooster's been gone*
Si vous voyez mon p'tit coq rouge
S'il-vous-plaît, ramenez-le moi
Il y a plus de paix à la ferme
depuis qu'mon p'tit coq rouge s'est fait la malle

Willie Dixon

1

L'impasse

15 heures 30 – samedi

À cet instant, une bourrasque s'engouffre dans l'impasse des Chèvrefeuilles, balaie le sol, fait voltiger des brassées de feuilles mortes. Arc-bouté contre le vent, un homme allonge le pas. Il quitte la ruelle d'un pas pressé. Encore quelques enjambées et il débouchera dans l'avenue Franz Liszt. Il allonge le pas, serre plus fort les poings dans les poches de son blouson quand retentit depuis le fond de l'impasse la voix aigre d'une femme.

« Hé, vous, là-bas ! »

Au son de la voix, l'homme a courbé l'échine comme un boxeur prêt à parer un coup. Une vingtaine de pas à peine le séparent de l'avenue.

« Hé ! Vous allez vous arrêter, oui ? »

Dans le dos du fuyard, la voix se transforme en un cri perçant. Il lui suffirait d'accélérer l'allure pour se trouver hors d'atteinte, mais,

bizarrement, au lieu d'allonger et raffermir sa foulée, l'homme ralentit l'allure, sa démarche devient incertaine. Il titube un peu, s'immobilise et après une pause entreprend un demi-tour sur lui même.

Une très vieille femme au visage ingrat s'avance vers lui, clopinant d'un pas déformé par l'âge.

« Vous croyez que je n'avais pas repéré votre manège, espèce de petit salaud ? »

Un très jeune chien la devance. C'est un bâtard de border collie, si jeune qu'il se dandine encore sur ses pattes courtaudes. Le chiot s'arrête un bref instant, penche sa petite trogne de côté, semble réfléchir, puis, comme s'il venait d'identifier l'homme, le voici qui prend son élan et fonce vers lui.

« Vous croyez que je n'avais pas repéré votre manège, espèce de petit salaud ? »

La vieille se répète. De l'index, elle souligne son propos à la manière d'une institutrice d'autrefois, quand on menait à la schlague des bataillons de mauvaises graines. Au prix de visibles efforts, elle comble les quelques mètres qui la séparent encore de l'homme. Arrivée à deux pas de lui, elle se visse au sol, le souffle court, alors que, depuis un moment déjà, le chiot qui a rejoint l'homme se frotte à ses jambes et mordille ses chaussures.

Un bruit s'élève en provenance de la villa de gauche. Alerté sans doute par les glapissements,

un voisin vient d'ouvrir sa porte et fait mine de s'affairer sur sa terrasse. Il tend le cou, ajuste ses besicles, hésite un peu, mais finit par s'avancer de deux pas. Et il reste là, immobile lui aussi, à dévisager l'intrus.

« Vous croyez que je ne vous avais pas vu faire ? Misérable ! » reprend l'autre, infatigable.

Elle prend soin d'accompagner son « misérable » de tout le mépris que lui inspire sans doute le rebut d'une société dégénérée, qui se tient devant elle. Comme si cette voix acide avait le pouvoir du curare, l'homme reste coi, puis il entrouvre les lèvres avec peine, mais ses cordes vocales semblent le trahir. Il se contente de ravalier sa salive, alors qu'une nouvelle bourrasque plus froide et brutale s'engouffre dans l'impasse. L'homme frissonne, mais pas la vieille qui semble, elle, insensible, comme protégée par son animosité.

Le chiot, lui, étranger à la situation, ne cherche qu'à jouer. Il semble hésiter entre courir après les feuilles soulevées par le vent ou continuer à s'acharner sur le bas du pantalon. Entre les feuilles de platanes et le jean, c'est ce dernier qu'il finit par choisir ; il le saisit entre ses crocs et tire, tire de bon cœur, en secouant la tête dans tous les sens.

« Avez-vous besoin d'aide, mademoiselle Chalou ? » se décide enfin le voisin, toujours droit comme un piquet sur sa terrasse.

« Je vous remercie, Alfred », répond la vieille, trouvant encore assez de souffle pour s'exprimer

une octave plus haut.

Même lorsqu'elle a répondu à Alfred, son regard de pie n'a pas quitté l'intrus une seule seconde. On entend le petit bruit sec d'un tissu qui se déchire, un morceau de l'ourlet du jean vient de rendre l'âme sous les crocs du chiot.

« Mais que se passe-t-il donc ? s'informe le voisin.

— Ce monsieur que voici a jeté son chien dans le jardin des Lelièvre !

— Jeté ? Comment ça, jeté ?

— Par-dessus la grille, à l'instant. Je viens de libérer ce pauvre animal.

— Mais pour quelle raison a-t-il *jeté* ce chien ?

— Je suppose qu'il va nous le dire... Si toutefois il en a le courage ! »

Ils sont deux à présent à scruter l'intrus : Alfred et mademoiselle Chalon, unis dans le même combat, attendant une réponse pendant que le chiot, pris par son jeu, continue à s'acharner sur le bas du pantalon.

« Eh bien ? » s'impatiente le voisin.

Mais rien ne vient, et mademoiselle Chalon poursuit son étude du délinquant, examine ses traits, analyse ses expressions, enregistre dans sa mémoire l'image de la scélératesse. C'est écrit sur son visage : elle en tient un, un beau salaud rien qu'à elle ! Campée sur ses jambes grêles et déformées, poings vissés sur les hanches, elle attend, et rien au monde ne la ferait lâcher.

« Alors ?

— Je ne voul... », finit par articuler l'homme.

Mais elle l'interrompt aussitôt. Il n'a pas bien compris la règle du jeu. Ce qu'elle attend de lui, ce ne sont pas des excuses bidon, non, ce qu'elle attend de lui, ce qu'elle exige, c'est l'aveu pur et simple de son forfait.

« Entendez-vous cela, Alfred ? »

Théâtrale, elle suspend son propos.

« Oui, répond Alfred.

— Il se trouve que je vous ai vu ! Il se trouve que j'ai tout vu, et heureusement pour ce chien. Vous ne pouvez rien nier !

— Je ne cherche pas à nier...

— À la bonne heure ! Pourtant, on ne dirait pas !

— Pourquoi vouliez-vous laisser ce chien chez les Lelièvre ? » questionne Alfred, avec une naïveté frisant l'idiotie.

Il est parvenu maintenant à son portail métallique dont il a saisi les barres de ses grosses mains blanchâtres. Mais la vieille ne laisse pas à l'homme le loisir d'échafauder une suite à ses pitoyables justifications.

« Je vais vous le dire moi, pourquoi vous vous êtes débarrassé de votre chien dans ce jardin. Parce que cette maison correspondait exactement à ce qu'il vous fallait. Volets fermés, donc pas d'occupants qui auraient pu sortir et vous surprendre. Des grilles assez hautes pour que votre chien ne puisse pas s'échapper et vous courir après. Mais d'autres maisons suffisamment proches et occupées, celles-ci, pour que quelqu'un entende ce pauvre animal

aboyer et vienne le délivrer ! Voilà pour quelles raisons vous y avez balancé votre chien. Et vous avez pris le temps de réfléchir ! Sauf que je vous voyais depuis ma fenêtre et, Dieu merci, j'ai pu intervenir à temps. Vous cherchiez l'endroit parfait où vous débarrasser de votre chien sans vous faire pincer. Quelle lâcheté, vraiment ! Faire subir ça à un si jeune animal. »

À l'évocation de l'animal, les regards convergent vers le chiot, lequel s'est enfin résolu à abandonner le bas du pantalon et se cherche une autre occupation. Une sensation de candeur se dégage de ce petit corps tout neuf qui trébuche, jappe, frétille et part à la renverse dans les feuilles que le vent soulève doucement.

C'est la vieille qui rompt l'accalmie d'une remarque cinglante adressée à l'homme. La marque d'un dégoût encore plus profond imprimé dans les rides de son visage. Comment peut-il manquer de cœur à ce point ? Même un animal ne se conduit pas de la sorte, dit-elle. Et Alfred approuve du chef. Et à ce moment-là, comme si le vent avait voulu amuser le chiot, le cajoler un peu, voilà qu'il lui souffle des feuilles au museau et déchaîne son gros rire pour que dégringolent en pluie les dernières feuilles encore accrochées aux branches des platanes.

Un raclement de gorge. Alfred signifie qu'il commence à en avoir plus qu'assez de cette faribole. Son visage, un temps illuminé par la curiosité, marque à présent l'ennui et la

contrariété. Depuis un moment déjà, il jette sur ses pieds des regards tracassés. De toute évidence, ses mules d'appartement ne le protègent pas suffisamment du froid et de l'humidité de l'allée. Il annonce alors sa décision de rentrer chez lui, puisque, apparemment, on n'a plus besoin de ses services.

« Je crois que nous sommes intervenus à temps », insiste mademoiselle Chalon.

Si elle n'était pas allée jeter un coup d'œil machinal à sa fenêtre. Si elle n'avait pas compris l'urgence de son intervention, Dieu sait ce qu'il serait advenu de ce pauvre chiot !

« Je pense que je vais rentrer, maintenant, répète Alfred.

— Je crois que tout le monde a envie de rentrer chez soi reprend la vieille. Bonsoir, Alfred, et merci de votre intervention. »

Alfred la rassure, il n'a fait que suivre les injonctions de sa conscience. Une conscience qui, hélas, la preuve en est, n'anime pas tout le monde...

Mademoiselle Chalon et Alfred poursuivent un instant leurs échanges. Quelques salamalecs plus tard, Alfred s'en retourne enfin chez lui, mais la vieille n'en a toujours pas fini.

« J'espère que vous n'attendrez pas que j'aie le dos tourné pour recommencer votre manège. J'espère que vous avez compris la leçon ? »

L'homme se baisse et saisit l'animal par la peau du cou. Le petit lascar ne cesse de gigoter et manque lui échapper.

C'est un jeune chien en bonne santé, vif, blanc et noir à poil court. Que dire d'autre ? Ah oui, il a des oreilles amusantes, bien droites, mais dont les extrémités retombent en un pli. La directrice du refuge lui avait recommandé de prendre surtout grand soin des oreilles.

« C'est pour un enfant, vous m'avez dit ? »

Il avait acquiescé. Oui, pour son fils.

« Quel âge ? »

— Douze ans.

— Parfait. À douze ans, il comprendra. Expliquez-lui qu'il ne doit jamais caresser son chien sur les oreilles. Le cartilage est encore souple et il pourrait casser.

— Et alors ? avait demandé Philippe, intrigué.

— Et alors ce chien se retrouverait pour le reste de sa vie avec des oreilles en casquette.

— Très bien, j'expliquerai ça à mon fils », avait-il répondu.

À présent, le petit corps nerveux du chiot se tortille comme un asticot entre ses bras. L'animal tend le cou pour lui mordiller le menton, pour mâchouiller le col de son blouson.

Mademoiselle Chalon toise Philippe une dernière fois d'un regard empreint de mépris, mais qui s'illumine de tendresse dès qu'il se pose sur l'animal. Elle semble attendre que l'inspiration lui livre une dernière phrase assassine.

« Essayez d'être un homme », dit-elle enfin.

Et, saluant une dernière fois Alfred au moment où celui-ci disparaît dans son home sweet home,

elle fait demi-tour pour rallier son pavillon de sa démarche claudicante.

Alors le vent pénètre dans l'impasse et fonce à pleine vitesse sur Philippe qui chancelle. Petite tête penchée de côté et oreilles pointées, le chien fixe la silhouette de la vieille qui s'éloigne. Un comique pli de concentration s'ourle au-dessus de ses yeux dorés, puis, sans crier gare, il se détend d'un coup pour atteindre la joue de l'homme et y donner un grand coup de langue satinée, toute douce et parfumée.

« Putain de moi ! » gémit Philippe.

2 Le refuge

Six heures et demie plus tôt 9 heures — samedi

Son idée était d'offrir un chien à Quentin. Un chien comme cadeau d'anniversaire pour les douze ans de ce fils un peu renfermé, un peu trop rivé à sa *Play Station*, un fils de plus en plus difficile à approcher, en vérité.

Philippe avait d'abord songé à lui proposer de venir choisir lui-même l'animal au refuge *Plume & Poil*. Il voyait là l'occasion de faire tâter à son fils de la « vraie vie », pas celle des jeux vidéo, non : la vie en chair et en os. Il y avait ensuite renoncé. Ce fils qu'il ne connaît plus très bien et qui se retranche derrière des airs blasés aurait-il apprécié une visite dans un refuge pour animaux abandonnés ? Après réflexion, il avait laissé tomber l'idée, préférant tabler sur la magie de l'arrivée surprise de l'animal. Un chiot, un copain, un petit être qui allait grandir avec son fils, devenir son compagnon de jeu, son complice. Oui, tabler sur cette magie lui avait paru le bon choix ;

après tout, quel enseignement un gosse de douze ans, habitué à la vie facile, pourrait-il retirer d'une incursion dans l'univers plutôt morne des animaux rejetés, si ce n'est — peut-être — que le monde des adultes est souvent injuste et parfois cruel. Rien en tout cas qui s'accorde avec l'idée d'une fête, d'un jour d'anniversaire.

C'est donc seul que Philippe s'était rendu au refuge.

Et il avait bien fait, car loin de l'accueillir à bras ouverts, la directrice — une femme pour le moins bourrue —, après avoir écouté les désirs du visiteur, avait commencé par le seriner pour qu'il *adopte* un vieux chien. Elle disait « adopter » et parlait de ses pensionnaires, comme si *Plume & Poil* avait été un orphelinat et non un refuge pour chiens, chats et volatiles. Cette femme avait sur les animaux et les gens des idées bien arrêtées qu'elle devait servir d'office depuis des années à tous ses visiteurs, tant ses arguments semblaient gravés dans le marbre. Elle s'était ainsi attaquée avec véhémence à ce qu'elle appelait les *préjugés quant à l'âge des animaux et les illusions à propos du dressage*. Parfois ses arguments souffraient clairement d'un manque de logique, mais elle ne semblait pas s'en formaliser. Ne croyez pas, avait-elle assuré qu'adopter un animal jeune soit l'assurance d'avoir un animal bien éduqué. Les animaux sont comme les enfants, vous pouvez leur donner une éducation, de l'affection, ils ont leur personnalité avant tout. Et selon elle, un animal adulte était plus facile à mener qu'un bébé

chien par exemple, à qui l'on risquait de passer ses caprices au prétexte qu'il était mignon. Les gens pensent généralement qu'un animal adulte ou âgé n'a plus de capacité d'adaptation. Ce ne sont vraiment que des préjugés ridicules qui éloignent les sujets les plus âgés de l'adoption, affirmait-elle encore. Cela n'était qu'une injustice supplémentaire, car, non seulement ces vieux animaux devraient enfin avoir leur chance, mais, elle en était convaincue, après avoir traversé de si pénibles expériences, ils savaient se montrer débordants de reconnaissance et d'affection envers leurs nouveaux maîtres. Selon elle, toutes ces différentes raisons faisaient des vieux animaux les meilleurs compagnons dont on puisse rêver.

Enchaînant aussitôt, elle avait annoncé qu'elle venait justement de recueillir une adorable chienne. Elle avait précisé sa race, comme s'il s'était agi d'un argument de poids capable de convaincre Philippe. Une bête de bientôt cinq ans. Pas si vieux pour un chien quand on y regarde bien, avait-elle soutenu. Une pauvre chienne qui avait été utilisée comme reproductrice. « À mille euros le chiot ! Vous imaginez le rapport, à raison de six chiots par portée, trois fois l'an ? » Philippe n'imaginait rien du tout, ni les bénéfices empochés par les maîtres de Vania, ni l'existence qu'elle avait passée dans une cage d'un mètre cube, avec pour seules activités : boire, manger et faire ses besoins dans un coin du box ; mettre bas dix-huit chiots par an, à mille euros l'un. Pas

d'affection ! s'indignait encore la directrice du refuge ; jamais une caresse, zéro sortie à la campagne, rien, elle n'avait encore rien connu d'une véritable vie de chien. « Elle aussi a droit au bonheur. Vous feriez une bonne action. C'est aussi cela, adopter un chien dans un refuge : faire une bonne action. Autrement il y a les animaleries. » Elle s'était faite insistante, assenant de courtes phrases incisives, ponctuées de brefs silences. Mais Philippe n'était pas venu dans ce refuge avec l'intention d'accomplir une bonne œuvre, il voulait seulement rapporter à son fils un chiot sans les traces de traumatismes qui font d'un animal un automate déglingué.

« Venez la voir, avait insisté la directrice. Vous déciderez ensuite. C'est un chien de race, vous savez. »

Ça ressemblait surtout à un paquet de chiffons entassés dans un coin du box. « Un bichon havanais », avait repris la directrice, avant de l'appeler d'une voix douce. « Des chiens très affectueux et très calmes. » Mais elle avait eu beau mettre des fleurs dans sa voix grave, Vania n'avait pas bronché. Pour être calme, elle n'aurait pu l'être davantage ; toute ratatinée dans son coin, elle mimait à merveille le chien mort. « Des chiens qui peuvent vivre jusqu'à quatorze ans, très affectueux et très calmes. Vania, Vania, ma douce... » La chienne avait fini par relever la tête, dévoilant un museau pelé. Elle avait braqué sur la

femme, et ensuite sur Philippe, un regard voilé. Un frisson avait parcouru son corps frêle, et, comme épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir, elle avait laissé retomber sa tête. « Vania, Vania ! » avait insisté la directrice. Mais sa voix avait beau se parer de tendresse, Vania était restée inerte. De toute évidence, elle n'avait rien à voir avec les autres chiens du refuge, qui essayaient de capter l'attention de Philippe en frétilant et en couinant derrière les barreaux de leurs boxes.

Prenant appui des mains sur ses genoux, la femme s'était redressée avec quelques difficultés qu'elle avait tenté de dissimuler derrière une attitude empreinte de coquetterie. Une fois debout, elle avait fait face à Philippe, le dévisageant avec dans le regard un étrange éclat de satisfaction.

« Alors, qu'en dites-vous ? »

De son geste familier, elle avait bombé le torse, faisant jaillir sa poitrine volumineuse.

« Jusqu'où ira l'abjection humaine ? »

Philippe avait failli répondre qu'on le savait déjà ou du moins qu'on en avait une petite idée, mais il s'était contenté de hausser les épaules.

« Venez, avait coupé la femme, allons voir les chiots. »

À cette minute, les aboiements se communiquant d'une cage à l'autre étaient devenus frénétiques.

« C'est vraiment dommage que vous ne preniez pas Vania.

— C'est pour un enfant, avait répondu Philippe

d'un ton sec. Pour mon fils, pour son anniversaire. Il a douze ans aujourd'hui. Je pense que douze ans, c'est encore jeune pour comprendre certaines choses. Il a bien le temps de découvrir la dureté du monde. Et puis nous ne vivons pas ensemble. Sa mère et moi... »

La directrice avait fait volte-face et l'avait considéré d'un regard froid.

« C'est vous qui avez eu cette idée ? Je veux dire l'idée d'offrir un chien à votre fils. »

La question avait été abrupte, le ton subitement empreint de méfiance. Remis de sa surprise, Philippe avait acquiescé. L'idée venait de lui, oui. Et son fils se réjouissait de recevoir un chien.

« Mais avec sa mère ? l'avait coupé la directrice. En avez-vous discuté avec la mère de votre enfant ? »

Faisant subitement barrage de son corps, elle s'était interposée entre Philippe et les boxes. Les aboiements avaient alors cessé d'un coup, laissant place à un silence insolite. Philippe avait rassuré la femme.

« Si je me permets de vous poser la question, avait-elle alors repris, amadouée, c'est que souvent les gens se mettent en tête d'offrir des animaux à leurs enfants sans se poser les questions les plus élémentaires. Sous le coup de l'inspiration, vous voyez ? Et, croyez-moi, cela finit toujours par créer des problèmes insolubles. C'est d'ailleurs très souvent à cause de cette négligence que les animaux sont abandonnés ; parce qu'on n'avait pas pensé à de petits détails,

comme le fait que personne ne serait là dans la journée ; que le chien resterait seul ; qu'il aboierait ; que les voisins s'en plaindraient. On n'avait pas non plus pensé aux départs en vacances ni désigné qui devrait s'occuper de lui, le sortir chaque jour, deux fois par jour, un minimum... »

Elle avait baissé les paupières, pointé son menton. Après une pause, elle avait scandé d'un ton moralisateur :

« L'arrivée d'un animal à la maison ne s'improvise pas. »

Et elle avait répété le petit geste nerveux qui lui revenait souvent : sa main avait claqué sur sa cuisse gainée de stretch, comme si elle avait voulu donner un petit coup de badine. Puis elle avait redressé le buste, bombé le torse, et sa poitrine avait distendu la laine usée du pull-over. Après avoir inspiré profondément, elle avait poursuivi :

« Savez-vous ce que c'est d'avoir un chien ? Avez-vous déjà eu des chiens, monsieur... Monsieur ?

— Philippe. Philippe Borgart. Oui ! Avec mes parents, nous avons toujours eu des chiens à la maison, avait-il menti à nouveau.

— Bien, avait conclu la directrice en donnant un nouveau coup de badine imaginaire sur sa cuisse. Si vous m'affirmez que tout a été prévu pour recevoir correctement ce chiot, la chose est bien sûr envisageable, mais... — elle avait rapproché son visage carré, aux traits masculins —... Mais si vous avez le moindre doute... hum ? »

Ce devait être une femme responsable, du moins

c'était l'impression que dégageait son visage buriné, ses gestes lourds. Elle semblait lasse aussi. Elle avait dû mettre au point cette mise en scène et ce discours par moment excessif, au fil du temps, des expériences et des échecs.

« Tout est O.K., je vous assure », avait assuré Philippe avec un sourire convaincant.

Trois adorables chiots occupaient le box vers lequel elle l'avait ensuite dirigé. On devinait à leur ressemblance qu'ils étaient de la même portée.

« Trouvés devant ma porte. Dans un carton. La semaine dernière. Vous imaginez le courage de ces misérables ? Même pas celui de se présenter ! »

Philippe s'était aussitôt accroupi pour les découvrir. Ils étaient parfaits, exactement tels qu'il les avait espérés : trois ou quatre mois à peine, mignons et attendrissants. Il avait tordu le cou pour s'adresser à la directrice, debout à ses côtés et qui le toisait, un poing sur la hanche.

« Je préférerais un mâle, s'il y en a un.

— Ah bon...

— Oui...

— Et pourquoi un mâle ? avait-elle repris, mi-étonnée, mi-caustique.

— Eh bien, avait répondu Philippe ; eh bien... à cause des...

— À cause des chaleurs, des portées ? (Elle avait semblé amusée.) Mais vous savez que la stérilisation existe et qu'elle est même recommandée ?

— En fait, c'est mon fils. Mon fils m'a demandé *un chien*.

— Toutefois, n'allez surtout pas penser qu'un mâle crée moins de désagréments qu'une femelle. Parce que c'est tout l'inverse. Une femelle stérilisée se tient tranquille, ce qui est rarement le cas d'un chien, à moins, bien entendu, de le castrer. Enfin, c'est vous qui voyez. Puisque votre fils veut un mâle, avait-elle dit, le repoussant de côté, vous avez de la chance, il y en a justement un. »

Sur ces mots, elle avait ouvert la porte du box et cherché à attraper un des chiots, le plus costaud des trois. Intriguées, les petites sœurs s'étaient agitées. Elles s'étaient mises à sautiller sur place, manifestant l'envie de jouer ou d'être elles aussi prises au bras. Le chiot avait gigoté, couiné, jappé, transmettant son excitation inquiète aux petites chiennes, lesquelles avaient fini par se blottir l'une contre l'autre, pour se tenir figées, leurs oreilles dressées ajoutant une note interrogative à leur expression craintive et perdue.

Avec un geste précautionneux, la femme avait déposé le chiot dans les bras de Philippe. Sans doute stressé par la nouveauté de la situation, le petit avait laissé s'échapper quelques gouttes d'urine de son minuscule sexe en forme de radis.

Aussitôt, un pressentiment avait saisi Philippe. (Le contact de ce petit corps probablement ; ce premier contact physique qui rend une chose réelle et qui, d'un coup, nous la montre sous un

angle différent). Son intuition, jusque-là silencieuse lui avait rugi de fuir.

Mais malgré cette mise en garde et malgré l'intime conviction qu'elle était fondée, il s'était entendu répondre à la femme du refuge qui lui demandait si le chien convenait :

« C'est exactement le chien dont rêve mon fils !

— Dans ce cas, venez, allons accomplir les démarches administratives. »

La femme était passée devant lui, le guidant jusqu'au rez-de-chaussée de sa massive villa où elle avait installé le bureau de l'association *Plume & Poil*. Ils avaient laissé derrière eux le coin de pinède et les boxes où le calme revenait progressivement, où quelques chiens encore énervés par la visite relançaient les aboiements d'une meute de moins en moins motivée à hurler, comme si l'une après l'autre, les bestioles comprenaient que c'était fichu pour elles, que leur chance venait de filer.

Alors qu'elle allait prendre place derrière son bureau, la directrice avait désigné à Philippe l'unique banquette déjà occupée par une vieille chienne labrador.

« Asseyez-vous donc. »

« Assis ? Assis ? Assis-you-don ! », avait répété le perroquet du Gabon qui reluquait Philippe depuis sa cage.

Philippe avait considéré la chienne aux tétines distendues et le peu d'espace disponible sur la

banquette. « Pousse-toi donc, Bijou », avait lancé la femme sur le ton de la conversation. Au son de la voix de sa maîtresse, Bijou avait aussitôt redressé la tête, et après avoir balayé Philippe d'un rapide regard, ses yeux s'étaient posés sur le chiot qu'elle avait longuement considéré d'un air grave. Ensuite seulement, elle avait planté ses yeux dans ceux de Philippe, et après avoir poussé un énorme soupir, elle avait replié ses pattes contre son gros ventre, libérant ainsi quelques centimètres de banquette, assez pour y caler une paire de fesses. Philippe s'était assis, tenant toujours dans ses bras le chiot intrigué par le manège et attiré par la vieille chienne.

« Vous pouvez le lâcher », avait dit la femme tout en asseyant son postérieur majestueux sur le velours fané d'un fauteuil. Elle s'était mise aussitôt à tapoter sur le clavier de son ordinateur. Au bout d'un moment, attendant sans doute d'être mise en relation avec un serveur, elle avait redressé la tête.

« C'est l'année des Z.

— Pardon ? avait fait Philippe, surpris.

— L'année des Z. »

Et la suspicion qui avait fini par s'effacer de son visage y était reparue. Elle avait avancé sa poitrine au-dessus du bureau.

« En principe, vous devez lui donner un nom avec un Z pour initiale. Monsieur Borgart, vous savez cela puisque vous avez toujours eu des chiens. »

Comprenant soudain le sens du propos, Philippe

avait pris son air le plus convaincant pour s'excuser. Il n'avait pas entendu, cela lui arrivait parfois, à cause d'un léger déficit de l'audition. Il avait esquissé le geste de tendre l'oreille. Une lésion du tympan, avait-il rajouté, séquelle d'une ancienne pratique de la plongée sous-marine.

La femme l'avait dévisagé quelques instants. Décidément, les hommes ne sont plus ce qu'ils étaient... avaient semblé signifier le soupir et le froncement de sourcils qu'elle avait eus juste avant de se remettre à pianoter sur son clavier.

Elle ne semblait pas franchement à l'aise devant le clavier. Ses doigts hésitaient, cherchaient les touches. Elle devait se tromper souvent, car elle s'interrompait et reprenait une lettre frappée ou un mot entier. Le chiot, pendant ce temps, essayait de grimper sur la banquette pour s'installer auprès de Bijou, laquelle relevait la tête pour le considérer d'un air grave qui barrait d'un pli son vieux front, puis elle laissait retomber sa grosse tête en poussant à chaque fois un soupir. La femme continuait de remplir un formulaire et tout cela paraissait bien sérieux. Dans sa cage, le perroquet fredonnait un air sans queue ni tête.

« Il y a un jardin, chez votre fils ? », s'était-elle enquis, en inscrivant l'adresse de Quentin.

Case Blanche était entourée d'un vaste jardin, oui.

« Ces border collies ont besoin de beaucoup d'exercice... »

Philippe s'était alors remémoré le jardin impeccable de *Case Blanche* : gazon, piscine,

massifs de plantes rares, entretenues par des jardiniers spécialisés, graviers ratissés de l'allée d'honneur...

« Tout va bien, monsieur Borgart ? »

La femme avait suspendu son travail d'enregistrement comme si elle attendait une confirmation pour conclure son dossier. Philippe s'était ressaisi et lui avait envoyé un sourire détendu. « Tout va très bien », avait-il dit en se penchant pour caresser le chien.

Au moment où Philippe et le chien avaient quitté le bureau, le perroquet du Gabon s'était lancé dans une interprétation risquée de *Chi sarà sarà*. Les dés étaient jetés.

3

Sur la route

9 heures 30 — samedi

Philippe s'était ensuite dirigé vers *Toutou Chic*, une boutique spécialisée dans les articles canins, qu'il avait remarquée depuis le jour où il s'était mis à caresser l'idée d'offrir un chien à Quentin ; un chien le jour de ses douze ans.

Il voulait acheter un collier et une laisse. Qu'il n'y ait pas de prétextes pour remettre à plus tard une première balade dans la pinède. Il voulait aussi acheter de la nourriture — des croquettes spécial croissance pour chiot, enrichies en oligoéléments, sels minéraux et vitamines — et deux écuelles en alu, parce que Z allait quand même débarquer dans une famille où l'on n'attendait pas de chien à dîner.

Le vendeur, un gars bien décidé, avait essayé de lui fourguer quelques jouets, doudous, nonos et niche en tissu polaire décoré de traces de papattes, que Philippe avait refusés. Le mieux est l'ennemi du bien. Il ne tenait pas non plus à en faire trop.

Remonté en voiture, il avait pu constater que le carton dans lequel Z était installé se faisait bouffer à pleines dents : des quenottes blanches et pointues comme des aiguilles.

Un bruit de roulade, accompagné d'un couinement, avait ponctué le démarrage un peu brutal de Philippe.

À six kilomètres des faubourgs de Toulon, déjà, les véhicules forment un ruban. La même histoire, toujours : un vrai calvaire pour traverser la ville. Ils sont révolus les temps où calculer son heure de passage permettait d'éviter l'interminable sur-place ; maintenant, quelle que soit l'heure, l'embouteillage s'étire sur des kilomètres, clouant la ville de part en part dans le bruit et la pollution. Philippe déteste emprunter ce trajet, il s'en fait pourtant une raison depuis que Quentin et sa mère habitent les beaux quartiers, de l'autre côté de la ville.

Derrière lui, un Renault *Espace* s'est collé à son pare-choc ; devant, un utilitaire *Ducato* lui bouche la vue. De temps en temps, Philippe jette un coup d'œil par-dessus son épaule, vers la banquette. Le carton est devenu silencieux, l'effervescence a pris fin, c'est même le grand calme depuis un bout de temps. Z s'est résigné au changement, il dort.

La directrice du refuge lui a déplu. Par certains côtés, elle lui a rappelé sa professeure de sciences

nat. des classes de quatrième et troisième. Une femme qui avait réussi l'exploit de transformer deux années de collège anodines en deux années de pure angoisse. Le temps écoulé depuis cette époque n'a pas suffi à altérer l'image qu'il conserve de madame... Madame, comment, au fait ? Tiens donc, il se souvient parfaitement de son physique, mais de son nom, pas du tout. Il s'est dilué dans sa mémoire. Il revoit l'expression ingrate de cette femme. Madame Truc. Ses yeux comme des fentes, c'est exactement ça, ses lèvres pincées par la suffisance, un chignon serré sur la nuque qui tirait son visage en durcissant ses traits. Madame Machin-Chose ressemblait comme deux gouttes d'eau à la directrice du refuge. Il lui avait menti parfois, beaucoup et aussi par peur, à cette madame Chose, comme il venait de mentir à la directrice de *Plume & Poil*. « *Nous avons toujours eu des chiens à la maison* ». Oui, oui.

À l'arrière, dans le carton de Z, c'est le calme plat et devant, ça n'avance toujours pas. Madame Rouvière ! Son nom lui revient : Rouvière, le nom de la tortionnaire ! Alexia Rouvière. C'est vrai que les deux femmes se ressemblent. Le plus drôle serait qu'elles soient parentes. Il lui avait menti à *Rouvière bis* : des chiens, justement, non, il n'en avait encore jamais eu. Ces derniers vingt ans, ç'avait été la cadette de ses préoccupations, et avant... avant.

4 Le cirque

A long long time ago

« Pas de chien à la maison ! Mais où tu vas, toi ? C'est hors de question ! Avec tout le travail que j'ai déjà, il ne me manquerait plus qu'un chien !

— Mais puisque je te promets de m'en occuper !

— C'est cela, oui. Tu t'en occuperas trois jours, et à partir du quatrième tu trouveras toujours mieux à faire. Je te connais.

— Mais non, maman, je t'assure...

— Philippe, ta mère a dit non. C'est pas la peine d'y revenir. »

La voix de Borgart père avait claqué. Sa main avait accompagné cette conclusion d'un coup agacé sur les pages du journal, derrière lequel il avait aussitôt disparu. C'était une sorte de manie chez Borgart. Il donnait une claque sur les pages de son journal, puis le relevant bien haut, il l'utilisait à la manière d'un bouclier entre lui et sa femme et son fils. Ça voulait dire : motus !

Pas de chien, non. Il n'y aurait jamais ni chien,

ni chat, ni hamster, ni cochon d'Inde, ni lapin, ni poisson rouge chez les Borgart. Alors Philippe avait senti la tristesse le pénétrer. Ces derniers jours — depuis la soirée au cirque, pour être précis —, tout dans sa vie allait de travers.

Une loi de salut public devrait être instaurée : *Ne seront admis au cirque que des enfants joyeux. Quant aux autres : interdiction même de les informer de l'existence du cirque.* Toujours prêts à se conformer aux règles, les Borgart n'auraient pas écorné la monotonie en achetant trois billets d'entrée au cirque *Flamingo*, histoire de secouer un peu leur fils taciturne.

« Tu es content, au moins. Tu sais qu'on est ici pour toi ? » avait demandé la mère, offusquée par l'attitude du garçon qui se tenait assis, raide comme un piquet, entre elle et son mari. « Tu es content, j'espère ? Ça va ? » Elle avait secoué sèchement la petite jambe du bout des doigts ; elle voulait une réponse. « Ça va, dis ? » insistait la mère. Mais pour pouvoir penser ou parler, encore faut-il se détendre un peu, et Philippe n'y parvenait pas ; d'ailleurs qu'aurait-il répondu : il ne ressentait rien. Partout, sous le chapiteau, les gosses se trémoussaient d'excitation, frétilaient comme des girelles, gloussaient, piaillaient bien assez pour lui.

« Qu'est-ce qu'il a encore ? » s'était inquiété le père. Penché au-dessus de Philippe, il avait tendu une oreille à sa femme pour l'entendre malgré le vacarme. « Rien, rien », avait-elle grondé au

moment même où un tonnerre de rire roulait sous le chapiteau.

Monté sur d'interminables échasses, un clown branlant était en train de vider un seau de confettis sur la tête de son compère occupé, celui-ci, à farfouiller le contenu d'une valise. Loin d'y dénicher le casse-croûte qu'il avait décrit au public à grand renfort de pitreries, il n'en tirait qu'une ribambelle de foulards multicolores.

« Cherche ! » hurlaient les enfants, chauffés à blanc par le clown en échasses. « Cher-chemieux ! Cher-che-bien ! Cher-che-cher-che ! »

Philippe s'était reculé sur le banc, et c'est à peine s'il respirait.

« Mais, qu'est-ce qu'il a encore ? avait aboyé le père

— Mais, rien. Il n'a rien du tout ! Rien du tout ! avait répondu la mère. Hein que tu n'as rien ?

— Tirer une tronche pareille, tu appelles ça "rien du tout" ? »

Les jambes de l'Auguste avaient fini par disparaître sous le monticule de foulards qu'il n'arrêtait pas sortir de la valise en agitant son bras dans un mouvement de piston.

« Tu crois peut-être que ça nous amuse d'être au cirque ? »

Le mouvement de piston avait encore accéléré. Le clown avait lancé dans la foule des regards suppliants : est-ce qu'il y avait quelqu'un, quelqu'un, oui, qui aurait pu arrêter son bras ? Et ses grands yeux stupides étaient venus se river sur Philippe, et maintenant il l'appelait à l'aide, alors

que là-haut, au sommet des échasses, le clown blanc faisait mine de s'arracher les cheveux par poignées, glapissait puis, désespéré par la bêtise de son acolyte, galvanisé par les hurlements des gosses, finissait par bombarder l'idiot de serpentins multicolores. Un, dix, vingt, qui atteignaient le clown décomposé. « Aïe aïe aïe, mes aïeux ! », avait-il hurlé. Philippe avait compris *aïe aïe aïe, mes yeux !* Il avait saisi le bras de sa mère, ce bras raide et rêche, il l'avait saisi malgré tout.

« Aïe aïe aïe, mes yeux ! » avait entendu Philippe une fois ou deux encore avant que le clown se retrouve englouti sous les foulards et les serpentins.

Et là, d'un seul coup, toutes les lumières s'étaient éteintes.

Une seconde avait suffi pour que l'excitation des gosses tombe à plat. Et une autre seconde pour que l'hystérie se change en frisson. Quand les lumières s'étaient rallumées on avait entendu une seule voix :

« Pourquoi moi ? », avait hurlé Philippe.
« Pourquoi moi ? »

À la faveur de l'obscurité, les deux clowns avaient bondi dans les gradins. L'idiot s'était posté pile devant Philippe. Non seulement il se tenait face à lui, mais il tendait sa main ; il avait même grimacé, et d'une voix normale qui avait paru monstrueuse dans cette bouche, il avait dit « *viens, petit !* » Puis, réalisant soudain l'état de panique dans lequel Philippe était tombé, le clown

était retourné sur la piste, abandonnant l'idée de l'inviter à saluer le public.

« Eh bien, vous voulez savoir ? » avait raconté le père à qui voulait l'entendre, après cette mémorable soirée. « Cet idiot de gamin est resté sur place, tétanisé ! » Il avait fallu des semaines pour que le père digère l'affront. « Un clown ! Un clown te propose d'aller saluer le public, avec lui, sur scène ! Qu'est-ce que tu étais allé te figurer ? » Il n'en revenait pas, le père. De qui son idiot de fils tenait-il ce caractère de lopette ? Quelle histoire mortifère s'était-il donc figurée ? Quel esprit morbide et tortueux pouvait séjourner dans cette caboche !

Philippe avait regardé sans les voir les numéros suivants. Cette soirée au cirque aurait pu se résumer à l'appel du clown, *aïe aïe aïe, mes yeux !* puis à une voix d'homme, d'homme normal : *Viens, petit*, sortant d'une bouche anormale, inquiétante. Ces deux souvenirs auraient été l'unique trace laissée par le spectacle dans la mémoire de Philippe, sans le dernier numéro présenté juste avant le déchaînement de la parade finale, numéro qui avait transformé cette soirée malsaine en souvenir prodigieux.

Monsieur Bellamy était entré en scène, jouant d'un minuscule violon dont il tirait un son à la fois beau et mélancolique. Un faisceau de lumière bleue le suivait dans son déplacement. Après tant d'excitation, la respiration des spectateurs s'était

suspendue.

Arrivé au centre de la piste, Monsieur Bellamy avait tourné le dos au public. Tous les regards s'étaient alors concentrés sur le faisceau de lumière qui dessinait un chemin bleu opalescent allant de l'homme au rideau des coulisses, à peine entrouvert pour laisser passer Géraldino. Oh ! Ç'avait été une chose absolument prodigieuse. Géraldino, debout sur ses pattes arrière avait progressé à pas menus ; et par on ne sait quel extraordinaire artifice de la lumière, il semblait flotter au-dessus du sol. Parvenu à deux pas de Monsieur Bellamy, le chien avait exécuté une valse gracieuse au son du violon. Quand le rythme avait ensuite changé, il s'était remis à quatre pattes, et, tout guilleret, s'était dirigé vers un endroit de la scène jusque-là resté dans l'ombre, où se trouvait, posée à même le sol, une grande boîte fermée par un énorme nœud. Après avoir saisi entre ses crocs une extrémité du ruban, Géraldino avait reculé de quelques pas. Le nœud s'était défait, libérant les quatre côtés de la boîte, lesquels tombèrent, laissant apparaître un cerceau à travers lequel, multipliant les acrobaties, Géraldino s'était mis à sauter au rythme de la musique. Et le numéro s'était poursuivi : Géraldino prenait un petit chapeau blanc haut-de-forme dans sa gueule, le jetait en l'air et le récupérait sur sa tête ; puis Monsieur Bellamy l'avait aidé à s'installer sur une escarpolette où il s'était balancé, balancé avant d'en sauter en un saut périlleux parfait.

Philippe n'avait pu contenir son allégresse. À bout de souffle, il s'était mis à applaudir, mêlant ses cris à ceux des autres gosses. Monsieur Bellamy avait alors commencé à tirer de son violon de joyeuses sonorités sur lesquelles Géraldino, soutenu par les claquements de mains de la foule, avait enchaîné des cabrioles toutes plus époustouflantes les unes que les autres. Après avoir enlevé une dernière note triomphante à son violon, Monsieur Bellamy avait écarté les bras, signal qu'attendait Géraldino pour bondir contre sa poitrine, où il s'était tenu blotti le temps qu'avaient duré les applaudissements.

Philippe s'était redressé d'un bond pour joindre sa joie à celle des autres enfants. Ses parents l'avaient considéré avec une pointe d'étonnement. « Eh bien, avait remarqué la mère, il y a au moins un numéro que tu auras réussi à apprécier. »

Après cette soirée, Philippe s'était mis à penser à un chien. Un chien qui, bien entendu, aurait ressemblé à Géraldino. Il lui avait même trouvé un nom : Robertino. Mais il eut beau supplier, il n'était pas question qu'un chien passe le seuil de l'appartement Borgart. Jamais. Robertino était condamné à ne rester qu'un rêve, le compagnon magique que Philippe n'aurait jamais.

5 Case Blanche

**11 heures 13 minutes 28 secondes —
samedi**

Plus d'une heure après avoir quitté *Toutou Chic*, Philippe est enfin parvenu devant le portail de *Case Blanche*. Marie-Christine, qu'on appelait seulement Chris autrefois, habite cette demeure hollywoodienne à colonnades, immense et prétentieuse, comme il en pousse de plus en plus dans la région. Philippe éprouve toujours le même vertige en arrivant devant la grille automatique. Il s'est longtemps demandé comment Chris avait pu manœuvrer, intriguer pour décrocher la timbale, comment elle avait pu se cramponner à ce rêve californien au point de le plaquer, de tout plaquer. Avec le temps, il a cessé de s'interroger nuit et jour ; il a fini par réaliser que cela le blesse, et puis c'est tout. Il se contente de venir chercher son fils un week-end sur deux, quand celui-ci ne lui pose pas un lapin, auquel cas il repasse l'imposante grille automatique, seul dans sa bagnole et le

regard vide.

Pour avoir accès à *Case Blanche*, il faut soumettre sa physionomie à l'œil d'une caméra. Et puis attendre. Le mécanisme de surveillance s'active, produisant une série de cliquetis à peine audibles. Depuis la maison, on l'examine. Il grommèle. En principe, c'est là qu'il craque et dit « C'est moi », et pour décompresser il baratine qu'il vient chercher Quentin.

Samedi, à onze heures treize minutes et vingt-huit secondes — selon la station de contrôle intégrée —, sa binette s'est affichée sur l'écran de la vidéo avec presque trois-quart d'heure de retard sur l'heure du rendez-vous. « C'est moi, il a dit, je viens pour l'anniversaire de Quentin » et Chris, enfin... Marie-Christine a actionné le dispositif d'entrée.

Maintenant, il roule dans l'allée gravillonnée. Plus il s'approche d'*Hollywood*, plus il se sent tendu. Le son qui remonte du fin gravier blanc de la Durance lui fait toujours penser au tintement d'une poignée d'euros.

De jeunes palmiers balisent l'allée. Un palmier tous les cinq mètres, en moyenne. Le crétin a remplacé les anciens après l'attaque du Paysandia Archon. Un seul de ces putains d'arbres doit représenter un mois de salaire de Philippe. Après chaque visite, il se dit qu'il aurait dû les compter. Il se dit qu'il y pensera la prochaine fois, histoire, tiens, de se faire une idée du nombre d'années

qu'il lui faudrait bosser rien que pour se payer les palmiers de môssieur Vaschetto. Mais à chaque visite les nerfs reprenant le dessus, il oublie de compter.

Les premiers temps, après la séparation, Quentin guettait sa venue. Il courait à sa rencontre, son balluchon pour deux jours passant d'une main dans l'autre ou traînant au sol. Il sautait dans la bagnole et bouclait sa ceinture en un clin d'œil. Ça, c'était avant. Depuis presque deux ans maintenant Quentin a pris l'habitude d'attendre son père dans sa chambre. Chris l'appelle, mais il ne descend pas. Alors, c'est chaque fois la même scène. Elle se poste au bas de l'escalier monumental qui mène aux chambres, elle prend appui contre la rampe en fer forgé, renverse la tête vers l'étage, lance quelques appels de plus en plus stridents mais qui restent sans réponse. Et puis soudain, en baissant les yeux, elle aperçoit, consternée, un peu de poussière dans les volutes en fer forgé. Elle dit alors que c'est pas possible, ces femmes de ménage n'en branlent pas une ! Oubliant Philippe, oubliant ce qu'elle était venue faire au pied de l'escalier, elle s'éloigne vers *les communs*, comme elle se plaît à dire avec l'accent des cagoles, braillant le nom de la nouvelle employée. Elle disparaît. Philippe attend un peu, mais Quentin ne descend toujours pas. Il finit par se décider à monter pour découvrir son fils plongé dans un jeu vidéo ou endormi.

C'est fou ce que son gosse peut avoir besoin de

dormir ! Chris prétend que c'est normal ; ce serait l'âge. Philippe a beau fouiller les souvenirs de sa prime adolescence, il ne se rappelle pas avoir jamais eu un besoin de sommeil qui ressemble autant à une maladie. À peine Quentin a-t-il franchi la porte de l'appartement de son père qu'il se dirige droit vers la chambre, s'affale sur le lit et s'endort aussitôt. Il lui est même arrivé de se laisser choir à même le sol du salon où il a dormi là, sur place, pendant des heures. Le samedi après-midi, c'est au lit qu'il le passe alors que Philippe regarde la télévision en sourdine pour ne pas le déranger. Le soir, il se lève, fait acte de présence à table, grignote, mangeotte et retourne au lit sans même avoir touché à son dessert. Philippe le revoit émerger le dimanche, vers midi. Il réclame un petit-déjeuner malgré l'heure et l'odeur du fricot qui finit de cuire sur la gazinière. Philippe repousse l'heure du repas jusqu'à ce que son fils daigne picorer le contenu d'une assiette. Dix minutes plus tard, après avoir fouillé son sac, l'évidence s'impose : le livre ou le cahier indispensable pour faire ses devoirs est introuvable. Il l'a oublié. Il faut alors filer sans tarder à *Case Blanche*, retraverser Toulon. Arrivé sur place, Quentin constate qu'il est tard et réalise qu'il a une tonne de devoirs en souffrance. Terminus. Le week-end s'arrête là.

Alors Philippe le dépose devant la grille automatique et repart en conduisant le plus lentement possible. Il roule un peu au hasard, se

demandant de quelle manière achever ce dimanche qui pend au bout de la semaine comme un moignon.

*

Chris a d'abord eu l'air surpris en découvrant un chiot aux pieds de son ex. Elle n'a pas de suite compris.

« Qu'est-ce que tu fous avec ce chien ? » a-t-elle demandé après un hoquet.

Et cet air et ces paroles, c'était une musique que Philippe connaissait déjà trop bien.

Au fond, l'argent n'achète rien, rien de fondamental en tout cas. Des choses tant qu'on veut, certes, mais c'est tout. L'argent n'achète pas l'élégance, il n'achète pas non plus l'intelligence ni le tact et encore moins l'esprit ou le cœur. Le compte en banque de m^ossieur Daniel Vaschetto a certes réussi à construire *Hollywood* et sa piscine, réussi à acheter les palmiers et tutti quanti, mais il n'a pas pu transformer les choses et encore moins les gens. Chris reste une cagole. Et Dieu sait qu'à une cagole le temps est fatal. Une cagole, ça ne devrait jamais vieillir. Son compteur biologique devrait rester bloqué sur seize ans, dix-huit au maximum. À vingt, déjà, elle commence à faisander, et Chris a passé les trente ; elle a fait son entrée dans la catégorie cagoles avancées : les pétasses, habillées vulgaire, french manucure, bardées de bijoux en or achetés par

kilos.

Z, lui, a mis à profit l'instant de surprise de Chris, les tentatives d'explication de Philippe, leur prise de bec, en somme, pour filer dans le salon où il s'est enlisé dans la moquette. Il a rapidement pris la mesure du décor puis, plissant la petite ride de peau au-dessus de ses yeux dorés, il a visé les franges d'un plaid en pashmina qui pend négligemment d'un canapé en cuir. Juste au moment où il va pour tendre la patte et attraper les franges, Chris le localise d'un coup d'œil et élucide aussitôt ses intentions. Le cri qu'elle pousse surprend Z qui en tombe à la renverse. Il se relève, penaud ; se dandine sur quelques pas, puis écarte largement les pattes et tout tranquillo se met à arroser le poil beige doré de la moquette fraîchement brossée.

« Mais, putain ! hurle Chris. Mais putain, Fi ! Mais il pisse sur ma moquette, ton chien ! Mais qu'est-ce que tu fous ? Enlève-le-moi de là !

— Tiens ça ! »

Philippe lui plante le sac de croquettes et le pochon en plastique dans les mains. En quelques enjambées il est sur Z, lequel, apparemment heureux de s'être soulagé, se précipite maintenant vers le pied d'un fauteuil. Chris ne se domine plus.

« Ton clébard vient de niquer ma moquette !

— Mais il n'a rien bousillé du tout.

— Rien bous... Mais rattrape-le ! Tu vois pas qu'il attaque le pied du fauteuil. Mais pourq...

Elle ne finit pas sa phrase. D'un coup la vague

impression qui l'avait saisie en voyant Philippe débarquer avec ce chien vient de se cristalliser en évidence, et ce qu'elle réalise dépasse son entendement.

« Dis-moi un peu, Fifi ? Ce chien...

Son regard va du sac de croquettes à l'homme debout au milieu de son salon ; des chaussures aux semelles suspectes plantées dans la moquette beige au chien, et sa voix devint blanche :

« Ce chien, Fifi... ne me dis pas... »

Elle ferme les yeux, baisse la tête et, poings serrés, répète avec une lenteur de tragédienne qu'elle espère suffisante à traduire son exaspération : « Ce chien... C'est pas possible... Mais qui m'a fichu un con pareil ? » Puis, relevant la tête pour planter son regard dans les yeux de Philippe, elle s'applique à articuler, détachant bien les mots :

« Un chien. Un foutu clebs... Je reste calme. Je reste calme. Un chien, c'est tout ce que tu as trouvé comme idée de cadeau d'anniversaire ? C'est bien ça ? Je me trompe pas, c'est ton cadeau ?

— Et alors ? À son âge j'aurais bien aimé avoir un chien, moi.

— Mais qui parle de toi ? Qui ? Si tu veux un clebs, tu t'en prends un. Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans *mon* fils ? Qu'est-ce qu'il a à voir avec le chien que tes parents ont pas voulu t'offrir quand tu étais gosse ? Mais où tu vas, là ? Tu lui aurais offert un âne si tes parents t'en

avaient refusé un ?

— Mais je lui en ai parlé, Chris. Je lui en ai parlé d'abord. Et je t'assure qu'il en a bien envie.

— Je te signale que pour ce genre de choses, c'est à moi qu'il faut parler d'abord.

— Je t'en parle.

— Non ! »

Non. Là, il ne lui parlait de rien du tout. Il se contentait de la placer devant le fait accompli. Il débarquait, la bouille enfarinée, avec son cadeau à la noix : un bâtard qui ne valait pas un clou. Et il croyait s'en sortir comme ça ? Un clébard qui à peine arrivé avait déjà niqué la moquette, et qui aurait attaqué le châle en pashmina si on ne l'avait pas arrêté à temps, et dans la foulée, le pied du fauteuil et tout le reste de la maison. Et il croyait quoi ? Il cherchait quoi ? Est-ce qu'il imaginait une seule minute qu'elle allait s'occuper de ce cabot ? Même pas en rêve ! S'il n'avait pas d'autre cadeau pour Quentin, il n'avait qu'à remballer celui-ci ; sans oublier les gamelles et les croquettes. Il pouvait tout remporter.

D'un geste mécanique, Philippe caresse Z qu'il tient dans ses bras pour l'empêcher de faire de nouvelles bêtises. Il prend grand soin d'éviter les oreilles en passant sa main sur la petite tête. Un cœur affolé bat dans la douce cage thoracique de l'animal, le chiot tremblote.

« Tu remarques ce clebs. Je me fais comprendre ? »

Philippe plaide encore, mais pour la forme. Il

aligne les arguments de la dernière chance. L'enfance ; le rôle déterminant des premiers rêves ; le temps qui fuit ; l'importance des êtres vivants, plus précieux que les gadgets électroniques, même les plus onéreux.

Elle s'en amuse presque.

Il insiste malgré tout, récapitulant ce qu'apporte l'amour animal aux enfants. Il développe même un couplet sur l'hygiène de vie offert par les balades en colline ; la joie de courir en toute saison dans la nature, en compagnie d'un chien.

Elle est hilare :

« Mais mon pauvre ami, je sais vraiment pas quelle idée tu te fais de mon fils, mais là, tu y es pas du tout ! »

Il avance malgré tout deux autres arguments :

Un enfant unique se sent moins seul s'il a un ami, lequel peut très bien être un chien. Prendre soin d'un animal permet de développer la bienveillance et le sens des responsabilités.

« Le sens des responsabilités ? Bientôt tu vas me dire que tu sais toi, ce que c'est ? »

Chris a tôt fait de rembobiner arguments et plaidoirie. Puis, très posément, elle lui dicte la marche à suivre :

Primo, il va retourner immédiatement à sa voiture où il laissera chien, croquettes et gamelles.

Deuxio, il se rendra à l'étage, embrassera Quentin, lui souhaitera un joyeux anniversaire et lui signifiera que son cadeau viendra plus tard.

Et sûre de son fait, elle conclut :

« Et maintenant, à moins que tu aies
absolument envie de rencontrer
Daniel, active ! »

6

La chambre du fils

11 heures 28 minutes — samedi

Quentin est installé dans sa chambre. En superficie, elle fait peu ou prou l'appartement de Philippe. Encore une idée qui lui file le tournis.

« Je peux entrer, fiston ?

— Minute. J'arrive. »

Après avoir avancé de quelques pas dans la pièce, Philippe reste planté là, en plein milieu de la pièce. L'attention de Quentin est tout entière accaparée par l'écran sur lequel se déroule une partie de foot. Encore un de ces jeux dont le gamin ne peut plus se passer.

Comprenant que son fils ne quittera pas l'écran tant que la partie est engagée, Philippe se résout à attraper un tabouret et vient s'installer à ses côtés.

« Salut, bonhomme.

— J'arrive. »

Mais les secondes s'égrènent et Quentin « n'arrive pas ». Philippe a même noté le

haussement d'épaule agacé en réponse au baiser qu'il lui a posé sur la tempe. Quand il est absorbé dans ses jeux, impossible de capter l'attention de Quentin. En grandissant, il développe le même caractère soupe au lait que Chris ; toujours un peu à cran et prêts à partir au quart de tour dès qu'ils se sentent contraints. C'est vrai qu'elle a toujours été comme ça, Chris.

Les pouces de Quentin voltigent sur les manettes alors que ses yeux sont rivés sur l'évolution des joueurs.

« C'est lequel ? » demande Philippe qui sent l'agacement affleurer.

« FIFA 18... et merde ! »

Voilà, il a réussi à le déconcentrer. À cause de lui, le joueur vient de manquer une belle passe en retrait.

Philippe patiente une ou deux minutes encore, observant un silence religieux, perdu dans la contemplation de son fils toujours incapable de suspendre son jeu, ne serait-ce qu'un instant.

Pour ne pas rester là, comme un idiot, il tente malgré tout de lancer une conversation : « C'est le dernier FIFA ? Il est mieux que les autres ? » Marquant une micro pause dans son extrême concentration, Quentin daigne expliquer d'une voix rapide et à peine audible que les dribbles et les tirs de loin ont été améliorés. « Ah... fait Philippe. Et maintenant, tu t'en sors mieux avec les passes en hauteur ? » Il croit se souvenir que c'était, avec le premier contrôle de balles, les principales innovations de FIFA 18, mais il a

certainement confondu, car le fils soulève l'épaule avec l'air affligé qui lui vient quand Philippe se trompe. Oui, il a dû confondre avec FIFA 16 ou FIFA 17 ou 36 ; et merde ! Philippe ne connaît rien au foot, sport de beauf selon lui, et pour tout dire, il se désole de voir de quelle manière Daniel Vaschetto a réussi à embrigader son fils, jusqu'à le mener au Stade Vélodrome gueuler après les joueurs de l'OM.

Excédé, il finit par demander si la partie va durer encore longtemps. Mais Quentin, yeux rivés à l'écran et pouces agités de soubresauts, reste sourd, se contentant de répéter de loin en loin des « j'arrive » automatiques et sans timbre.

« C'est qui le commentateur ? tente encore Philippe. Je crois reconnaître sa voix.

— Math...

— Qui ?

— Hervé Mathoux, et mer-deu ! »

La balle tirée par Ramos vient de taper sur la transversale à cause d'une seconde d'inattention. « Mer-deu ! »

À deux doigts d'exploser, Philippe quitte le tabouret, histoire de se dégourdir les jambes. Et de se détendre un peu. Il doit absolument se détendre.

Au fil des années, il a vu les murs de la chambre de son fils se couvrir de photos, d'affiches, de banderoles, d'écharpes... À chacune de ses visites il a l'impression d'en voir davantage. Une affiche géante de Zlatan Ibrahimovic trône à la tête du

lit. Zlatan est toujours le dieu de Quentin... Pour s'attirer les bonnes grâces de l'enfant, et probablement pour enterrer définitivement Philippe, Vaschetto avait poussé le bouchon jusqu'à magouiller pour que Quentin puisse vivre un après-midi auprès de son dieu. Trois pleines heures qu'Ibrahimovic avait passées sur la pelouse en compagnie de quelques petits morveux dans le genre *beau-fils à môssieur Vaschetto*. Le genre de divertissement qu'un pauvre couillon comme son père serait bien en peine de lui faire miroiter. Zlatan... l'année des Z.

« Zlatan... laisse échapper Philippe. Je t'ai apporté ton cadeau d'anniversaire, Quentin, mais ta mère ne veut pas que je te le donne.

— C'est quoi ?

— Un chien. Tu sais, le chien dont on avait parlé il y a quelque temps. Il est mignon. Comme c'est l'année des Z, je l'ai appelé Zlatan. J'ai pensé que ça te ferait plaisir.

— Tu l'as amené avec toi ?

— Oui. Il est dans la voiture. Tu veux descendre le voir ? »

Quentin ne répond pas de suite, comme s'il cherchait ses mots.

« J'attends Daniel. Il doit m'emmener à *Cultura Grand Var*.

— Ça t'empêche pas !

— Je veux finir cette partie. »

Après ça, plus un mot. L'enfant s'est de nouveau emmuré dans son silence et l'on entend

plus que le brouhaha du stade diffusé par la *Play Station*. Ne sachant plus que faire, sentant monter en lui une terrible envie de partir, mais paralysé par ses espérances paternelles, Philippe reprend sa déambulation dans la chambre.

Le coup dans la poitrine arrive au moment où il passe devant le bureau du fils ; à l'instant où son regard tombe sur une photo. Pas une de celles scotchées au mur, non, la seule à être présentée dans un cadre. Sur le coup, il n'ose y croire. Il saisit le cadre, le rapproche de ses yeux, et tous les doutes s'effacent. Ce qu'il voit est le tirage papier d'un selfie. Quentin tend le bras et sourit à l'objectif du Smartphone, sa tête est penchée vers celle d'une fille blonde, reconnaissable entre toutes. Elle aussi sourit, et tous les deux regardent loin devant eux avec un air triomphant. Une dédicace est griffonnée en travers de la photo. *Nous sommes les champions !* Et elle est signée du prénom et du nom de la blonde.

Philippe sent déferler en lui tout le ressentiment qu'il entretient à l'endroit de Chris et Daniel Vaschetto.

« Quentin. C'est qui cette fille avec toi sur la photo ?

— Quelle fille ?

— La blonde, là.

— Marion, tu veux dire ?

— Certainement, oui. Marion, comme tu dis. Tu

la connais d'où ?

— Une amie à Daniel.

— Et où tu as fait cette photo ?

— Chez elle...

— Chez elle ?

— Oui. Elle nous invite de temps en temps.

— Mais Quentin, tu sais qui est cette fille ? Est-ce que tu le sais vraiment ? »

L'enfant semble sur le point d'exploser. D'un geste furieux, il met fin à la partie de foot et se redresse vivement pour faire face à son père.

Quand il découvre enfin le visage de son fils, Philippe est saisi. La concentration requise par le jeu, sans doute, a imprimé sur ses traits enfantins l'air sérieux, triste et même dur d'un adulte désenchanté. Déconcertant. Un vertige. Mais Philippe ne doit pas lâcher, pas maintenant. Il ne lâche pas malgré l'in vraisemblable tension qui s'est amassée entre eux. Il y a cette photo encadrée, exposée sur le bureau de son gosse et ça, il ne peut tout simplement pas l'encaisser.

« Tu sais qui c'est, cette fille, Quentin ? Tu es sûr de le savoir ?

— Oui, je sais qui c'est. Et alors ?

— Tu connais son grand-père ? Tu sais qui est sa tante ?

— Je m'en fous de son grand-père et de sa tante, c'est elle que je connais !

— Mais cette fille... Quentin, cette fille est une fasciste ! Comment tu peux te prendre en photo avec elle ?

— C'est quoi, "fasciste" ?

— Nazie, si tu préfères ! »

L'enfant explose de rire. Il vient d'entendre la plus belle ânerie que son père ait jamais sortie, et pourtant, dans son genre, c'est un artiste. Son rire devient un hoquet nerveux. Par instant, sa voix en pleine mue s'éraille. « Marion ? reprend-il. Marion, nazie ? Mais c'est vraiment n'importe quoi ! Les nazis, c'était il y a cent ans, pendant la guerre. » Il finit par retrouver son calme, et sans tenir compte de l'abatement qui a envahi les traits de son père, il prend la parole.

Il dit qu'il doit parler sérieusement. Il a quelque chose à dire ; une chose importante. Et il ne fait aucun doute que la chose doit être grave, car il porte maintenant sur le visage l'expression inquiétante des hommes qui tiennent votre destin dans leurs mains.

Il n'y a aucune hâte chez l'enfant, il prend au contraire le temps de trouver les mots exacts. La seule chose qu'il regrette, ce n'est pas ce qu'il va dire, mais d'avoir repoussé le moment de cette mise au point. Elle aurait dû avoir lieu depuis plusieurs semaines déjà. Il a laissé traîner par paresse, par ennui. Alors voilà, il le dit à Philippe, posément :

« Ce qui serait bien, c'est que tu reviennes pas ici.

— Bien pour qui ?

— Bien pour tout le monde. »

7 Chez Ambrosio

14 heures

« Il est mignon ton chien. Heureusement que les filles sont pas là. J'y aurais eu droit, tu parles ! Et papa par-ci, papa par-là, on en veut un, on veut le même... Je te raconte pas la sérénade de Véro par là-dessus. »

Philippe et Christian regardent Zlatan occupé à engloutir le contenu de son écuelle.

« Il a pas pété, là ?

— Je crois bien, oui. »

Après un long silence, seulement émaillé par les bruits de déglutition de Zlatan et le ding ding du collier contre l'inox de l'écuelle, Philippe se jette à l'eau :

« En vérité, j'étais venu te voir un peu dans l'espoir que tu le prendrais... pour tes filles...

— Le chien ? Tu rigoles, là, Fifi ?

— Je rigole pas du tout.

— Tu me veux du mal ou quoi ?

— Eh non ! Pourquoi je te voudrais du mal ?

— Mais gari, si Véro revient du boulot et qu'elle trouve un chien chez elle... mais elle me quitte, malheureux ! Déjà que nous, c'est balin-balan... »

Philippe tente d'expliquer à son ami pourquoi garder ce chien lui est impossible et pourquoi il ne peut faire autrement que s'en séparer.

« Mais alors qu'est-ce que tu fous avec ? »

Et il est vrai que la situation ainsi résumée et énoncée sur le ton ébahi de Christian Ambrosio reflète bien l'absurde de la chose.

Absurde de ne pas avoir admis qu'entre *Case Blanche* et Philippe tout était fini depuis longtemps. Il avait voulu offrir à son fils quelque chose qui ait du sens. C'est-à-dire pas quelque chose, justement, mais presque quelqu'un. Idiot. Idiot d'avoir pensé qu'un cadeau de lui aurait encore une valeur, là-bas. Idiot.

« Oui, reprend Christian, qu'est-ce que tu fous avec puisque tu en veux pas ?

— C'était le cadeau pour les douze ans de Quentin. C'est Chris... Tu penses bien que le minot, quand il a vu le chien... Il en aurait pleuré, tiens. Mais voilà, qu'est-ce que tu veux... à peine arrivé là-bas, il se met à pisser sur la moquette, bouffe les pieds d'un fauteuil. Tu sais pas comment c'est chez eux, le moindre fauteuil, il faudrait faire un crédit pour se le payer...

— Bè, tu vois, c'est sûr ! Les femmes en ont déjà par-dessus la tête de tous leurs emmerdements. Si en plus elles doivent se retrouver avec des

bestioles chez elles... Si Chris refuse, tu imagines un peu Véro ? Déjà qu'en ce moment, elle et moi... Il accompagne sa remarque d'un geste, cognant ses index l'un contre l'autre pour signifier la discorde. C'est balin-balan, putain ! conclut-il.

— Si ça tenait qu'à moi, je le garderais volontiers. Tu sais, reprend Philippe, un chien, j'ai toujours rêvé d'en avoir un. Depuis tout gamin. En plus, il est mignon. Regarde-le. Mais comment tu veux que je fasse ? Le laisser seul à l'appartement toute la sainte journée ? C'est pas une solution. Le mener avec moi au boulot ? Là, pour le coup, je me fais virer le jour même.

— Mais tu l'as bien eu quelque part, ce chien, non ?

— Il vient du refuge *Plume & Poil*.

— De chez la folasse du refuge ? Oh, malheureux. Retourne-lui.

— Tu es beau, toi ! Tu crois que les animaux tu peux les emprunter deux heures et les retourner, juste comme ça ?

— Eh bè, je sais pas moi... tu lui mens un peu. Tu lui expliques que ton minot en veut pas.

— Tu rigoles ! Déjà qu'elle a rechigné à me le filer. Je me ferais pourrir.

— Je sais pas moi, t'as qu'à lui dire que ton minot est allergique au poil de chien.

— Mon minot était allergique et je le savais pas ? Je suis son père, quand même.

— Bè non, tu le savais pas. Avant il l'était pas. Il l'est devenu et on te l'avait pas dit. Tu l'as appris

là, tout à l'heure. »

Et devant l'air dubitatif de Philippe, il rajoute :
« Rigole pas, c'est possible ! On connaît quelqu'un avec Véro qui était pas allergique. Jamais. Et c'est venu d'un coup. Bim-bam. Comme ça, du jour au lendemain.

Cette solution, pourtant sensée, ne réussit pas à convaincre Philippe. La seule idée de retourner au refuge *Plume & Poil* le révolte. Le laïus de la directrice sur la gabegie humaine remonte comme les reflux aigres d'un repas indigeste.

« Il a pas encore pété, là, ton chien ?

— Il me semble que oui.

— Vé ! Vé ! Il a pété, là, encore. Sors-le un peu, qu'il aille pas me cager par terre ! »

*

Le ciel s'est entièrement couvert. C'est étrange comme le temps peut changer vite en cette saison. Au matin, pas l'ombre d'un nuage jusqu'à l'horizon, puis le vent d'est se met à souffler et en quelques heures, c'est gris partout.

Zlatan s'est précipité dans les massifs de rosiers pour se soulager. Le « plan Christian », dans lequel Philippe avait placé ses espoirs, vient d'échouer sur toute la ligne ; et il a beau faire marcher à fond ses neurones... aucune idée ne se présente. Il ne voit vraiment pas à qui d'autre que Christian proposer Zlatan, même mignon comme un cœur, même mignon comme une jolie petite pomme fraîche.

C'est vraiment la poisse. Il va falloir trouver une solution et presto. Il y pense sérieusement. D'abord photographier Zlatan, puis rédiger une annonce à placarder un peu partout en ville. Passer la même annonce sur Facebook et, pourquoi pas, sur le Boncoin. Mais en se mettant à la tâche dès demain, ou même dès ce soir, combien de temps faudra-t-il avant que quelqu'un se manifeste ? Des jours. Des semaines. Et comment le petit Zlatan traverserait-il cette longue attente ?

Un coup de vent arrache les dernières feuilles noircies qui pendaient encore aux branches d'un poirier. Zlatan s'est lancé dans l'exploration des plates-bandes, truffe au sol et queue frétilante. Au deuxième appel de Philippe, comme s'il connaissait déjà son nom, le chiot tourne vers lui sa petite tête et le fixe avec une bouille à faire fondre la banquise.

« Allez, viens, on rentre maintenant. »

*

Une vieille dame tout de noir vêtue, un châle mauve jeté sur les épaules, est maintenant assise dans un coin de la cuisine, entre le buffet et la fenêtre.

« Tu connais Mémé ? Vous vous êtes déjà rencontrés ? »

Non, Philippe ne connaît pas Mémé, il la voit pour la première fois. Il tend une main engageante à la vieille femme. Sans la saisir, sans

même y prêter attention, elle lui grommèle quelques paroles inintelligibles. À son cou, un goitre volumineux comme Philippe n'en a encore jamais vu.

« C'est Philippe, Mémé !

— Chi è chillo guaglione ?

— Phi-lip-pe ! Un copain d'école. »

Christian vient de hurler près de l'oreille de son aïeule qui n'a pas bronché. L'air étonné, elle inspecte Philippe, le quitte des yeux quelques secondes pour fixer un point, comme si elle fouillait ses souvenirs. Mais ses yeux délavés reviennent braquer l'homme devant elle ; un inconnu, dit-elle : « Nun lo conosco ! » Craignant qu'elle lui ait posé une question, Philippe se rapproche aussitôt de la vieille femme et la prie de bien vouloir répéter. D'une voix plus forte, que le goitre monstrueux rend à la fois gutturale et grêle, elle formule avec effort quelques mots qui rappellent la phrase précédente, mais que Philippe, encore une fois, ne parvient pas à déchiffrer.

« Ah, ouais, il faut que je te dise un truc... En plus de tous les emmerdements que j'ai depuis qu'on s'est installés ici, Mémé ne veut plus parler français. Hein, Mémé ? Pourquoi tu veux plus parler français ? Ça te fait cager qu'on soit là ?

Le chapelet de paroles éraillées qui s'échappe de sa bouche édentée ; ce qu'elle répond, Philippe ne le saura jamais.

« Tu vois ? reprend Christian, le triomphe amer. Un truc de plus pour foutre le merdier

entre moi et Véro. Depuis qu'on s'est installés ici, après mon licenciement, elle s'est remise à parler dans son patois.

— C'est quoi ?

— Du napolitain².

— Et tu la comprends, toi ?

— Juste un peu. Quelques mots. En tout cas, qu'elle compte pas sur moi pour lui faire la conversation.

— Et Véro, elle fait comment ?

— Eh bé... mon pauvre, c'est comme ça depuis trois ans. Pareil avec les gosses. Il faut que je sois là pour traduire. Quand j'y pige quelque chose !

— Et là, qu'est-ce qu'elle vient de dire ?

— J'en sais rien. Che dice, nonna ?

Christian penche la tête de côté, plisse les yeux et serre les dents dans ce qui ressemble à une grimace de concentration.

« Eh oui ! On le sait ! finit-il par lâcher. « O saccio ! Elle dit qu'elle est chez elle ici, et que nous on attend juste qu'elle crève. Et elle comprend pas pourquoi son mari revient pas de la pêche. « O marito tuoie è morto. Aie dimenticato ? Tu parles, le grand-père il est mort depuis vingt ans. Tu veux mon avis, Fì ? Elle perd les pédales, la nonna. Elle perd complètement les

2 Le napolitain n'est plus considéré comme dialecte. La région de Campanie a reconnu la langue napolitaine le 14 octobre 2008. Le napolitain est classé patrimoine par l'UNESCO en 2013.

pédales.

« Tu sais, le jour où ma mère a eu cette idée, qu'on vienne s'installer ici, pour plus avoir à payer de loyers, on a cru qu'on faisait une bonne affaire. À cette époque (du menton, il désigne la vieille qui n'écoute plus, le regard perdu par-delà la fenêtre), elle était à l'hôpital, à l'article, avec soi-disant une embolie pulmonaire. Embolie, mes couilles, oui ! Elle va vivre jusqu'à cent ans, nous enterrer tous. Ces vieux, tu veux mon avis ? Ils sont indestructibles. Ils ont mieux vécu que nous et ils ont pas mangé toute la saloperie qu'on s'envoie.

— Tu trouves un peu de boulot ? demande Philippe, histoire de faire dévier la conversation.

— Du boulot ? Ma foi, oui, quelques gâches de temps à autre, mais rien de plus. Boulot, il est mort à la guerre, crois-moi. Toi, encore, tu as trouvé ce truc, même si c'est pas la joie, tu as quand même un salaire. Oh, tu la connais la dernière du Pôle Emploi ?

— Non. Quoi ?

— Ils ont rien trouvé de mieux que de m'inscrire d'office à un stage de cariste. Qu'est-ce que j'en ai à foutre moi, de cariste ? Je suis soudeur, oui ou non ?

— Et alors ?

— Alors ? Tu parles... J'ai quarante-deux ans. Les autres, c'était tous des gamins. Les patrons, c'est comme ça qu'ils gagnent des sous : en faisant travailler les gosses. Les vieux, ça leur rapporte rien, ça leur coûte.

— Et elle durait combien, ta formation ?

— Deux mois. Deux mois, tu le crois, toi ? Avec un stage en entreprise, en plus ! Les types se gavent. Tous ! Comme si y avait besoin de deux mois pour savoir conduire un *Clark* ! Et aller travailler trois semaines pour peau de balle ! Tu veux mon avis ? On arrive au terminus. L'autre jour, je trouve un boulot en allant voir ces couillons de Pôle Emploi. Un boulot, tu te rends compte un peu ? Ça m'était pas arrivé une seule fois en un an. Je téléphone au gars de l'annonce, un bel enulé, tu peux me croire, qui me demande recta si je suis libre le lendemain. Oui, j'y fais. Alors, il me dit de rappliquer. Entre temps, je venais d'apprendre que c'était pour sortir des tartes du four et les mettre dans des boîtes. Mais, bon... c'était quand même un travail. Je lui demande comment ça marche, si c'est un CDI. Le type me répond : « *Venez mercredi, à l'essai, jusqu'à vendredi.* » Je lui ai demandé combien ça payait, y me répond : « *Quoi, payer ? Rien du tout. Puisque je vous dis que c'est la période d'essai.* » Tu parles que j'ai de suite téléphoné à Pôle Emploi, et la nénette, pas gênée pour deux balles, m'envoie : « *Ah oui, c'est légal, il peut vous employer gratuitement pendant trois jours. Mais il n'a pas droit à plus de trois jours.* » J'y ai demandé : « *Mais, après ?* » Elle m'a répondu : « *Après, c'est à lui de décider s'il vous signe un contrat ou pas.* » Je lui ai demandé si elle se rendait pas compte que

c'est de l'enculerie, elle m'a répondu « *Non, non, c'est légal.* » Tu le crois ? Tu crois ça, toi ?

Philippe ne voit pas que rajouter. La grand-mère, elle, semble s'être endormie, tassée sur sa chaise, quant à Zlatan, il se tient coi sous la table.

« Ils s'étonnent, après, qu'on aille voter pour le Front National.

— C'est le Rassemblement, maintenant.

— Rassemblement, Front, si tu savais comme je m'en cague. Tout ce que je voudrais c'est un boulot. Un vrai. Pas une de leurs conneries. Avant de perdre Véro et les filles. »

Christian se tait, mais son silence ne dure guère.

« Tiens, bouge pas, tu vas voir un peu... »

En quelques pas silencieux, il se rapproche de Mémé qui somnole, avachie sur sa chaise, laissant échapper un léger ronflement qui fait trembler son goitre et ses lèvres. Parvenu tout près d'elle, Christian adresse un clin d'œil à Philippe et après avoir pris une profonde inspiration, il hurle dans l'oreille de la grand-mère :

« Le Pen ! »

Mémé se réveille en sursaut.

« Ch'è stato ? Ch'è succieso ?

— Le Pen, rugit encore Christian, arriva ! »

Comme si on lui avait brusquement enfoncé les doigts dans une prise de courant, Mémé se met à pousser des hurlements ; tout son corps tressaute.

« Fetiente, disgraziate, Figli 'e "ntrocchia",

puozze schiattà !

Christian semble fier du résultat obtenu.

— Tu vois, fait-il en direction de Philippe. C'est ça, les vieux. Écoute-là ! Ah oui, c'est vrai que tu comprends que dalle. Je peux te dire qu'elle les aime pas les vert-de-gris ! Elle les traite de tous les noms, la vache ! Tu sais ce qu'elle leur dit ? Puozze schiattà... ça veut dire qu'on va asseoir leurs cadavres dans une niche percée et soit ils s'écoulent soit puozze schiattà ! Les gaz de la décomposition les font exploser. Schiattà, vas-y, nonna ! Schiattà !

— “Sti puorce maledette, Le Pen capa “e cazzo.

— Elle dit que c'est tous des enculés, résume Christian. Mais tu vas voir, c'est pas fini. Nonna, addò stanno “e comunisti ? Je lui demande où ils sont les communistes. Tiens-toi bien.

— Patemo era comunista. “O sapite signò ?

— Ça y est, tu y as droit. Je vais faire du café pendant ce temps. »

Christian se dirige vers la gazinière, laissant Philippe en tête à tête avec Mémé plongée dans le brasier d'une inintelligible passion. Confus, il hoche la tête, sourit, essaie quelques *oui-oui*, en priant pour ne pas se méprendre sur le sens du discours de l'aïeule. De temps en temps, sans oser lâcher son regard, il demande à Christian de traduire, ne serait-ce qu'un peu.

— Elle te raconte que son père était engagé dans la lutte. Elle dit que c'était tous des beaux garçons courageux, jeunes et braves et forts.

Comme Amadeo Bordiga³ qui lui aurait fait les yeux doux. Des hommes, des vrais, qui savaient s'occuper de leur famille, eux !

— L'hanno miso n'terra cu o' fazoletto russo suoje !

— Ils l'ont enterré avec son foulard rouge autour du cou, le grand-père ! Fazoletto russo, tu parles ! “E comunisti ce l'hanno miso dinto o'mazzo ! On s'est fait baiser par tout le monde, oui ! On s'est fait baiser par le Pape, on s'est fait baiser par les riches, les patrons. Les communistes, ils nous ont bien baisés aussi, et maintenant on se fait même baiser par les pauvres ! »

Mémé, qui n'a cessé de hurler comme pour dominer la voix de son petit-fils, fait mine de vouloir quitter sa chaise. Elle doit s'y reprendre à plusieurs reprises, cherchant à se donner de l'élan, s'accrochant au buffet, mais retombant chaque fois de tout son poids au fond de son siège.

“Mais où tu veux aller, maintenant ?” lui demande Christian.

— Lassame stà. Songo affare d'è mie.

— C'est tes affaires. Tu parles, ça t'emmerde que je dise que le Pape et les communistes nous ont pris pour des cons ?

3 Amadeo Bordiga, originaire d'Ercolano, près de Naples, est membre fondateur du Parti Communiste Italien — PCI — dont il a été le premier secrétaire général avant Antonio Gramsci.

— Me faje schifo.

— Je lui fais honte... Tu entends ça. Mais le pape, lui, il te fait jamais honte ?

Heureusement, Mémé réussit à quitter la pièce et s'éloigne d'un pas incertain, en se retenant aux meubles et aux murs.

“Putain de moi”, soupire Christian en la regardant disparaître.

*

Un calme surprenant est retombé sur la cuisine. Il boivent sans un mot le café que Christian vient de servir dans des tasses rococo comme on en fait plus depuis une éternité. Christian avance vers Philippe un saladier rempli de gâteaux secs en forme de bracelets

“Tiens, prends un de ces trucs, c'est bon. C'est elle qui les fait.”

Dehors, le vent agite une branche qui gratte la fenêtre.

“Tu te rappelles *Le Parrain* ? demande soudain Christian : *Un homme qui n'est pas capable de prendre soin de sa famille, n'est pas un homme, c'est bien ce qu'il disait, non ?*

Philippe hoche la tête.

‘Qu'est-ce qu'ils disaient d'autre déjà dans le film ?

Philippe : *Laisse le flingue et prends les canolis.*

Christian : *Lucca Brasi dort avec les poissons.*

Philippe : *Je suis un homme d'affaires, et*

l'sang ça coûte trop cher...

Ils se mettent à rire doucement.

Christian : *Les grands hommes ne naissant pas dans la grandeur, ils grandissent.*

Philippe : *Je brûlerais en enfer pour te protéger.*

Christian : On trouvait ça bien à l'époque. On se disait que nous aussi, on serait des hommes. On les trouvait formidables ces types... Et regarde un peu le résultat. De famille, toi, t'en as plus. Chris s'est barrée dès qu'elle a eu l'occasion, et moi... si demain Véro me plaquait, qu'est-ce que je pourrais dire ? Note bien, je crois pas qu'elle le fasse avec trois gosses... mais on sait jamais. Hein ? On sait jamais ?

— Je vais y aller.

Philippe quitte sa chaise d'une détente. À l'instant où il se baisse pour récupérer Zlatan, le téléphone sonne dans la pièce adjacente.

'Attends-moi une minute, dit Christian, je vais répondre.'

Il quitte la pièce au moment précis où Mémé refait son apparition. Philippe lui adresse un sourire gêné. Elle avance, prenant appui d'une main contre la cloison ; dans l'autre, elle tient une bouteille en verre, pleine d'un liquide incolore. Elle arrive péniblement à hauteur de la table alors qu'au même moment, dans le salon, Christian prend la communication.

Mémé s'adresse à Philippe dans son napolitain impénétrable, son goitre s'affole quand elle répète la même question avec virulence.

‘Je suis vraiment désolé, madame, fait-il de sa voix la plus douce, je ne vous comprends pas.

— Là, fait-elle, désignant une poche en plastique qui traîne sur le buffet.

— Ça ?’

Cramponnée à la table, elle a réussi à attirer à elle le saladier rempli de biscuits, et à peine a-t-elle récupéré la poche en plastique qu’elle s’emploie à la remplir.

‘Taralli, dit-elle d’un air concentré.

— Oui’, répond Philippe à tout hasard.

De l’autre côté de la cloison, le ton monte entre Christian et son interlocuteur.

— C’est comme ça qu’on les appelle : des taralli.

‘Eh, bien sour que j’ai parlè lo français, fait Mémé en regardant, amusée, l’air déconfi de Philippe.

— Je suis vraiment désolé pour tout à l’heure, madame.

— Pas la peine dé vous étrangler. Vous, vous êtes pas responsable. C’est mon petit-fils, fait-elle en baissant le ton comme si elle allait confesser un secret, c’est oune raté. Me dispiace. Ah, signò, si vous avez conosciù son père... comme il était bon. Mais celui-là... è tutto sciupatto. Ne faites jamais comme lui, signò. Celui-là, il a perdu son âme.’

Elle enchaîne précipitamment trois signes de croix sur son cœur et embrasse ses doigts joints.

‘L’anema è ‘na cosa fragile. L’argent, le mauvais travail, ils vous roubent votre âme. C’est comme ça que les hommes se perdent tous.

— Qu'est-ce que tu racontes, Mémé ?'

Christian est d'humeur terrible, son entretien téléphonique a mal tourné. Philippe se redresse aussitôt.

'J'y vais, maintenant.

— Tu t'en vas ?

— Pigliate chisto !' Mémé, qui a remis son masque buté, pousse vers Philippe le pochon rempli de gâteaux secs ainsi que la bouteille avec laquelle elle est revenue un moment plus tôt.

'Pigliate ! Pigliate !

— Mais c'est quoi, encore ? Qu'est-ce que tu lui donnes, là ? Laisse tomber, Fifi. Qu'est-ce que tu vas chercher, Mémé ? Il s'en fout de tes gâteaux !'

Mais il a suffi que Christian revienne dans la cuisine pour que Mémé retrouve à la fois son napolitain et sa fureur intacts.

'Nun te ne 'mporta 'e niente. Chillo è amico tuoje, si ? Quanne 'e cumpagne tuoje veneno 'a casa, tu aie fà nu regalo. Nun t'è 'mparato niente ? ⁴

— C'est gentil à vous, madame, mais il ne faut pas.

— Mais... Mais tu lui refiles notre dernière bouteille de grappa !'

Christian essaie de s'emparer de la bouteille, mais avec une force et une rapidité surprenantes, Mémé la lui arrache des mains et la plante

4 Toi, tu te fous de tout ! Lui, c'est bien ton ami, oui ? Quand les amis viennent chez toi, tu leur fais un cadeau. Tu n'as donc rien appris ?

d'office dans celles de Philippe. La bouteille et le pochon rempli de taralli

‘Pe carità, signò ! Pe carità !’

Et elle presse entre ses deux mains celle de Philippe. Des mains noueuses, tavelées et froides, presque mortes.

‘Pe carità’, gémit-elle, plantant ses yeux fanés et chargés de larmes dans ceux de Philippe.

‘Et ça y est, la voilà partie à chialer. Ah, je te jure. Tu veux mon avis ? Elle perd vraiment les pédales. Christian dépité et haineux tend lui-même la bouteille à Philippe. Prends la *grappa*. Et prends aussi ses putains de gâteaux, autrement elle va m’en chier une horloge jusqu’à demain.

— Au revoir, madame, commence Philippe. Je vous remer...

— Allez, avance. Elle est partie pour chialer pendant une heure. Va devant ! J’attrape le chien et la gamelle et je te suis.’

Dehors, l’automne s’est installé sans préavis. La pluie viendra peut-être avant la nuit.

‘Tu veux mon avis ?’

— À propos de Mémé ?

— Non, le chien... Trouve un quartier calme, balance-le dans un jardin. Les gens s’en chargeront.’

8

L'aire des Ginestes

16 heures 30

« Putain de moi. »

Philippe est resté longtemps défait, égaré, planté sur le trottoir de l'impasse des Chèvrefeuilles, Zlatan calé dans ses bras. « *Essayez d'être un homme* ». Les mots chargés du mépris de la vieille résonneront longtemps dans sa tête. Balancer le chien dans un jardin en comptant que des gens s'en occupent, la belle idée soufflée par Christian vient de révéler l'ampleur de son ineptie.

Zlatan penche sa petite bouille un coup à droite, un coup à gauche. On dirait qu'il cherche à comprendre ce qui se passe dans la caboche du bonhomme. Il bâille. Et comme s'il avait abandonné tout espoir de percer à jour les mystères du fonctionnement humain, il se blottit plus confortablement contre la poitrine de ce type bizarre et lointain. Ses paupières luttent

encore un peu pour rester ouvertes, puis d'un coup, comme s'il s'abandonnait, il lâche un gros soupir et s'endort.

Le vent a coincé deux feuilles de platane sous l'essuie-glace. D'un geste machinal, Philippe met le contact, actionne le balai et regarde les feuilles glisser le long du pare-brise. Mains et avant-bras appuyés contre le volant, il demeure d'interminables secondes à fixer Zlatan endormi dans son carton au pied du siège passager, sans trouver la force de démarrer. Finalement, il se résout à lancer le moteur ; quitte la place de parking et laisse la voiture rouler en direction de l'autoroute.

Il rentre chez lui.

Quant au chien... il jette un coup d'œil vers la petite boule de poils qui dort en lâchant des soupirs... il rédigera des annonces, il les distribuera. Entre Facebook, le Boncoin et le bouche-à-oreille, une solution finira bien par se dessiner. Faut garder l'espoir. Et puis si vraiment rien ne se passe, il retournera voir la directrice de *Plume & Poil*, lui débitera la fable de l'allergie de Quentin ou une autre histoire, en priant pour qu'elle le croie et accepte de reprendre le chien.

*

C'est la première fois que Philippe fait une halte sur ce tronçon d'autoroute. L'urgence d'une envie d'uriner impossible à contenir le

pousse à s'engager sur la bretelle d'accès de l'aire de repos *les Ginestes*. Une parcelle de colline où les pins d'Alep poussent dru, plantée ici et là d'agaves, d'arbustes, de canas et de quelques touffes de lavandes. Philippe manœuvre pour garer la vieille Renault à proximité d'un Volkswagen *Caddy* flambant neuf. Un coup d'œil vers Zlatan avant de filer vers les urinoirs : il dort toujours en poussant de petits gémissements.

Deux enfants jouent avec un chien près des massifs de romarins et de sauges qui constituent un jardin de rocailles.

« Chiara a fini son biberon ! », claironne la mère, installée à la table en bois, près du bâtiment.

— Appelez Youka et montez vite en voiture ! Il se fait tard. Papi et Mamie nous attendent ! »

Les toilettes sont souillées et leur aspect négligé jure avec le chic du décor extérieur. Philippe soulage sa vessie au-dessus d'un urinoir plus que douteux.

Par-delà la porte à double battant, style *saloon*, les enfants continuent à rire et jouer avec leur chien. Un garçon et une fille. La fille semble être l'aînée. Ils courent après Youka qu'ils appellent Youyou. Une jeune chienne labrador qui, la première, finit par obéir aux appels réitérés du père et s'élanche vers le *ludospace*, entraînant les enfants à sa suite. Puis tout le monde prend place dans l'automobile avec ordre et méthode. À peine la dernière portière claquée, le moteur émet le ronronnement élégant des véhicules haut de gamme.

Une famille ; une vraie famille, comme celle qu'il faudrait pour accueillir Zlatan.

Philippe l'imagine bien cette famille, et la joie qu'auraient des « enfants normaux », menant une « vie normale » à jouer en compagnie d'un chiot blanc et noir, craquant comme une jolie petite pomme et qui ne demande qu'à aimer et être aimé.

Comment auraient réagi les passagers de la *VW Caddy*, en admettant qu'ils aient découvert Zlatan sur l'aire des *Ginestes* ? Ils auraient peut-être vaguement hésité à l'emmener, *peut-être*, à cause de Youka ; mais ils l'auraient pris tout de même. C'est sûr. Ils l'auraient embarqué, sachant que là où ils se rendent, ils rencontreront des gens qui leur ressemblent, c'est-à-dire des familles normales, des gens équilibrés, désireux de savourer l'existence, étrangers aux jeux psychologiques pervers ; des gens qui ne voient aucune objection à adopter un chien abandonné, non seulement parce qu'ils en ont les moyens, mais surtout parce qu'ils ont de la place dans le cœur.

Une famille normale, en somme, pas un ramassis de dingues. Une famille semblable aux cent autres qui ont déjà fait halte depuis ce matin sur l'ère des *Ginestes*, et pareille aux autres cent qui s'y arrêteront d'ici ce soir, pour satisfaire un besoin naturel, pour nourrir ou changer un bébé. C'est un samedi, premier jour des vacances de la Toussaint. La circulation est tellement dense qu'on croirait que toute la France rapplique dans le Var. Philippe ferme les yeux et les voit défiler :

braves pères de famille, bonnes mères nourricières, gamins joyeux, épanouis, qui craqueront à peine ils apercevront Zlatan si petit, si mignon, si irrésistible et attaché au réverbère. Pas jeté, non, pas abandonné non plus, mais exposé. Exposé avec sa jolie laisse en cuir rouge, son collier assorti, son sac de croquettes spécial bébé chien et ses deux petites écuelles en alu.

Le parking est toujours désert quand Philippe atteint la Renault. Il attrape par la peau du cou un Zlatan tout mou et tellement endormi que c'est à peine s'il entrouvre les paupières.

Il a juste le temps d'attacher le chien au réverbère, de balancer ses affaires par la portière ; juste le temps d'apercevoir le sac de croquettes renversé dans le rétroviseur. Il pousse la Renault dans les rapports, le moteur hurle alors qu'il se dirige à toute allure vers l'autoroute saturée, au moment même où deux voitures débouchent sur le parking.

L'idéal eut été de laisser un mot d'explication. Au sujet des oreilles, par exemple : *ne caressez pas mes oreilles, le cartilage est encore fragile*. Ou au sujet de son nom. Ou seulement pour dire : *aimez-le. Je ne peux pas le garder*. Tant pis. Trop tard, et après tout il y a peu de chance pour que Zlatan se préoccupe un jour de l'allure de ses oreilles ; quant à un nom qu'il n'aura entendu qu'une fois... Et pour ce qui est de passer pour une ordure... de ce côté-ci, Philippe ne craint plus rien.

9 Devant la télé

17 heures

L'appartement n'est que silence et immobilité. Après un tel marathon, cette inertie soudaine semble avoir enveloppé d'un voile opaque tout ce que Philippe touche du regard. Même les objets lui donnent l'impression de s'éloigner de lui.

Il n'a même pas trouvé la force de retirer son blouson. Il s'est laissé choir sur la banquette. Il a allumé la télé, machinalement, sans penser à rien. La bouteille de grappa et le sac de taralli de Mémé sont devant lui, posés sur la table basse. Après les avoir longuement fixés, il finit par tendre la main vers la bouteille, dévisse le bouchon, et en avale une première gorgée en grimaçant, puis une deuxième et une troisième qui semble passer plus facilement. Puis il mâche distraitement l'un après l'autre les biscuits en forme de bracelet. Avec des gestes d'automate, il vide le sachet de taralli, et descend la bouteille à moitié.

Y aurait-il après tout autre chose à attendre de cette journée sinon qu'elle se termine ? Ce samedi

n'est rien de plus qu'une journée foutue. Une journée foutue de plus, prête à prendre place dans une collection déjà abondante. Journée de choix, certes, et à laquelle il revient d'être exposée à côté des meilleures, des inégalables, uniques en leur genre. Ouais, c'est sûr. Une de ces journées qui arrivent comme la cerise, un jour d'avril, beau comme l'Éden de Botticelli ou comme une icône de la Sainte-Vierge ; une de ces journées où tu te retrouves pourtant dans la salle des pas perdus du Tribunal de Toulon. T'as pas été invité pour fêter le printemps ou les guirlandes de fleurs dans les cheveux de Flore, nan, t'es là pour le dépôt de bilan de ta société d'imprimerie. Oui, c'est bien le glas que tu entends, mon grand, et c'est pour toi qu'il sonne. Attends donc qu'arrive le prochain avril ou le prochain mai, et qu'importe alors qu'il pleuve ou qu'il vente, ce jour-là tu te retrouveras au même endroit. Et cette fois-ci, ce sera pour signer le départ de Chris. Divorce. Rien à partager. Votre vie avait défilé si vite et elle avait été tellement minable grâce à ton imprimerie au chiffre d'affaires toujours dans le rouge, que vous n'aviez rien à vous partager. Même pas le gosse. Quentin restait indivisible. Pas de roi Salomon pour rendre justice. L'enfant part avec la mère, c'est dans les règles. Toi, tu n'auras qu'à boire l'amertume jusqu'à plus soif. Quand tu revois défiler toutes ces journées déchirées par la voix de Chris en furie. Les larmes. Les reproches. L'écroulement de la tour. Une journée de plus au Panthéon de ta misère. Tiens, ce n'est que cela. Une journée de plus... ou de moins à vivre.

Bref, une putain de journée qui trouvera une place de choix au Panthéon de ta déconfiture.

*

Il s'est assoupi. Peut-être seulement un bref moment, mais il se sent comme assommé en revenant à lui. Un flottement avant d'opérer la mise au point : samedi 24 octobre, jour d'anniversaire de Quentin. Un jour qui fut radieux, a long time ago ; douze ans qui comptent au moins double. Samedi 24 octobre, jour des idées à la noix, comme offrir un chien, certes mignon comme une petite pomme, mais qui ne vaut pas un pet à côté de mille balles à claquer au *Cultura Grand Var*. Un gosse de douze ans qui te dit d'aller te faire emmancher par les Grecs. Qui te parle comme un homme, le cheveu peigné en arrière, l'air revenu de tout d'un Michaël Corleone

« *Ce qui serait bien, c'est que tu reviennes pas ici.*

— *Bien pour qui ?*

— *Bien pour tout le monde.* »

Un gosse qui est le tien, en principe, et qui te parle avec la voix glacée d'un acteur de cinéma. *Laisse le flingue et prends les canolis*. Un gosse qui est le tien, en principe, mais qui préfère se faire photographier en compagnie d'une blonde qui balance à tout va des *Nous sommes les champions* dans ses autographes. Les champions.

Avoir fabriqué un gosse ; l'avoir aimé ; avoir tremblé à chaque poussée de fièvre ; l'avoir écouté le cœur battant chanter son couplet dans le spectacle de fin d'année ; avoir cherché son prénom parmi des

centaines pour que ce soit lui, l'enfant dont tu avais rêvé et arriver à ça : *bien pour tout le monde.*

Voilà encore une chose qu'il tient de sa mère, Quentin. *C'est mieux qu'on se sépare.* C'est exactement ainsi que Chris avait justifié sa demande de divorce. *C'est mieux qu'on se sépare.* Petite phrase qui résumait tout sans rien dire. Petite phrase qui évitait d'avoir à entrer dans les détails : *je ne t'aime plus ; je m'ennuie ; j'ai rencontré Daniel Vaschetto ; LE Daniel Vaschetto ; je ne vais pas laisser passer une chance pareille pour un couillon comme toi ; tu me gonfles avec ton imprimerie ; j'en ai marre de galérer ; j'ai envie de bouger ; de voyager ; d'avoir une femme de ménage ; de vivre à plein tube...*

Daniel Vaschetto. Au début, il n'avait pas voulu y croire. Un gars comme Vaschetto aurait pu se payer n'importe quelle femme. Pourquoi Chris ? Qu'avait-elle, Chris, qui puisse intéresser un type de la carrure de Vaschetto ? *C'est parce que tu n'as jamais compris la chance que tu avais de m'avoir. T'as tout gâché, Fî, t'as rien compris à la vie.*

Il sent que ça revient comme tout à l'heure chez Ambrosio. Il sent le blues qui se radine. Ça le prend par les pieds ou peut-être bien par l'estomac, il ne saurait dire. La coupe est pleine. Rester avachi sur ce clic-clac à passer en revue les plantages de sa vie conduit droit aux précipices.

D'un mouvement brusque, il éteint la télé, se redresse, chancelle. Il doit fuir à tout prix ces quatre murs glauques, ces trois meubles minables et ces objets miteux qui le fixent avec dédain.

Quatre à quatre, il descend les escaliers, débouche dans la rue, presse le pas jusqu'à sa voiture garée plus loin. La nuit est installée, les trottoirs sont déserts. Il roule au hasard.

10

Le Green

Samedi soir

Plus tard, il pousse la porte du Pool-bar, *le Green*. Lumières vertes tamisées et télé en sourdine au-dessus du bar créent l'ambiance feutrée propre à l'endroit.

« Salut, Pin's

— Oh, Philippe, comment tu vas ? Ça fait un bail !

— Un bail, tu l'as dit. Ça gaze ? Tu as un peu de monde ?

— Pas plus, pas moins. Le train-train. Dis-moi, qu'est-ce que je te sers ?

— Fais-moi un *Pac* à l'eau, j'ai déjà trop bu. »

Avec ses lumières falotes, *Le Green* fait penser à un navire sans moteur à la dérive sur une mer d'huile. À l'étage, quelqu'un casse le paquet. Les billes s'entrechoquent et vont cogner contre le coffrage des billards. Quelques sons plus mats signalent la chute des billes dans les poches. Des exclamations sourdes s'élèvent. Voix

masculines. Pin's a replacé la bouteille de *Pac* sur l'étagère et saisit un broc métallique pour remplir le verre de Philippe à la manière d'un serveur de thé marocain.

« Merci. »

Tout redevient calme. Là-haut, quelques bruits feutrés, des voix parfois, mais surtout le choc des billes. Le regard dans le vague, Pin's sort machinalement une cigarette d'un paquet rangé dans le tiroir-caisse.

« T'en as une pour moi ? lui demande Philippe.

— Tu es raide ou tu avais arrêté de fumer ? ricane Pin's en rouvrant le tiroir.

— J'avais arrêté, oui, mais je crois que je recommence ce soir.

— Mauvaise journée alors ?

— Noire. Tu peux pas imaginer combien. »

De l'étage proviennent quelques éclats de voix. Philippe et Pin's recrachent la fumée en direction des toilettes, dans le prolongement du comptoir. Sur la chaîne d'infos-sport se succèdent résumés de matchs et résultats de compétitions. Des types, bras dressés, brandissent coupes ou médailles, font le V de Victoire, des sourires de vainqueurs plein la figure. Une autre planète.

Poussé par une bourrasque, un couple traverse au triple galop la placette Marcel Pagnol. Deux hommes tordus par le vent, arc-boutés, visent en vacillant la porte du *Green*, l'atteignent et pénètrent en trombe dans la sérénité de la salle. « Ah, la vache, c'est pas vrai, c'vent ». Ils s'ébrouent, se remettent de leurs émotions, se

décident pour une table. Pin's leur laisse le temps de s'y installer. Sans les quitter des yeux, il aspire une goulée de tabac et repose délicatement sa cigarette sur le rebord du comptoir avant d'aller prendre la commande.

« Deux Daïquiris », reformule-t-il, en revenant vers le bar.

Silencieux, concentré, sérieux comme un pape, il réunit les ingrédients du cocktail. Pas un grain de sucre en plus ou en moins dans un des deux verres. En un tournemain, il prélève le jus des citrons verts. Silence. Pin's est tout entier dans son univers de barman. Tant qu'il n'a pas vidé les deux shakers et, avec la même dextérité, fait couler deux fines rondelles de citron au fond des verres givrés, le monde pourrait s'écrouler.

Dans leur coin, les deux clients échangent des plaisanteries chuchotées qui finissent en rires flûtés et sifflants, un peu acides, qui montent et se mêlent au choc mat des billes de billard.

« Y a qui, là-haut ? demande Philippe.

— Des types que tu connais pas. Ils viennent de *La Tacio*. On les voit rarement par ici. Mais *Montana* est avec eux.

— *Montana* ? Tu veux dire qu'il est revenu ?

— Revenu, oui, et même depuis un moment. Il repart bientôt. Au début de l'année prochaine, je crois bien. »

Pin's a fini de disposer les deux verres sur le plateau. Il quitte le comptoir, mettant dans chacun de ses mouvements un peu de cette élégance appuyée, propre aux hommes de petite

taille. D'un pas assuré, il se dirige vers la table où les deux clients font silence le temps qu'il dépose les boissons, et éclatent de rire comme deux collégiennes, à peine il a tourné les talons.

« L'Amérique, on dirait qu'il ne peut plus s'en passer, *Montana*. Tu vas être étonné en le voyant. Il a sacrément changé, poursuit-il, à peine son poste derrière le bar et son mégot de cigarette retrouvés.

— Ça me fait vraiment plaisir de le revoir. Je vais monter.

— Pas la peine, tiens, le voilà qui arrive. »

Montana descend les dernières marches et s'approche du comptoir à longues enjambées désinvoltes ; penche son grand buste au-dessus du zinc pour demander à Pin's de lui faire couler un petit jus bien serré. « Tu devrais aller faire un tour là-haut, ajoute-t-il, je crois bien qu'ils ont soif. » Puis, notant enfin la présence de Philippe, il laisse les traits tendus de son visage s'illuminer. Les deux hommes se rapprochent, s'embrassent, se tiennent enlacés un instant.

« Fifi, ça alors ! Si on m'avait dit que ce soir... Ça fait un bail qu'on s'était pas vus, nous deux ! »

D'une patte affectueuse, il tapote la joue de Philippe. Philippe se dégage en souriant.

« Moi aussi, ça me fait sacrément plaisir de te revoir, cow-boy.

— Ah ! Ah ! Cow-boy. *Montana* part d'un rire sonore. Alors tu sais comment on m'appelle maintenant.

— Je suis au courant, oui. C'est vrai, reprend Philippe après un instant passé à examiner l'escogriffe assis sur le tabouret de bar à ses côtés. C'est vrai que tu as changé. Je crois que je t'aurais quand même reconnu.

— J'ai vieilli tant que ça ! fait *Montana*, en riant.

— Non, t'as pas vieilli. Tu as changé.

— Ah ouais, et qu'est-ce qui a changé ?

— T'es plus le même homme.

— Alors, raconte un peu. Comment ça va pour toi, le boulot, la famille ? demande *Montana* comme s'il voulait éluder le sujet.

— Oh, tu sais, moi... »

Pin's est redescendu de la salle de billard avec une longue commande qu'il entreprend de préparer. « Ces mecs, là-haut, ils ont l'air régulier ? » s'informe-t-il auprès de *Montana* en désignant l'étage du menton. Apparemment, ils le sont. *Montana* le rassure. Pas des bandits. Inutile de passer un coup de fil au patron, juste des fois que...

Le couple s'esclaffe. L'un deux réclame deux nouveaux Daïkiris d'une voix un peu trop forte et éraillée. Pin's prédit qu'avec leur dalle en pente, ils ne tiendront pas la route longtemps et, en rigolant, demande à *Montana*

« Oh, Jipé, ça te dit de les ramener chez *elles* ?

— Couillon, vas-y toi-même.

— Tu repars bientôt en Amérique ? reprend Philippe. C'est où déjà que tu vas ?

— Missoula. *Montana*. Je travaille dans un

ranch. Alberton, qui s'appelle.

— Toi qui rêvais d'être cow-boy quand on était minots...

— Ouais, il en aura fallu du temps pour que je me décide. Tu vois, finalement, quand ils nous tous liquidés, ils nous ont pas fait rien que du mal. Tiens, regarde... moi, par exemple, tu crois que j'y serais allé en Amérique sans les indemnités de licenciement et sans espoir de reclassement ?

— Disons que toi, tu as su en profiter... »

Après un silence d'hésitation, Philippe rajoute :
« Je suis passé chez Christian Ambrosio, cet après-midi...

— Comment y va ? Lui aussi, ça fait une paie que je l'ai pas revu.

— Il va pas très bien. Pas retrouvé de boulot depuis le dégraissage ; du tirage avec Véro et...

— On m'a dit qu'ils vivent tous les cinq chez la grand-mère, c'est vrai ou c'est encore des craques ?

— C'est pas des craques. C'est la vérité. »

Montana hoche lentement la tête tout en tournant son café. Il tapote trois fois la petite cuillère sur le rebord de la tasse, la repose avec délicatesse sur la soucoupe : « Tu te rends compte à quel point les temps ont changé ? fait-il songeur. Si tu veux savoir, eh ben, c'est aussi pour ça que je me casse à Missoula. Tu piges ? Qu'un type comme Ambrosio se retrouve sur la paille, sans un job digne de lui, obligé de squatter chez sa grand-mère... ça me fout le bourdon. À

l'époque de nos pères, les choses se seraient jamais passées comme ça. Tu te souviens ? Y avait toujours une gâche à droite, à gauche. Au besoin, si t'étais vraiment dans le pétrin, tu pouvais toujours aller frapper à la porte de Loulou ou de Fargette⁵. Y avait toujours une tombée de camion, un service à rendre à quelqu'un. On s'en sortait. De nos jours, il y a plus que la came et les coups durs, et si tu t'appelles pas Mohamed tu peux aller te faire voir direct. Putain de monde. »

Ils hochent la tête d'un même mouvement, Pin's aussi semble se perdre dans des pensées impénétrables. Dans le coin de la salle, le couple s'enflamme.

« Tu le connaissais toi, Patrick Andrieux ? demande *Montana* au bout d'un moment.

— Andrieux... oui, si tu veux parler du pêcheur de Saint-Elme.

— Celui-là, oui. Tu savais que c'était un grand ami à moi ? Tu as su pour lui ? »

Philippe n'est au courant de rien. Alors, Jipé *Montana* expose l'affaire : trente-neuf ans, le Patrick, même pas arrivé à quarante, et paf, arrêt cardiaque. « Tu imagines ? Un *infractus* à son âge. Lui, un gaillard en pleine santé. »

C'est le capitaine de port qui l'avait découvert. Le jour se levait à peine. Raide, il était Andrieux,

5 Loulou : Louis Régnier « *le Seigneur des Sablottes* » et Jean-Louis Fargette (son poulain) ont été les caïds du milieu varois des années 60 à 90.

la tête dans son palangre⁶.

« Tu réalises un peu ? Raide mort. Y avait plus rien à faire, c'était plié. Et heureusement encore que ça lui est pas arrivé en mer ! Dieu sait où on aurait retrouvé le *Sydomi*... Avec tout le trafic qu'il y a maintenant, les manœuvres militaires, les courants et le reste. Qui sait si sa femme n'aurait pas eu à payer une fortune pour les sortir de la mer, lui et son bateau.

“Tu vois, reprend *Montana* après un silence pesant, c'est ce genre de choses qui me poussent à retourner au ranch Alberton. Tu sais, une vie, on n'en a rien qu'une, on peut la perdre n'importe quand et des fois on se la complique beaucoup avec pas grand-chose. On se fait une montagne avec des riens, et tu veux que je te dise...

— Eh, *Montana*, tu arrives ou quoi ? On t'attend, ici, fait une voix depuis l'étage.

— J'arrive... Ce que je veux te dire, Fifi, c'est qu'il faut pas se laisser casser les couilles. Par rien. La loi, il faut la faire nous-mêmes et surtout, surtout, il faut se poser une seule question : ce qu'on ferait si on était moins con, et quand on le sait, foncer ! Allez, j'y vais puisqu'on m'appelle. Ciao Fifi, et surtout : déconne pas, t'as qu'une seule vie.”

La silhouette dégingandée de *Montana* se fond

6 Selon les pêcheurs de Saint-Elme, palangre est un nom masculin. Peu importe que le reste de la France ne partage pas cet avis.

dans la pénombre verte de l'escalier. Ce qu'il a de changé ? Il a maigri, terriblement, et il semble avoir grandi, comme si le temps l'avait étiré.

“Bon... il va falloir que je les mette dehors, les tantouzes”, dit Pin's, l'air peu inspiré. Dans le coin, le ton monte depuis un moment. La conversation s'envenime, les verres vides valsent. Pin's actionne la caisse enregistreuse. Au moment où le ticket en sort, les deux hommes se lèvent en tanguant. Philippe se dirige vers les toilettes avec dans l'esprit des images qui se bousculent : le Montana, ses montagnes, ses forêts, le port de Saint-Elme au petit jour, la silhouette de Patrick Andrieux, grand gaillard vêtu du ciré jaune des marins-pêcheurs, raide mort, la tête dans le palangre. Les paysages majestueux des Rocheuses. Les chevaux libres.

Quand il est de retour au bar, la salle est de nouveau vide et calme. Le couple éméché est parti. Pin's finit de ranger ses verres à cocktails. Philippe reprend sa place, juché sur le tabouret de bar. Les deux hommes restent silencieux.

Quittant nonchalamment son poste, Pin's marche dans la lumière verte en direction de la baie vitrée. Mains derrière le dos, se balançant d'avant en arrière, il examine la place. Dehors, le vent tord à les arracher les branches d'un palmier. Emporté par une bourrasque, un carton vide passe à toute allure devant la baie vitrée du bar, traverse la place Marcel Pagnol et atterrit dans la rue principale. Maintenant la pluie

tambourine, frappe le pavé, et dans l'éclairage des réverbères on voit des paquets d'eau se tordre sous l'effet du vent. Pin's, mains dans le dos, se balance toujours d'avant en arrière.

Deux silhouettes font une apparition soudaine sur la place. Elle, elle essaie de maintenir fermé son manteau qui n'arrête pas de s'ouvrir. Lui, d'une main, retient son chapeau. Courbés contre le vent, serrés l'un contre l'autre, ils avancent vers la porte du bar que Pin's leur ouvre au moment opportun, d'un geste large, précis et professionnel.

La tempête s'engouffre dans le bar en même temps que le couple trempé et transi. Ils essuient leurs chaussures sur le tapis-brosse avec une belle énergie, déboutonnent leurs manteaux, s'ébrouent, soupirent. Elle secoue la tête, elle est très jeune, belle et elle rit :

“Quelle horreur ! fait-elle, il fait vraiment un temps à ne pas mettre un chien dehors.”

11

La tempête

Plus tard

Le temps d'atteindre sa voiture garée à deux pas du *Green*, Philippe est trempé jusqu'aux os. La pluie s'est emparée de la ville et il en tombe comme si, là-haut, quelqu'un avait ouvert les vannes.

Rien d'étrange. Dans ce pays, la météo peut changer vite, sur terre comme en mer. La Méditerranée est réputée pour son caractère brusque, ses méchants coups de gueule. Elle a le tempérament de ses enfants. Elle bout et se démonte pour un oui, pour un non.

Les rues sont déjà inondées, partout se forment des torrents. Malgré les énormes buses installées aux endroits les plus sensibles, les eaux pluviales gagnent la partie et les plaques d'égout se soulèvent, des geysers jaillissent de l'asphalte. Le vent d'est a amassé une multitude de nuages pleins comme des outres, et il s'entête, souffle avec rage.

Même en fonctionnant à plein régime, les essuie-glaces ne réussissent pas à évacuer la

masse d'eau qui se déverse sur les pare-brise quand deux véhicules se croisent. À travers la couche liquide, la lumière des phares adverses éclate en une multitude de spots déformés. Éblouis, perdus, les occupants des voitures ne savent plus d'où vient le danger. On se dirige à l'aveugle, dans le boucan d'enfer de la pluie qui arrive de partout à la fois, se jette sous les roues, dévie la trajectoire des autos comme si elle voulait les emporter vers la mer ou les noyer dans d'éphémères rivières en furie.

L'entrée de l'autoroute n'est pas en meilleur état, au contraire. Une mare en obstrue l'accès. Une véritable cuvette que Philippe doit franchir dans des gerbes d'eau. Il s'engage enfin à une allure d'escargot sur la bande d'accélération. Mais progresser à si faible vitesse est sans danger ce soir : toutes les voies sont désertes. La nuit n'est troublée que par la falote lumière de quelques réverbères noyés eux aussi par les rideaux de pluie ; sur une voie comme sur l'autre, derrière et devant la Renault, c'est le noir absolu.

Philippe conduit aussi vite que les conditions le permettent, le corps plaqué contre le volant, raidi dans l'effort de concentration, le souffle court. Aucun obstacle ne s'interpose plus entre la voiture et le vent. Rien n'empêche les rafales de prendre pour cible la caisse de la vieille Renault qui se déporte au gré des bourrasques.

Depuis une demi-heure maintenant, les pensées de Philippe sont toutes orientées vers un

unique sujet. Une seule question ferraille son esprit : Comment un si petit chien peut-il résister à une pareille tempête ? Est-il seulement possible qu'il puisse résister ?

Ce fichu réverbère auquel il a attaché Zlatan se trouve-t-il en un lieu surélevé, comme un trottoir, par exemple ? Il ne saurait le dire. Il a agi avec tant de précipitation, dans un tel état d'inconscience, qu'il n'en sait plus rien.

Depuis d'interminables minutes, depuis que la jeune fille a dit *un temps à ne pas mettre un chien dehors*, il s'efforce de se rappeler les détails de la scène. Mais il ne revoit que ses mains tremblantes quand elles ont passé le mousqueton dans la poignée de la laisse. Il ne revoit que Zlatan maintenu coincé entre ses pieds. Zlatan, à moitié réveillé, petite pomme adorable, petit cœur sur pattes, persuadé de découvrir un nouveau jeu inventé par l'homme bizarre qui le trimballait depuis le matin. N'avait-il pas jappé au moment où Philippe avait sauté dans la voiture ? Ne l'avait-il pas fixé avec sa petite bouille à faire fondre la banquise ? N'avait-il pas tiré sur la laisse pour essayer de le rejoindre ? N'était-ce pas celle-ci la dernière image que Philippe conservait de lui ? Mais ce fichu réverbère était-il oui ou non en hauteur ? Non. Il n'était pas en hauteur. Il se trouvait même en contrebas de la butte, au point le plus bas, sur le parking.

L'autoroute est inondée. Des cataractes dévalent la colline, emportant des flots de boue

et des pierres. Jusqu'où l'eau peut-elle monter dans ces conditions ? Tout dépend de la situation générale de ce maudit réverbère. Est-ce que Zlatan a des pattes suffisamment hautes pour lui permettre de garder la tête hors de cette fichue putain de flotte ? Et la laisse... Si en cherchant à s'échapper il avait fini par s'entortiller autour du réverbère ? Si en voulant fuir le flot il avait fini par s'étrangler ? Mais peut-être que quelqu'un est venu. Peut-être, non, sûrement ! Une petite famille l'a emporté et à l'heure qu'il est, Zlatan dort tranquille dans une maison chaude, sur un lit douillet, entouré d'enfants qui l'admirent avec tendresse et lui cherchent déjà un nom.

Voici l'aire de repos des *Ginestes*. Allez, c'est sûr, il n'est plus là. Mais peut-être que oui. S'il était mort, déjà ? Noyé ou transi, gelé, épuisé ?

Mon Dieu,
Seigneur Tout-Puissant,
par pitié, je t'en conjure,
épargne cette vie innocente,
elle n'est pas responsable de ma folie.
Regarde et vois ! le dormeur se réveille. Je
n'avais pas compris. Zlatan sera là. Il sera là. Je
me repens, il sera là. Je reprends tout à zéro.
Sauve ce chien. Donne-moi ma dernière chance,
la dernière,
pe' carità
pe' carità

Lexique des termes régionaux

Bisquer (faire bisquer) : faire enrager gentiment.

Camphrer : frapper, battre dans l'intention de faire très mal.

Claver (tu vas te claver de là) : partir, s'enlever du milieu, débarrasser le plancher.

Chiapacan : bon à rien qui ruine tout ce qu'il touche.

Emboucaner : créer des ennuis, du tort de façon à bien pourrir l'existence.

Empaffé : crétin, beau dégueulasse.

Encaper : prendre, recevoir avec le sens d'une très grosse fatalité.

Fangoule : imbécile accompagné d'une image légèrement obscène.

Frotadou : balai-brosse.

Gandin : qui se fait passer pour qui il n'est pas, se donne des airs de riche, fait le beau.

Jobastre : qui n'a plus sa raison.

Mèfi : interjection. Fais attention !

Mia : petite frappe.

Nine : terme très affectueux pour désigner une fille adorable.

Oaï : le bazar, la confusion.

Pilotis : chaussures à très haut talons avec semelle compensée.

Quèque : ou *kéké* garçon populaire qui roule les mécaniques.

Racacor : (*avoir ou donner le*) envie de vomir.

Raille : une bande.

Ravan : à mettre à la poubelle.

Rébannes : Ray Ban, façon Marseille.

Rizla : papier à rouler, Riz la Croix.

Tarabuster : travailler l'esprit.

Remerciements

Jézabel Niel et Hubert Letiers : Merci pour vos lectures, vos retours, vos analyses critiques.

Merci à Pierre Templard pour ses conseils experts à propos du choix et de l'utilisation d'une arme dans *Calibre 12*.

Merci à Fabrizio de Naples qui a corrigé les dialogues écrits en langue napolitaine dans *Noir Animal*

Merci aux lecteurs chapitre.com et monbestseller.com qui ont élu *Calibre 12* Prix des Lecteurs 2019

Merci à Alain, mon patient mari : les écrivains font moins de désordre que les peintres, moins de bruit que les musiciens et les sculpteurs, mais il faut quand-même des nerfs solides pour supporter de les voir le nez toujours plongé dans leur écran et la tête ailleurs.

Merci à tous mes fidèles lecteurs.

Autres titres du même auteur

Femme au bord du Monde 2017 (kdp amazon)

Adieu Amériques 2019 (Les Presses Littéraires)

Tribulations de krill en rupture de ban 2020 (kdp
amazon)

Sweet Memory 2021 (kdp amazon)

*